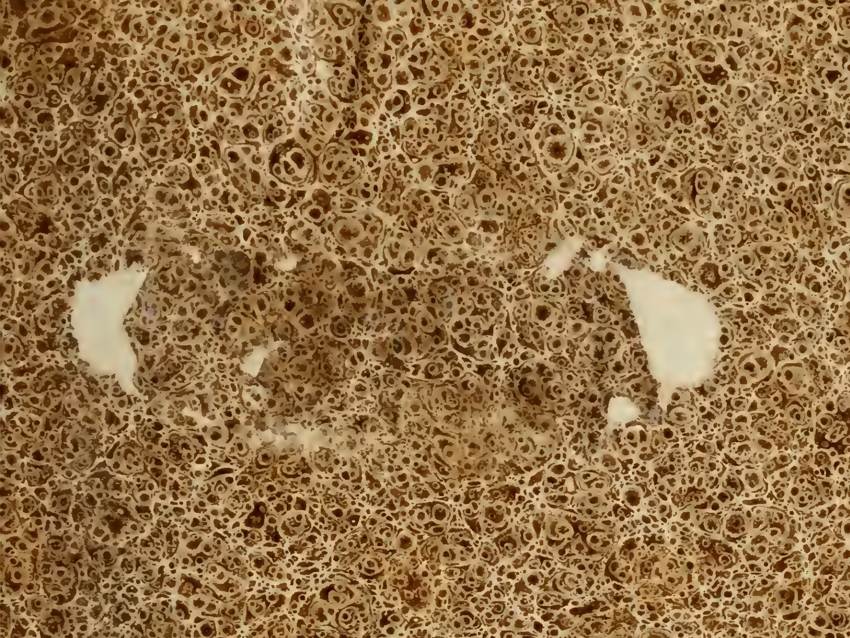


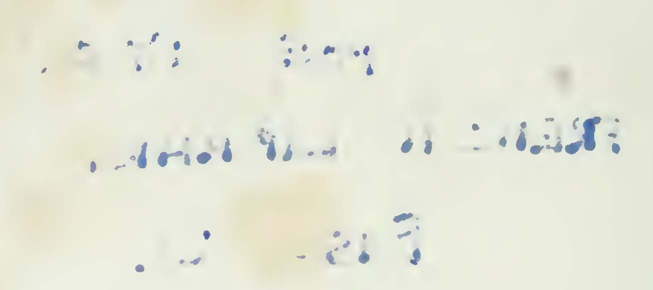




ŒUVRES COMPLÈTES

DE

A. DE LAMARTINE



IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

[illegible]

DE LAMARTINE

NOUVELLE ÉDITION

TOME DOUZIÈME



PARIS

CHARLES GOSSELIN, FURNE ET Cie

ÉDITEURS

M DCCC XXXIX

LA

CHUTE D'UN ANGE


VIIᴱ VISION
Daiws



SEPTIÈME VISION

LE PROPHÈTE

Les vagues de la mer, sur leur écume rose,
Déroulaient à grands flots les feux de l'aube éclose,
Quand les jeunes amans, à ses tièdes clartés.

S'éveillèrent au sein de ces lieux enchantés.
Les tigres, les lions, les panthères, les aigles,
De leur féroce instinct interrompant les règles,
Couchés à côté d'eux sur des gazons épais,
D'un œil tranquille et doux les regardaient en paix :
Et les enfans, baisant leur toison fauve et noire,
Mettaient leurs bras de lait entre leurs dents d'ivoire.

Cédar et Daïdha, ravis d'étonnement,
Ne comprenaient plus rien à cet apaisement :
Ils se croyaient, à voir ces choses renversées,
Transportés par un songe au monde des pensées ;
Mais le vieillard tardif ne les appelant pas,
A travers le jardin ils firent quelques pas,
N'appuyant leurs pieds nus qu'à peine sur la terre,
Se montrant chaque objet du doigt avec mystère,
Comme on marche à pas sourds sur des parvis sacrés.
Le gazon incliné formait de grands degrés :
Ils suivirent en bas la pente de verdure,
Et leurs yeux du rocher revirent l'ouverture.

Elle était large et haute, et le front d'un géant
N'aurait pu la toucher debout sur son séant :
On eût dit qu'une race antique et colossale
Avait à sa grandeur taillé l'immense salle.
Les grands vents de la mer, dans cette arche de sol,
En brisant sur le cap s'engouffraient à plein vol ;
Les parois en vibraient comme un orgue sonore.
Les rayons que le jour y suspendait encore,
Introduits à demi sous le roc habité,
En laissaient tout le fond dans son obscurité,
Et mêlaient les objets dans une demi-teinte
Où combattaient la nuit et la lumière éteinte.

Ils hésitaient d'entrer ; leur timide regard
Au fond de cette nuit cherchait le saint vieillard.
Les ténèbres encor leur cachaient sa figure ;
De ses lèvres pourtant le vague et sourd murmure
Des mots que prononçait dans sa distraction
Le prophète absorbé par l'adoration,
Le leur fit découvrir, dans le fond, en prière.

Le jour éblouissait, en entrant, sa paupière,
Et leurs fronts abrités derrière un angle noir,
Bien qu'ils vissent sa face, il ne pouvait les voir.



Il était à genoux devant un bloc de pierre,
Le visage et le corps tournés vers la lumière.

Les deux bras étendus au-dessus de son front,
Semblables aux rameaux qui s'élèvent d'un tronc;
Et de ses maigres mains les deux palmes dressées
Comme pour embrasser de célestes pensées!
Sous l'inspiration que son cœur lui versait,
Sur son cou replié son front se renversait,
Et son regard en haut se cherchant une route,
Semblait lire le ciel à travers cette voûte.
Sur le bloc de granit qui lui servait d'appui
On voyait tout ouvert un livre devant lui;
A leurs yeux ignorans ce livre, obscur mystère,
Semblait, prié par lui, le dieu du solitaire:
Quelquefois de sa lèvre il baisait ce trésor.
Ce livre était couvert d'une enveloppe d'or;
Comme un charbon ardent, une énorme escarboucle,
En nouant le fermoir, flamboyait sur la boucle.
Sur l'or sculpté du livre, admirable ornement,
Une colombe bleue aux yeux de diamant,
De l'inspiration mélodieux symbole,
Ouvrait ses ailes d'or comme un oiseau qui vole.
Ses pattes de rubis et son bec de corail

Semblaient poser collés sur le dossier d'émail ;
Et ses ailes, de l'âme éblouissant emblème,
S'ouvraient et se fermaient avec le livre même.
Du merveilleux fermoir le vent, comme des doigts.
Entr'ouvrait à demi les angles quelquefois,
Et faisait frissonner les pages du volume
Comme à l'oiseau qui dort il enlève une plume.

Le vieillard insensible à l'écho de leurs pas.
Les yeux sur ces objets ne les soulevait pas.
Au passage muet de secrètes pensées.
On voyait remuer ses lèvres cadencées :
Et l'oreille entendait à demi des accens
Dont parfois le silence entrecoupait le sens.

« O père, disait-il, de toute créature.
« Dont le temple est partout où s'étend la nature.

« Dont la présence creuse et comble l'infini,
« Que ton nom soit partout dans toute ame béni !
« Que ton règne éternel, qui tous les jours se lève,
« Avec l'œuvre sans fin recommence et s'achève !
« Que par l'amour divin, chaîne de ta bonté,
« Toute volonté veuille avec ta volonté !
« Donne à l'homme d'un jour que ton sein fait éclore
« Ce qu'il lui faut de pain pour vivre son aurore !
« Remets-nous le tribut que nous aurons remis
« Nous-même, en pardonnant à tous nos ennemis,
« De peur que sur l'esprit l'argile ne l'emporte,
« Ne nous éprouve pas d'une épreuve trop forte ;
« Mais toi-même, prêtant ta force à nos combats,
« Fais triompher du mal tes enfans d'ici-bas ! »

. . . .

. . . .

A l'heure où tout parfum monte de la nature,
De l'ame de ce saint tel était le murmure,

Prière que plus tard révéla l'homme-Christ :
Où l'on entend gémir la chair avec l'esprit,
Où l'homme ose d'en bas appeler Dieu, son père :
Donne à ses ennemis le pardon qu'il espère,
Et dit, en proférant la double vérité :
A Dieu, miséricorde ; à l'homme, charité !
Prière que sans doute, au principe des choses,
L'homme trouva du cœur sur ses lèvres écloses.
Dont, en se corrompant, les célestes accens
S'égarèrent perdus dans la rouille des sens,
Et qu'un Verbe fait chair, trouvant sous nos ruines.
Accentua plus haut de ses lèvres divines !...

Pétrifiés de peur, de doute et de respect.
Les amans se parlaient de l'œil à cet aspect.
A chacun des accens des lèvres du prophète,
L'éclair intérieur jaillissait de sa tête,
Et sans savoir à qui l'homme d'en haut parlait,
Devant l'éclat de Dieu leur ame se voilait.

Mais le vieillard surpris en refermant la page,
Les vit dans sa lumière en levant son visage.
Comme on cache ses mains en portant un trésor,
Dans un pli de sa robe il prit le livre d'or,
Et marchant aux enfans fascinés par la crainte,
Les mena par la main hors de l'obscure enceinte.

Sur un des verts plateaux du cap retentissant,
Où trois fûts de palmiers montaient en s'unissant,
A l'haleine des mers qu'éventait leur toit souple,
Il fit à ses côtés asseoir le jeune couple,
Sourit à Daïdha, pria le jeune époux
D'apporter les enfans, les mit sur ses genoux,
Les baisa sur le front, les remit à leur mère;
Comme si leur aspect, d'une mémoire amère,
Avait dans son esprit remué les douleurs,
De sa paupière blanche essuya quelques pleurs;
Puis, effaçant bientôt de son mâle visage
D'un sourire attendri ce passager nuage,

Au beau couple, à ses pieds assis tout interdit,
D'une voix pénétrante et paternelle il dit :

« Que l'accent du Seigneur vibre dans mes paroles !
« Pauvres adorateurs de muettes idoles,
« Je parlerais en vain, s'il ne vous parle pas !
« Mais c'est lui dont le doigt a dirigé vos pas.
« C'est lui qui dans votre ame ordonne que je sème
« Ce nom qui dans nos cœurs s'était semé lui-même !
« Ce nom qu'a dispersé parmi les nations
« Le vent profanateur des superstitions ;
« Pour qu'une race au moins sur cette terre infâme
« Gardât le sceau divin imprimé sur notre ame !
« O chers vases vivans d'innocence et d'amour,
« Ce que je verse en vous, versez-le à votre tour !
« Que je sois le charbon éteint qui se consume.
« Mais qu'on jette en mourant au bûcher qu'il rallume !
« Beaux enfans de la nuit, que vos yeux soient ouverts !
« Pour apprendre Dieu même, apprenez l'univers !

« Loin du ciel qui nous luit, des déserts où nous sommes,
« Il est sous le soleil une autre race d'hommes
« Qui s'est multipliée autant que les essaims
« Que les ruches du chêne épanchent de leurs seins.
« Dans ces grandes tribus qui débordent des plaines,
« La terre disparaît sous ces vagues humaines :
« Les antres des rochers autrefois habités
« Ne leur suffisent plus ; mais d'immenses cités,
« De grands blocs arrachés aux montagnes, bâties
« Pour leur faire des nids, de terre sont sorties.
« Le marbre, le granit, d'éblouissans métaux,
« Fondus dans la fournaise ou taillés aux marteaux,
« Que la terre à vos yeux cache dans ses entrailles,
« Couvrent leur ciel de bronze ou forment leurs murailles.
« En contemplant de loin leurs immenses contours
« Où montent à l'envi les dômes et les tours,
« On croit voir s'élever du milieu des campagnes
« De fer, d'argent et d'or d'éclatantes montagnes.

« Comme un large incendie, en les frappant d'aplomb,
« Le soleil resplendit sur cette mer de plomb.
« Et l'haleine des feux qui sort des toits sans nombre
« Couvre un grand pan du ciel d'une atmosphère sombre:
« Leur bruit dans leurs remparts ne peut se renfermer:
« On les entend mugir de loin comme une mer,
« Et ce bruit formidable effraie au loin la terre
« Plus qu'un rugissement de tigre ou de panthère!
« La respiration s'arrête en l'écoutant;
« On sent que l'on n'est rien devant ce bruit montant
« Qu'un brin d'herbe emporté dans le mont qui le roule,
« Ou qu'un sable des mers englouti sous la houle!

« Or, ces hommes, enfans! pour apaiser leur faim,
« N'ont pas assez des fruits que Dieu mit sous leur main;
« Leur foule insatiable en un soleil dévore
« Plus qu'en mille soleils les champs n'en font éclore.
« En vain comme des flots l'horizon écumant
« Roule à perte de vue en ondes de froment:

« Par un crime envers Dieu dont frémit la nature,
« Ils demandent au sang une autre nourriture :
« Dans leur cité fangeuse il coule par ruisseaux !
« Les cadavres y sont étalés en monceaux.
« Ils traînent par les pieds, des fleurs de la prairie,
« L'innocente brebis que leur main a nourrie,
« Et sous l'œil de l'agneau l'égorgeant sans remord
« Ils savourent ses chairs et vivent de la mort !
« Aussi le sang tout chaud dont ruisselle leur bouche
« A fait leur goût brutal et leur regard farouche.
« De cruels alimens incessamment repus,
« Toute pitié s'efface en leurs cœurs corrompus.
« Et leur œil qu'au forfait le forfait habitue
« Aime le sang qui coule et l'innocent qu'on tue.
« Ils aiguisent le fer en flèches, en poignard ;
« Du métier de tuer ils ont fait le grand art,
« Le meurtre par milliers s'appelle une victoire :
« C'est en lettres de sang que l'on écrit la gloire ;
« Le héros n'a qu'un but, tuer pour asservir !
« Le peuple les abhorre et meurt pour les servir.
« Ils poussent aux combats, sans colère et sans haines.

« Des bandes de vautours et des meutes humaines,
« Qui vont s'entr'égorger au signal de leurs yeux
« Pour savoir quel tyran les écrase le mieux !
« Oh ! si vous aviez vu ces grands champs de batailles
« Couverts de noirs corbeaux fouillant dans des entrailles,
« D'aigles désaltérés dans de noirs lacs de sang,
« D'un peuple tout entier dans son trépas gisant,
« De crânes décharnés où pend la chevelure,
« Où le reptile niche, où la brise murmure,
« Et d'ossemens blanchis aux fraîcheurs de la nuit
« Qui du sable foulé sous les pieds ont le bruit ! ! !
« Oh ! si vous aviez vu de grands troupeaux d'hyènes
« Emporter en hurlant ces nations humaines,
« Et l'herbe que le vent déroulait à grand pli
« Ondoyer sur les os d'un peuple enseveli !
« Vous frémiriez d'horreur et vous rendriez grâce
« D'être enfans du désert et nés d'une autre race !... »

Les amans frémissaient et disaient au vieillard :

« Ces peuples de méchans vivent donc au hasard !
« Les pères décrépits des tribus insensées
« Ont donc dans leur esprit renversé leurs pensées ? »
— « Les pères, reprit-il, de ces vastes tribus,
« Hélas ! depuis longtemps ne les gouvernent plus ;
« Ce doux pouvoir du sang, dicté par la nature,
« Abdiqua le premier sa sainte dictature.
« Naissant, mourant avec les générations,
« Il ne suffisait plus aux jours des nations ;
« Le monde, en vieillissant, perdit ses lois prospères :
« Des enfans aujourd'hui nul ne connaît les pères !
« Oui, la famille même a brisé ses liens ;
« La brute sait ses fils, l'homme ignore les siens.
« Les époux d'un moment, qu'un vil désir accouple,
« Par un désir nouveau forment un autre couple ;
« Et de peur d'attacher leur ame pour toujours,
« Ils échangent entre eux leurs banales amours.
« Ainsi pères sans droits, fils sans reconnaissance,
« Tout sentiment humain a perdu sa puissance ;
« Des feux sacrés du cœur le foyer est éteint.
« Nul n'a plus pour devoir que son brutal instinct,

« Et dans l'homme affranchi de toutes ces entraves
« Les tyrans sont plus sûrs de trouver des esclaves.
« Ils ordonnent : le fer suit le geste inhumain ;
« Rien n'attendrit le cœur, rien n'arrête la main ;
« Car pour soumettre un peuple au joug d'un maitre infâme.
« Il faut de l'eau du vice empoisonner son ame ! »

« — Leurs dieux, dit Daïdha, dorment-ils donc toujours ?
« Ou sont-ils, ainsi qu'eux, insensibles et sourds ? »
— « Leurs dieux ! dit le vieillard ; dans leurs affreux blasphèmes
« Quelques hommes hardis se sont faits dieux eux-mêmes !
« De prestiges sacrés éblouissant les yeux.
« L'ignorance et la peur les reconnaissent dieux.
« Pour imposer leur joug au reste de la terre
« Ils cachent leurs secrets dans la nuit du mystère.
« Et sur l'esprit du peuple épaississant la nuit
« Voilent le jour à ceux que leur fourbe séduit.
« Afin de conserver leur puissance funeste
« Ces dieux, en petit nombre, aveuglent tout le reste :

« Répandant autour d'eux l'insulte et les affronts,
« Au-dessus de la foule ils élèvent leurs fronts.
« Des plus beaux des mortels leur caste se repeuple.
« Si quelque enfant d'élite est né parmi le peuple,
« Ils le font égorger pour la paix des tyrans,
« Ou pour se recruter l'admettent dans leurs rangs ;
« Et fier du nom divin dont la fourbe le nomme,
« Il apprend qu'il est dieu pour fouler aux pieds l'homme :
« Il immole comme eux à sa divinité,
« Ainsi qu'un vil bétail, toute l'humanité.
« Il vit de la sueur de la race asservie,
« Se lave dans son sang et joue avec sa vie :
« Et ce n'est qu'à l'excès de forfaits odieux
« Que l'esclave frissonne et reconnaît les dieux.

« Ils habitent à part dans des demeures fortes
« Dont aux pas des humains la mort défend les portes.
« Comme l'aigle aux sommets des monts bâtit ses nids,
« Leur palais élevé sur des rocs aplanis.

« Couvrant de ses arceaux une immense colline.
« Voit fourmiller d'en haut la cité qu'il domine.
« Des murs de ce palais, aux immenses contours,
« Les fondemens massifs sont couronnés de tours.
« Du haut de ses remparts, où leurs foudres sommeillent,
« L'étincelle à la main leurs gardes toujours veillent.
« Leur bras tue à distance et frappe sans toucher
« Tout homme dont l'audace oserait s'approcher;
« Et des globes de feu plus prompts que la pensée
« Portent la mort partout où leur œil l'a lancée.

« Ce qu'enferment, enfans, ces murs mystérieux,
« La parole ne peut le raconter aux yeux.
« On y marche sans fin dans des forêts de marbres
« Dont l'ombre et le murmure ont la fraîcheur des arbres;
« Les feuillages d'or pur, taillés par le ciseau,
« Frémissent à la brise et tromperaient l'oiseau;
« Des fleuves tout entiers, détournés de leur course,
« Remontent sous la terre et jaillissent en source;

« De leur pluie écumante, en gerbes épandus,
« Ils arrosent les fleurs des jardins suspendus ;
« Élancés vers le ciel en colonnes liquides,
« Ils se voûtent d'eux-même en arcades limpides ;
« Miraculeux palais, dôme artificiel,
« Où l'œil à travers l'eau voit ondoyer le ciel,
« Où l'éclat du soleil, qui flatte la paupière,
« Des moires de la vague argente sa lumière,
« Et, brisant ses rayons en mille diamans,
« Enivre de fraîcheurs et d'éblouissemens.
« La nuit, quand des palais le phare se rallume,
« Ces dômes ruisselans étincèlent d'écume ;
« Et du jour dans ces eaux multipliant les jeux,
« Ces fleuves enflammés semblent rouler des feux.

« Dans des palais bâtis de jaspe et de porphyre,
« Les élus couronnés de ce magique empire,
« Sous les lois d'un tyran dont ils forment la cour,
« Font trembler leurs sujets et tremblent à leur tour.

« A leurs goûts dépravés par l'excès monotone,
« Il n'est plus de plaisir qu'un crime n'assaisonne.
« Ils ne savourent plus l'amour ni la beauté
« Si l'horreur ne s'y mêle avec la volupté,
« L'atroce invention d'ineffables délices
« Leur donne des transports qui seraient nos supplices.
« Dans les infâmes jeux de leur divin loisir
« La torture de l'homme est leur premier plaisir :
« Pour que leur œil féroce à l'envi s'en repaisse,
« Des bourreaux devant eux en immolent sans cesse.
« Tantôt ils font lutter, dans des combats affreux,
« L'homme contre la brute et les hommes entre eux :
« Aux longs ruisseaux de sang qui coulent de la veine,
« Aux palpitations des membres sur l'arène,
« Rendant leur coupe vide aux mains des échansons
« Leur front du vent des nuits savoure les frissons.
« Le râle des mourans est leur douce harmonie,
« Et leur œil dans leurs yeux boit leur lente agonie !
« Tantôt ils font brûler des hommes tout vivans,
« Pour voir la flamme bleue ondoyer à tous vents.
« Quelquefois aux lueurs de ces torches barbares,

« De cette mer de crime abominables phares.
« Ils écoutent vibrer dans l'airain ou le bois
« Ces bruits où l'art des sons imite notre voix.
« Et qui de longs accords charmant l'oreille pleine,
« Du vent qui les apporte harmonisent l'haleine:
« Et tandis que ces chœurs de voix et d'instrumens
« Les enivrent de sons et de ravissemens,
« Ils font, non loin de là, dans des tourmens infâmes.
« Déchirer sous les fouets des enfans et des femmes.
« Pour que les cris affreux qu'ils poussent dans les airs
« Par un concert de pleurs relèvent ces concerts.
« Et que par un plaisir où leur ame se noie
« L'accent du désespoir contraste avec leur joie !

« Vous frémissez sans doute, et vos cœurs innocens
« Bondiraient soulevés d'horreur à mes accens,
« Et mes hideux tableaux souilleraient vos pensées ;
« Et vous croiriez, enfans, mes lèvres insensées.
« Si j'achevais de peindre à vos yeux effrayés

« La sentine du crime où Dieu les a noyés!
« Si je vous les montrais, dans leurs sanglans repaires,
« Enviant leurs venins et leurs dards aux vipères,
« Sans fin l'un contre l'autre ourdir et conspirer,
« S'embrasser un moment pour s'entre-déchirer,
« Des sentimens humains ne nourrir que l'envie,
« Tuer, tuer toujours pour défendre leur vie,
« Se rompre et se nouer en sourdes factions,
« Se rouler dans les flots de leurs séditions,
« Cacher sous leur manteau des armes toujours prêtes,
« Se verser le poison dans la coupe des fêtes,
« Et pour goûter le fruit de crimes imparfaits
« Puiser dans leurs remords la soif d'autres forfaits!
« Tant l'homme qui s'est fait son seul dieu de lui-même
« Peut descendre à jamais sous un poids d'anathème! »

Et les jeunes époux, échangeant un regard,
Involontairement s'écartaient du vieillard.
De leur peur dans leur geste il aperçut la trace.
« Oui, je suis né, dit-il, dans cette infâme race.
« Oui, mes pieds ont trempé dans ces iniquités :
« Mais j'en ai secoué la souillure : écoutez !

« Dans ce cloaque impur j'ai reçu la naissance.
« La mère qui donna le lait à mon enfance,
« Captive et détestant cet odieux séjour,
« D'une tribu nomade avait reçu le jour ;
« Les souverains des dieux se disputaient ses charmes.
« Mais elle me mêlait le lait avec les larmes ;
« Car au sein des grandeurs dont s'offensaient ses yeux
« Elle se souvenait des tentes des aïeux,
« Elle se souvenait du saint Dieu de sa terre,
« Et son cœur s'abstenait de tout culte adultère.
« Quand, suivant de ces lieux l'abominable loi,
« On m'arracha du sein coulant encor pour moi,

« De peur qu'un jour le fils ne reconnût la mère,
« A son cœur déchiré cette heure fut amère,
« Aux pieds de ses bourreaux elle alla se jeter
« Demandant quelques jours de plus pour m'allaiter.
« Pendant ces jours comptés par l'avare indulgence,
« Cachant son crime saint à l'œil de la vengeance,
« Elle me déchira de son ongle sanglant,
« En pleurant à mes cris, la peau de mon sein blanc :
« Et du sang qui coulait figé de la blessure,
« Comme des dents du tigre on garde la morsure,
« Elle écrivit un nom, le saint nom de son Dieu !
« Puis avec moins de pleurs elle me dit adieu.
« Espérant à ce signe une fois reconnaître
« Dans l'homme enfin grandi l'enfant qu'elle fit naître !

« Sans qu'aucun œil comprît ce signe sur ma peau,
« Je grandis confondu dans le jeune troupeau,
« Exerçant du palais les serviles offices,
« Façonné par les dieux aux sanglans exercices.

« Instruit par leur exemple à fouler les humains,
« Allumant dans leurs tours leurs foudres de mes mains,
« Surpassant mes rivaux et bientôt dieu moi-même,
« Cependant je ne sais quelle horreur du blasphème,
« Soit que ce fût l'effet de ce nom du Seigneur
« Que ma mère avait mis comme un sceau sur mon cœur,
« Soit que le sang plus doux d'une plus sainte race
« En moi de ses vertus eût laissé quelque trace,
« Rendait ce ministère exécrable à mes yeux.
« Tout en les adorant, je haïssais les dieux :
« Et disciple chéri, mais disciple farouche,
« Je vomissais du cœur ce qu'enseignait leur bouche !

« Un jour qu'atteint du fer dans un de ces combats
« Que les hommes d'en haut livraient à ceux d'en bas,
« Je gisais dans mon sang et que l'oiseau de proie
« Tournoyant sur mon corps criait déjà de joie,
« Mort aux yeux des vivans, des hommes sans pitié
« En passant près de moi me retournaient du pié ;

« Une femme parut sur le champ de batailles.
« Oh! celle qui porta l'homme dans ses entrailles,
« Pour savoir si son cœur bat encor sous sa main
« Se détourne toujours, elle, de son chemin!
« Cette femme semblait interroger l'haleine
« Des cadavres sanglans épars sur cette plaine.
« Elle écartait du doigt leur vêtement de fer
« Pour ouvrir leur poitrine et pour la réchauffer.
« On eût dit que ses yeux épiaient avec crainte
« Sur le sein de ces morts quelque fatale empreinte;
« De cadavre en cadavre enfin elle approcha.
« Sur mon pâle visage à son tour se pencha,
« Reconnut quelque souffle encor dans ma narine:
« D'une main convulsive entr'ouvrit ma poitrine,
« Et s'y précipitant en étouffant ses cris:
« Adonaï! dit-elle; oh! c'est toi! toi, mon fils!
« Toi que leur cruauté ravit à mes tendresses
« Et que la mort, hélas! rend seule à mes caresses!
« Je sentais ces baisers, j'entendais ses accents.
« Une seconde fois je lui devais mes sens:
« Ce souffle palpitant de l'amour d'une mère

« Rappelait de mon front la chaleur éphémère ;
« A défaut de la voix, que je cherchais en vain,
« Je répondais du cœur, du regard, de la main.
« Elle étancha mon sang avec des fils d'écorce,
« Et sur ses bras vieillis qui retrouvaient leur force,
« M'enlevant dans la nuit à ce champ du trépas,
« Dans sa demeure obscure elle traîna mes pas.

« Hélas ! c'était un pauvre et repoussant asile
« Dans un lointain faubourg, sentine de la ville,
« Où l'esclave, rebut des royales amours,
« Disputait aux pourceaux l'aliment de ses jours ;
« Mais ce besoin d'aimer qu'a toute créature,
« Ce réveil de mon ame à la chaste nature,
« Cet amour maternel et ces baisers pieux
« Me firent préférer son toit aux toits des dieux !
« Rapidement guéri par les soins de ma mère,
« Détrompé de ces rois dont le culte est chimère,
« Instruit secrètement du vrai nom du seul Dieu,

« Je résolus de vivre ignoré dans ce lieu,
« De nourrir de mes mains, esclave volontaire.
« Les vieux jours d'une femme en travaillant la terre;
« Et pour rendre le poids des hommes plus léger.
« De connaitre leur joug et de le partager.
« Le bruit de mon trépas couvrait mon imprudence.
« Caché sous les habits d'une vile indigence,
« Aux derniers rangs du peuple à mon tour descendu.
« Parmi ces vermisseaux je restai confondu,
« J'y vécus de longs jours de paix et de misères;
« Ma mère m'enseignait à soulager mes frères,
« A panser leur blessure, à porter leur fardeau,
« A leur distribuer l'huile ou la goutte d'eau.
« Pour ne pas augmenter ma misérable caste,
« Quoique jeune et brûlant mon cœur demeura chaste:
« Pour un amour plus saint je me sevrai d'amour.
« Rentré le soir près d'elle après le poids du jour.
« A l'abri des tyrans oppresseurs de notre ame.
« Nos prières montaient de ses lèvres de femme:
« Elle me racontait de moins barbares mœurs
« Comment elle était belle entre toutes ses sœurs.

« Comment vers l'orient, aux tentes de ses pères,
« Tous les hommes égaux étaient amis et frères.
« Comment leur Dieu sans nom, un, immatériel,
« Ne parlait qu'à l'esprit, n'habitait que le ciel;
« Comment, quoiqu'ici-bas nommé par des paroles,
« Ses rites les plus purs n'étaient que des symboles;
« Qu'aucun nom ne pouvait jamais le contenir,
« Que c'était l'outrager que de le définir!
« Que sa justice était sans foudre et sans colère,
« Et son unique encens le bien fait pour lui plaire!!!

« A ces saints souvenirs ensemble nous pleurions,
« Après des jours meilleurs tout bas nous soupirions:
« Nous disions que ce crime et cette tyrannie,
« Ce règne du mensonge et de la zizanie,
« Sans doute sur la terre étaient près de finir;
« Que nous verrions bientôt des temps plus saints venir,
« Et que le Dieu d'en haut, rassasié d'outrage,
« Pour le rectifier briserait son ouvrage!

« Puis, pour hâter des vœux l'aube des jours meilleurs,
« Nous versions devant lui nos ames dans nos pleurs!
« Et du fond gémissant de cette mer de fanges
« Deux prières montaient et consolaient les anges.

« Quand ma mère sentit son heure s'approcher,
« Dans le lit de sa tombe avant de se coucher,
« Son geste m'indiqua, sous sa natte de paille,
« Une pierre scellée au pied de la muraille.
« Vers ce trésor secret son bras nu s'étendit,
« Puis, d'une voix mourante et basse, elle me dit:
« Quand je ne serai plus, soulève cette pierre,
« Le trésor du Seigneur est là, dans la poussière!
« Quand je fus enlevée au champ de nos aïeux,
« De tout ce que leur tente avait de précieux,
« Comme un homme surpris cache ce qu'il dérobe,
« Je n'emportai, cachés dans les plis de ma robe,
« Que les feuillets épars par les anges écrits
« De nos livres sacrés du père au fils appris.

« Comme une voix natale aux plages étrangères
« Qui m'y reparlerait des choses de mes pères.

« Or, les livres, enfans, c'est en effet la voix .
« Aux hommes d'aujourd'hui, des hommes d'autrefois.
« Cette voix parle aux yeux dans des lignes tracées
« Où revivent sans corps d'invisibles pensées,
« Où, comme un pied humain dans le sable s'écrit,
« L'esprit voit à jamais les traces de l'esprit;
« Don des anges amis, invention féconde
« Qui rend l'âme mortelle immortelle en ce monde,
« Et par qui, des deux bords du temps, converseront
« Ceux qui furent un jour avec ceux qui seront!

« Prends ce livre divin, continua la femme :
« C'est l'esprit de mon père et l'ame de mon ame,
« A la main d'un mortel c'est Dieu qui l'a dicté,

« C'est le germe enfoui de toute vérité !
« C'est le froment du ciel, c'est la semence vraie
« Dont les épis un jour étoufferont l'ivraie,
« Afin que, sous le ciel, l'héritage de Dieu
« Traverse tous les temps et s'étende en tout lieu !
« Dérobe ce trésor aux tyrans de la terre ;
« Honte ! la vérité doit rester un mystère !
« Car du monde usurpé l'infâme souverain
« Avant qu'il fût semé foulerait le bon grain.
« Elle dit, et fuyant de ses membres d'argile
« Son ame s'envola vers son céleste asile.
« Les ailes de la mort la ravirent aux cieux.
« Je la revis du cœur en la perdant des yeux.

« Quand dans la paix des morts je l'eus ensevelie,
« Ma main sous son chevet prit le livre de vie.
« Je lus : il me semblait que des milliers de voix
« Qui sortaient du passé me parlaient à la fois,
« Que mille vérités m'échauffaient la paupière,

« Et qu'un jour tout nouveau me baignait de lumière.
« Chaque parole était un éblouissement;
« Moins d'étoiles la nuit sortent du firmament;
« Ce livre racontait comment toutes les choses
« D'une parole unique en ordre étaient écloses,
« La naissance de l'homme et l'histoire des jours
« Qui du jour éternel jusqu'au nôtre ont leur cours.
« Il chantait quelquefois de saintes hymnes, comme
« De saints ravissemens chantent au cœur de l'homme.
« D'autres fois il pleurait comme une femme en pleurs
« Qui s'abreuve la nuit de l'eau de ses douleurs;
« Et sa tristesse était si lugubre et si tendre,
« Qu'à ses sanglots parlés le cœur se sentait fendre.
« Plus souvent comme un maître il parlait à l'esprit:
« Et chaque mot profond au fond de l'ame écrit
« Était plus plein de sens que l'homme à tête blanche
« Dont la sagesse antique en paroles s'épanche.
« Tout précepte était bon, toute ligne était loi,
« Et l'on sentait son cœur qui l'approuvait en soi.

« Or, pour les consoler dans leurs dures misères.
« Je lisais quelquefois dans ce livre à mes frères,
« Et nous nous entourions de mystère et de nuit,
« De peur qu'à nos tyrans l'air n'en portât le bruit.
« Nous apprenions ensemble à servir, à connaître
« Au-delà de nos dieux le seul Dieu, le seul maître :
« Un de nos fers tombait à chaque vérité,
« Et nos soupirs du moins montaient en liberté ;
« Ravis en écoutant la divine lecture,
« Leurs fronts se relevaient de la terre à mesure.
« D'un regard moins servile ils regardaient leurs dieux,
« Ils sentaient qu'ils avaient un vengeur dans les cieux ;
« Et quelques mots déjà qu'ils ne pouvaient comprendre
« Couvaient dans les esprits comme un feu sous la cendre.

« Ces symptômes troublaient nos tyrans effrayés
« De voir ces vermisseaux se dresser sous leurs piés.
« Ils cherchèrent longtemps quelle sourde espérance

« A leurs regards plus fiers donnait cette assurance :
« Ils surent qu'il soufflait un vent séditieux
« Qui nous enflait le cœur et dessillait nos yeux,
« Qu'un livre sur leur tête assemblait ces orages ;
« Ils jurèrent, jaloux, d'en déchirer les pages,
« Et de persécuter par le fer et le feu
« Dans le cœur des mortels tout nom d'un autre Dieu.
« Tous ceux qu'ils soupçonnaient de connaître le livre
« Subirent les tourmens et cessèrent de vivre ;
« Sous le tranchant du fer nul ne le confessa,
« De mourir pour son ame aucun ne se lassa.
« Mais craignant que le nom en qui le monde espère
« Ne mourût à jamais avec nous sur la terre,
« Je m'enfuis en secret de l'infâme cité,
« Emportant sur mon cœur la voix de vérité,
« Et lassant les bourreaux qui poursuivaient ma trace,
« Dieu m'ouvrit cet asile, et je lui rendis grâce !

« Avec le livre saint j'habitai dans la nuit ;

« Mais qu'est–ce qu'un flambeau, mes enfans, s'il ne luit ?
« Que me servait de vivre éclairé de ma flamme,
« Si mes frères mouraient dans la nuit de leur ame.
« Si le nom du Très-Haut éteint sur l'univers
« Laissait le crime au trône et l'esclave à ses fers?
« Je voulus conserver après moi dans le monde
« De ce livre divin la semence féconde ;
« A mes frères souffrans je voulus quelquefois
« Jeter de grands accens de l'immortelle voix,
« Afin que dans leurs cœurs un cri sourd d'espérance
« Leur annonçât de loin des jours de délivrance.

« Dès mon enfance instruit des arts mystérieux
« Qu'on enseigne dans l'ombre aux successeurs des dieux :
« Sachant peindre les sons et graver les paroles,
« Écrire pour les yeux les choses en symboles,
« Découvrir le métal. le tailler au ciseau,
« Apprivoiser la brute et fasciner l'oiseau,
« Par tous ces arts secrets dont j'avais l'habitude

« Je voulus consacrer ma longue solitude :
« J'aiguisai les poinçons, je forgeai les marteaux,
« J'amincis sous leurs coups les lames des métaux.
« Comme on sculpte en jouant la feuille avec l'épine.
« J'y sculptai sous l'acier la parole divine.
« Le livre tout entier copié par ma main
« Passa multiplié, dans mes pages d'airain.
« Mille fois je refis et refais mon ouvrage;
« Dès que ma main pieuse en achève une page,
« L'aigle prend dans son bec la lame de métal;
« Dirigé par mon doigt au ciel oriental,
« Il franchit l'horizon sur ses ailes sublimes.
« Laisse derrière lui le Liban et ses cimes;
« Attiré par l'éclat des dômes habités,
« Il plane dans les airs sur les grandes cités;
« Il écoute mugir ce grand volcan des ames,
« Comme du haut d'un cap nous entendons les lames :
« Il y laisse tomber de son bec entr'ouvert
« Le morceau de métal de symboles couvert,
« De ce livre sacré mystérieuse page,
« Qui semble de Dieu même un céleste message,

« Et qui, selon qu'il tombe en des bords différens,
« Fait espérer l'esclave ou trembler les tyrans.
« Ainsi la vérité, que par lambeaux je sème.
« Dans la corruption germera d'elle-même;
« Et si je dois mourir inconnu dans ce lieu,
« J'aurai derrière moi laissé ce nom de Dieu!... »

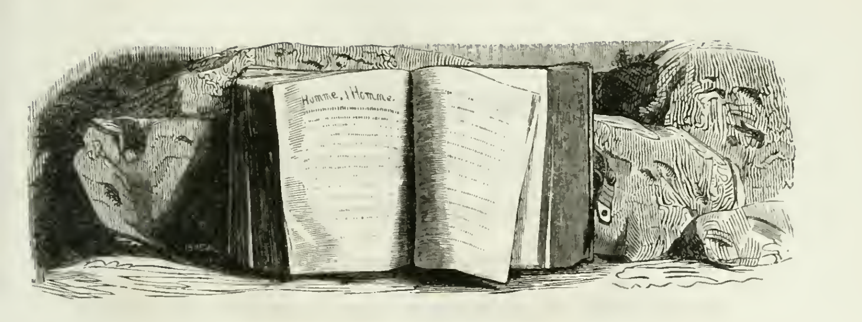
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Les amans confondus écoutaient ces merveilles,
Tout un monde nouveau vibrait dans leurs oreilles:
N'osant s'interroger, leur timide regard
Passait du livre à l'aigle et de l'aigle au vieillard.

L'image du grand Dieu qui faisait ces miracles
Préparait en secret leur ame à ses oracles.
Daïdha rougissant de ses vils dieux de bois,
Sous ses cheveux épars les cachait dans ses doigts;
Et Cédar retrouvait aussi Dieu dans son ame
Comme un feu dont un vent ranimerait la flamme!
Ils brûlaient tous les deux d'entendre les accens
De cette voix sans bouche invisible à leurs sens,
De ce livre divin où le saint solitaire
Lisait les grands secrets du ciel et de la terre.
Le vieillard le tenait fermé sur ses genoux;
Il comprit dans leurs yeux le désir des époux.
Il le leur fit baiser des yeux et de la bouche,
Comme, quand on révère, on baise ce qu'on touche:
Et l'ouvrant de sa droite il y lut au hasard,
Ici, là, page à page, où tombait son regard;
Et sa voix, en lisant, plus grave et plus sonore,
D'un ton surnaturel s'accentuait encore:
On eût dit une voix de l'orgue du saint lieu
Résonnant ici-bas des paroles de Dieu!



VIIIe VISION



HUITIÈME VISION

FRAGMENT DU LIVRE PRIMITIF

Dieu dit à la Raison : Je suis celui qui suis;
Par moi seul enfanté, de moi-même je vis;
Tout nom qui m'est donné me voile ou me profane.

Mais pour me révéler le monde est diaphane.
Rien ne m'explique, et seul j'explique l'univers;
On croit me voir dedans, on me voit à travers:
Ce grand miroir brisé j'éclaterais encore!
Eh! qui peut séparer le rayon de l'aurore?
Celui d'où sortit tout contenait tout en soi;
Ce monde est mon regard qui se contemple en moi.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« Si quelqu'un parmi vous, adorant sa pensée,
Dit : Des Cieux, devant moi, la voûte s'est baissée,
L'invisible à mes yeux visible est apparu!
Agrandissez l'idée à ceux qui l'auront cru :
Que ce soit en dormant, dans un songe de l'ame,
Dans la nuée en feu, dans l'onde ou dans la flamme.

Dans le frisson sacré qui fait transir la peau,
Au fond du firmament transparent comme l'eau.
Dans les lettres de feu qu'écrit au ciel l'étoile;
De quelque nom divin qu'un fétiche se voile,
Quand pour me découvrir le ciel se fût fendu,
Dans l'œil matériel Dieu n'est pas descendu.
Celui qui contient tout dans sa nature immense
Ne descend qu'en rayon dans votre intelligence!
Le regard de la chair ne peut pas voir l'esprit!
Le cercle sans limite en qui tout est inscrit
Ne se concentre pas dans l'étroite prunelle;
Quelle heure contiendrait la durée éternelle?
Nul œil de l'infini n'a touché les deux bords.
Élargissez les cieux, je suis encor dehors!...

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .

« Mais selon sa grandeur chaque être me mesure.
Les fourmis au ciron et l'homme à la nature.
Et les soleils pour qui le siècle est un moment
A ces mondes de feu, poudre du firmament!
Chacun, de mon ouvrage impalpable parcelle,
Réfléchit de moi-même une pâle étincelle;
Je franchis chaque temps, je dépasse tout lieu.
Hommes! l'infini seul est la forme de Dieu!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« La pensée est la langue entre le monde et moi!...
Aucun être ne vit sans la porter en soi.
Mon être est le grand fruit de l'arbre de science
Que mon regard mûrit dans chaque conscience!
Plus elle l'illumine et plus j'y resplendis.
Dans l'esprit grandissant moi-même je grandis,
Mais me connaître tout de l'orgueil est le rêve
Le voile s'élargit d'autant qu'on le soulève.
Dans mes œuvres sans fin je me suis défini,
Et nul ne peut y lire excepté l'infini!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Ce que nous appelons le temps, n'est que figure,

Ce qui n'a point de fin n'a rien qui le mesure.
L'être de Jéhova n'a ni siècles ni jours,
Son jour est éternel et s'appelle toujours !
Son œuvre dans les cieux, qui n'est que sa pensée.
N'est donc jamais finie et jamais commencée ;
Pour qui n'a pas d'hier il n'est pas d'aujourd'hui,
Tout ce qu'il porte en soi ne date que de lui !
Le temps, qui n'a de sens qu'en la langue des hommes,
Ne nomme qu'ici-bas la minute où nous sommes ;
Mais au-delà des temps et de l'humanité
Le nom de toute chose est un : Éternité !

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« Les formes seulement où son dessein se joue.
Éternel mouvement de la céleste roue.

Changent incessamment selon la sainte loi,
Mais Dieu qui produit tout rappelle tout à soi.
C'est un flux et reflux d'ineffable puissance,
Où tout emprunte et rend l'inépuisable essence,
Où tout rayon remonte à l'immense foyer,
Où dans son grand miroir on voit Dieu flamboyer,
Où la force d'en haut, vivante en toute chose,
Crée, enfante, détruit, compose et décompose;
S'admirant sans repos dans tout ce qu'il a fait,
Renouvelant toujours son ouvrage parfait;
Où le tout est partie et la partie entière,
Où la vie et la mort, le temps et la matière,
Ne sont rien en effet que formes de l'esprit;
Cercles mystérieux que tout en lui décrit.
Où Jéhova s'admire et se diversifie
Dans l'œuvre qu'il produit et qu'il s'identifie.
Dans nos nuits de cristal ainsi le firmament,
Qui nous semble taillé d'un grand bloc seulement,
Qu'une même couleur d'une arche à l'autre azure,
N'est qu'un immense abîme, un vide sans mesure
Où se croisent sans fin les mondes et les cieux;

Et ce bleu qui paraît sa couleur à nos yeux
N'est qu'un rayonnement dans la source commune
Des milliers de lueurs qui se fondent en une.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« Le sage en sa pensée a dit un jour : Pourquoi,
Si je suis fils de Dieu, le mal est-il en moi?
Si l'homme dut tomber, qui donc prévit sa chute?
S'il dut être vaincu, qui donc permit la lutte?
Est-il donc, ô douleur! deux axes dans les cieux?
Deux ames dans mon sein, dans Jéhova deux dieux?

« Or, l'esprit du Seigneur, qui dans notre nuit plonge,
Vit son doute et sourit; et l'emportant en songe
Au point de l'infini, d'où le regard divin
Voit les commencemens, les milieux et la fin,
Et complétant les temps qui ne sont pas encore.
Du désordre apparent voit l'harmonie éclore ·
Regarde, lui dit-il; et le sage éperdu
Vit l'horizon divin sous ses pieds étendu.
Par l'admiration son ame anéantie
Se fondit, par le tout il comprit la partie,
La fin justifia la voie et le moyen;
Ce qu'il appelait mal, fut le souverain bien;
La matière, où la mort germe dans la souffrance,
Ne fut plus à ses yeux qu'une vaine apparence,
Épreuve de l'esprit, énigme de bonté,
Où la nature lutte avec la volonté,
Et d'où la liberté, qui pressent le mystère,
Prend pour monter plus haut son point d'appui sur terre.
Et le sage comprit que le mal n'était pas,
Et dans l'œuvre de Dieu ne se voit que d'en bas!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Ne cherchez pas des yeux derrière le nuage,
Au fond du firmament, cette mer sans rivage,
Quel est le ciel des cieux habité, plein de Dieu ?
Il n'est pour Jéhova ni distance ni lieu :
Ce qui n'a point de corps ne connait point d'espace ;
De ce qui remplit tout ne cherchez point la place.
Contemplez-le par l'ame et non pas par vos yeux :
L'ignorer ou le voir, c'est l'enfer ou les cieux.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Trouvez Dieu, son idée est la raison de l'être;
L'œuvre de l'univers n'est que de le connaître.
Vers celui dont le monde est l'émanation
Tout ce qu'il a créé n'est qu'aspiration!
L'éternel mouvement qui régit la nature
N'est rien que cet élan de toute créature
Pour conformer sa marche à l'éternel dessein,
Et s'abîmer toujours plus avant dans son sein!
Le murmure vivant de la pensée entière
N'est que l'écho confus d'une immense prière :
De la mer qui mugit, aux sources du vallon,
Tout exhale un soupir, tout balbutie un nom;
Ce mot, qui dans le ciel d'astre en astre circule,
Tout l'épelle ici-bas, l'homme seul l'articule.
L'Océan a sa masse et l'astre sa splendeur,

L'homme est l'être qui prie, et c'est là sa grandeur!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« La parole, sublime et divin phénomène,
Mystère où dans un son s'incarne une ame humaine,
Ne fut ravie à l'ange et prêtée à nos sens
Que pour incarner Dieu dans de mortels accens.
Si la langue n'eût pas proféré ce symbole,
L'inutile matière eût perdu la parole.
Mais du jour du grand mot jusqu'au dernier des jours
Le nom qui remplit tout la remplira toujours.
C'est l'instrument qui sert la parole immortelle,
Qui lit dans la nature et qui bénit pour elle.
Des entrailles du globe à ces lettres de feu,
L'œuvre du genre humain, c'est de trouver son Dieu!..

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

A l'heure du matin, quand le rayon d'or entre
Porté de feuille en feuille aux bords sombres de l'antre,
Quand les baumes des nuits que l'étoile a pleurés
Fondent des prés fumans par l'aurore effleurés,
Dans la calme splendeur de nos nuits d'yeux semées
Qui semblent regarder de loin des sœurs aimées;
Devant l'immensité de l'Océan uni,
Sans repos et sans bords comme un autre infini;
Sous la muette horreur des forêts aux verts dômes,
Où dans la nuit sonore habitent les fantômes;

Quand l'infini descend par quelque pore en nous.
Nous touche, nous foudroie et nous jette à genoux :
Lorsque vous pleurerez sur l'herbe du mystère
Vos pères des tombeaux endormis sous la terre,
Ou que vous porterez coucher sous le gazon
Ces fruits de votre amour mûrs avant la saison ;
De tristesse ou de joie universel emblème,
Ce nom sur votre bouche éclôra de lui-même.
Il semble que le cœur dans son immense sein
Puise ce qui lui manque ou verse son trop-plein.
Comme un métal touché qui résonne et qui vibre,
L'ame humaine au contact rend Dieu par chaque fibre.
La joie et la douleur et l'amour n'ont qu'un son.
De notre ame, ô Seigneur ! le timbre, c'est ton nom !

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .

. . . .

« Selon le jour d'en haut que chaque âge ravive,
Qu'en son cœur plus avant chaque peuple l'écrive!
Enseignez à l'enfant le nom du Père au ciel,
Comme on met sur leur lèvre une goutte de miel,
Pour qu'ils goûtent, sortant du ventre de leur mère,
Quelque chose de doux avant leur vie amère!....
La mère à ses petits fera bégayer Dieu
En leur montrant du doigt l'invisible en tout lieu;
Et ce sera le mot, quelque son qui le nomme,
Par qui dans l'univers l'homme salûra l'homme!
Le nom qu'appellera l'innocent en témoin,
Qui dans l'œil du coupable éclatera de loin,
Que le juste outragé, mais fort de confiance,
Frappera sur son sein comme une conscience,
Qu'opposera le faible à son persécuteur.
Que la veuve et l'enfant auront pour leur tuteur,
Le lépreux pour ami, l'esclave pour son juge,
L'indigent pour foyer, le banni pour refuge,
Que les infortunés, du fond de leurs douleurs,

Verront comme un rayon luire à travers leurs pleurs.
Et quand l'homme expirant s'éteindra sur sa couche
Que les anges viendront enlever sur sa bouche!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« Entre chaque soleil bénissez-le trois fois.
Rassemblez-vous plusieurs, et confondez vos voix;
Non pour que cette voix, par le nombre grossie,
Aille frapper plus fort son oreille endurcie :
Lui dont l'oreille entend l'hysope végéter.
Et les pas des fourmis, et le cœur palpiter,
N'a pas besoin d'écho qui remplisse son temple;
Mais pour que vous soyez l'un à l'autre en exemple.
Que l'adoration de tous brûle en chacun,
Que vous fondiez en lui vos ames en commun,

Et que celui dont l'œil goûte mieux ses merveilles,
Et dont plus de parfum embaume les corbeilles,
Prête à ceux dont la voix cherche en vain des accens
La paille de son feu pour allumer l'encens!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« Choisissez entre vous les plus douces des ames,
Les enfans, les vieillards, les malades, les femmes,
Ceux qui sentent le plus et gémissent le mieux,
Qui vers le firmament lèvent le plus les yeux :
Qu'ils parlent pour le peuple à l'invisible père
Pour que sous le soleil la famille prospère
Et que sa volonté, dans la création
S'accomplisse avec joie et bénédiction!
Qu'ils prennent à l'envi, pour former leurs cantiques,

Tout ce que la nature a d'accens magnifiques,
A la mer son murmure, au nuage l'éclair,
Et ses plaintes à l'onde et ses soupirs à l'air,
Et sa lumière à l'aube et son souffle à la rose;
Que leur enthousiasme anime toute chose,
Et présente liée, ainsi qu'un moissonneur,
Sa gerbe de parfums aux genoux du Seigneur!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Il est parmi les fils les plus doux de la femme
Des hommes dont les sens obscurcissent moins l'ame,
Dont le cœur est mobile et profond comme l'eau,
Dont le moindre contact fait frissonner la peau,
Dont la pensée en proie à de sacrés délires
S'ébranle au doigt divin, chante comme des lyres,
Mélodieux échos semés dans l'univers
Pour comprendre sa langue et noter ses concerts:
C'est dans leur transparente et limpide pensée
Que l'image infinie est le mieux retracée

Et que la vaste idée où l'Éternel se peint
D'ineffables couleurs s'illumine et se teint!
Ceux-là fuyant la foule et cherchant les retraites
Ont avec le désert des amitiés secrètes;
Sur les grèves des flots en égarant leurs pas
Ils entendent des voix que nous n'entendons pas,
Ils savent ce que dit l'étoile dans sa course,
La foudre au firmament, le rocher à la source,
La vague au sable d'or qui semble l'assoupir,
Le bulbul à l'aurore et le cœur au soupir.
Les cornes des béliers rayonnent sur leurs têtes.
Écoutez-les prier, car ils sont vos prophètes :
Sur l'écorce ou la pierre, ou l'airain, écrivez
Leurs hymnes les plus saints pour l'avenir gravés:
Chargez-en des enfans la mémoire fragile,
Comme d'un vase neuf on parfume l'argile;
Et que le jour qui meurt dise aux jours remontans
Le cri de tous les jours, la voix de tous les temps!

C'est ainsi que de Dieu l'invisible statue,
De force et de grandeur, et d'amour revêtue,
Par tous ces ouvriers dont l'esprit est la main,
Grandira d'âge en âge aux yeux du genre humain.
Et que la terre, enfin, dans son divin langage,
De pensée en pensée achèvera l'image!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« Or, le ciel et la terre, et ce que Dieu renferme
Dans un jour éternel, tout est né d'un seul germe.
Et ce germe est de Dieu la pensée ou la loi
Qui porte toute chose avec sa forme en soi:
De ce germe divin que le temps ramifie

Tout naît, tout se nourrit et se diversifie,
De sorte qu'à la fois tout est vieux, tout est neuf,
Qu'un monde décrépit, d'un autre monde est l'œuf,
Qu'une chose accomplie enfante une autre chose;
Et que chaque existence est une apothéose
Où l'être produit l'être en se décomposant,
Où tout se perpétue en se divinisant!
Et l'homme est ainsi né, fruit vivant de la terre;
Non, comme Jéhova, complet et solitaire,
Mais de deux composé mâle et femelle, afin
Que sa dualité lui révélât sa fin,
Et que cette union de l'homme et de la femme
Qui féconde le corps et qui complète l'ame,
Fût le symbole en lui de la divine loi
D'amour et d'unité qui doit tout fondre en soi!
Loi profonde! par qui l'amour qui déifie
Peut seul, dès ici-bas, perpétuer la vie!
Et l'Éternel lui fit la voix pour le nommer,
La raison pour le voir, et l'ame pour l'aimer:
Pour être en harmonie avec son corps fragile,
Il lui donna des sens de limon et d'argile;

Et pour toucher plus loin que son œil limité.
Il lui donna le sens de l'immortalité!
C'est ce sens qui, plus clair à sa première aurore,
Aux jours où l'homme enfant ne faisait que d'éclore,
Illuminait ses yeux d'un flambeau si certain,
Qu'il voyait par la foi son éternel destin;
Car ce n'est point le temps que l'immuable habite.
De deux mondes ainsi rapprochant la limite,
Aux deux extrémités l'homme touche à la fois,
Et de ses deux destins subit les doubles lois:
Restituant au sol l'enveloppe grossière.
Il dépouille en mourant ses vils sens de poussière.
Et son sens immortel, par la mort transformé,
Rendant aux élémens le corps qu'ils ont formé.
Selon que son travail le corrompt ou l'épure,
Remonte ou redescend du poids de sa nature!
Deux natures ainsi combattant dans son cœur,
Lui-même est l'instrument de sa propre grandeur:
Libre quand il descend et libre quand il monte.
Sa noble liberté fait sa gloire ou sa honte.
Quand il a dépouillé ce corps matériel.

Descendre ou remonter, c'est l'enfer ou le ciel!
La liberté nous porte entre ce double abîme
De bien pour la vertu, et de mal pour le crime.
Mais la vertu s'élève et ne redescend pas,
Et le crime expié peut remonter d'en bas.

La justice divine est féconde en mystère:
Ne la mesurez pas aux ombres de la terre.
L'éternelle clémence à ses décrets s'unit,
Et même dans l'enfer, c'est l'amour qui punit!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« Le code social à grandir destiné,
A dans notre nature un fondement inné:
Cet ineffable instinct de justice suprême

Qui proteste en secret en nous contre nous-même,
Invisible balance où pèsent ses desseins,
Dont la prière seule incline les bassins,
Depuis le corps sanglant du juste qu'on immole
Jusqu'au cheveu qui tombe et que le vent nous vole!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Mais ce code que l'homme a transcrit de sa main,
Se transforme et s'étend avec l'esprit humain.
Notre raison où Dieu reflète son image
En s'élargissant plus en contient davantage.
La justice aujourd'hui peut être crime un jour.
Quand l'homme dans le ciel puisera plus d'amour,
Ce qu'il nomme à présent la loi de la justice
Préparera pour lui la loi du sacrifice,
Loi plus sainte où l'instinct de la fraternité
Dévoûra librement l'homme à l'humanité!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Or, voici de nos temps où la raison se lève.
La loi que le cœur dicte, et que le juste achève!

. . . .

. . . .

Homme! l'homme est ton frère, et votre père est Dieu:
Il te sera présent en tout temps, en tout lieu;
Tu n'auras d'autre fin que lui, ni d'autre guide:
S'il ne la remplit pas, ta vertu même est vide.
Tu feras triompher sur ton sens révolté
Dans ton esprit soumis sa sainte volonté.
Tu ne maudiras pas sa main dans la souffrance:
Tu n'éteindras jamais en toi ton espérance:
Il relève demain ce qu'il courbe aujourd'hui.
Tu diras, tout est bon de ce qui vient de lui,
Tu l'aimeras du cœur, au-dessus de toi-même,
Et toute chose en lui, car lui, ton père, il t'aime!

Et pour lui rendre gloire et bénédiction,
Tu mêleras ton ame à la création.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Tu ne lèveras point la main contre ton frère.
Et tu ne verseras aucun sang sur la terre;
Ni celui des humains, ni celui des troupeaux.
Ni celui des poissons, ni celui des oiseaux.
Un cri sourd dans ton cœur défend de le répandre,
Car le sang est la vie, et tu ne peux la rendre.
Tu ne te nourriras qu'avec les épis blonds
Ondoyant comme l'onde aux flancs de tes vallons,
Avec le riz croissant en roseaux sur tes rives,
Table que chaque été renouvelle aux convives.
Les racines, les fruits sur la branche mûris,
L'excédant des rayons par l'abeille pétris,
Et tous ces dons du sol où la séve de vie
Vient s'offrir de soi-même à ta faim assouvie:
La chair des animaux crîrait comme un remord.

Et la mort dans ton sein engendrerait la mort!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Tu boiras l'eau du ciel que la source distille
Et tu n'exprimeras dans ta coupe d'argile
Ni les sucs du pavot qui verse le sommeil,
Ni le jus enivrant du pampre au fruit vermeil;
Entre l'ame et les sens, la sagesse infinie
A de son doigt divin établi l'harmonie.
Tu la respecteras, l'ivresse la détruit;
Quand la raison s'éteint, ton ame est dans la nuit:
Dieu ne se réfléchit que dans un œil limpide;
Qui la trouble en son sein, par l'ame est suicide!

. . . .

. . . .

« Quand ton père a parlé, sans murmure obéis,
Car, devant Dieu, le père est au-dessus du fils.
C'est de lui que tu tiens la vie et la parole,
De toute autorité qu'il te soit le symbole:

Va, s'il te dit d'aller; et viens, s'il te dit : Viens.
Mets ton cou sous sa main, mets tes pieds sur les siens;
Comme celle de Dieu, redoute sa colère;
Sers-le jusqu'au tombeau, serviteur sans salaire;
D'une piété tendre honore ses vieux ans.
Ta bénédiction est dans ses cheveux blancs :
Et quand il s'en ira dans la sombre demeure,
Prends sa place au soleil, baisse la tête et pleure !

. . . .

. . . .

« Et vous n'aurez de fils que d'une seule femme,
Et vous n'aurez à deux qu'une couche et qu'une âme;
Car Dieu vous a créé par couple un sort commun :
Homme, femme à ses yeux ne sont pas deux, mais un;
Une loi symbolique, un visible mystère
Vous font en nombre égal multiplier sur terre;
Pour cette vie à deux chaque couple compté
N'aura qu'une pensée et qu'une volonté !

. . . .

. . . .

« Vous n'épouserez pas les filles de vos mères.

De peur de limiter le nombre de vos frères;
Et, pour que la famille au loin s'élargissant
Propage parmi tous les tendresses du sang,
Vous ne ferez jamais refluer dans sa course
Ce sang qui, dans vos cœurs, vient de la même source.

. . . .

. . . .

« Vous n'établirez pas ces séparations
En races, en tribus, peuples ou nations;
Et quand on vous dira : Cette race est barbare,
Ce fleuve vous limite, ou ce mont vous sépare,
Dites : Le même Dieu nous voit et nous bénit,
Le firmament nous couvre et le ciel nous unit!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Vous n'arracherez pas la branche avec le fruit;
Gloire à la main qui sème, honte à la main qui nuit!

Vous ne laisserez pas la terre aride et nue,
Car vos pères, par Dieu, la trouvèrent vêtue.
Que ceux qui passeront sur votre trace un jour
Passent en bénissant leurs pères à leur tour.

. . . .

. . . .

« Vous ne parcourrez pas la terre nourricière
En secouant après de vos pieds la poussière,
Comme les animaux qui ne travaillent pas
Et broutent en commun ce qui croît sous leurs pas.
Vous l'aimerez d'amour comme on aime sa mère,
Vous y possèderez votre place éphémère.
Comme au soleil assis des hommes tour à tour
Possèdent le rayon tant que dure le jour.

. . . .

. . . .

« Vous la partagerez entre vous, à mesure
Que vous aurez besoin d'ombre et de nourriture;
A ceux-là la colline, à ceux-ci le vallon:
Vous la limiterez d'une borne et d'un nom.
Afin que sa vertu ne dorme pas oisive.

Mais qu'elle aime à son tour la main qui la cultive,
Et que l'arbre croissant pour la postérité
Dise aux petits enfans l'amour qui l'a planté !

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« Croissez et pullulez comme des grains de sable
Sans crainte d'épuiser sa source intarissable,
Ni que ses mamelons, pour vous multipliés,
Tarissent sous vos mains ou manquent sous vos piés;
Car celui dont le doigt compte ses créatures
Sait le nombre d'épis dans vos gerbes futures;
Il sait combien de lait la mamelle contient:
Plus on presse le sein, enfans, plus il en vient.
Par un inconcevable et maternel mystère,
L'homme en la fatiguant fertilise la terre;

Nulle bouche ne sent sa tendresse tarir,
Tout ce qu'elle a porté son flanc peut le nourrir!
En êtres animés transformer sa substance
Semble l'unique fin de sa sainte existence,
Et Dieu seul sait quel jour elle s'arrêtera;
Et jusqu'alors toujours elle se hâtera.
La dernière parcelle en son sein enfouie
Doit produire à son tour les ressorts de la vie,
Afin que chaque atome et que chaque élément
A l'esprit à leur tour servent de vêtement,
Et, s'élevant à Dieu du néant jusqu'à l'ange,
En adoration transforment cette fange.

. . . .

. . . .

« Chaque fois qu'à la vie un homme arrivera,
Sur les coteaux sans maître on lui mesurera
Un pan du grand manteau de la mère commune;
Sa femme aura sa part, et deux ne feront qu'une:
Et quand de leurs amours d'autres hommes naitront,
Pour leur nouvelle faim ces champs s'élargiront.
Et vous leur donnerez à tous un an d'avance

La moisson, le troupeau, la bêche et la semence.

. . . .

. . . .

« Vous ne bâtirez point de villes dans vos plaines,
Ruches de nations, fourmilières humaines,
Où les hommes, du ciel perdant l'impression,
S'agitent dans le trouble et la corruption:
Mais vous élèverez vos maisons ou vos tentes
Au milieu de vos champs et des autres distantes,
Pour qu'au lit du vallon, au revers du coteau,
Chacun ait son soleil, et son arbre et son eau,
Que vos corps trop voisins ne se fassent pas ombre,
Que vous multipliiez sans haïr votre nombre,
Et que sur votre tête un grand morceau des cieux
Des merveilles du ciel entretienne vos yeux!

. . . .

. . . .

« Ton sens contemplateur, ô sainte créature,
Doit se mêler sans cesse à toute la nature;
Pour s'élever d'en bas jusques au firmament
Que l'homme fraternise avec chaque élément.

. . . .

. . . .

«Que l'homme en se cherchant jamais ne se coudoie;
Que le visage humain soit pour l'homme une joie;
La foule en se heurtant pervertit ses penchans,
Et les hommes trop près des hommes sont méchans.

. . . .

. . . .

« Vous vous assisterez dans toutes vos misères,
Vous serez l'un à l'autre enfans, pères et mères;
Le fardeau de chacun sera celui de tous.
La charité sera la justice entre vous.
Le pardon, seul vengeur, remettra toute injure,
La parole y sera serment sans qu'on la jure;
Votre ombre ombragera le passant, votre pain
Restera sur le seuil pour quiconque aura faim,
Vous laisserez toujours quelques fruits sur la branche
Pour que le voyageur vers ses lèvres la penche;
Et vous n'amasserez jamais que pour un temps,
Car la terre pour vous germe chaque printemps,
Et Dieu qui verse l'onde et fait fleurir ses rives,

Sait au festin des champs le nombre des convives.

. . . .

« Vous ne déroberez jamais le champ d'autrui,
Car ce que l'homme a fait de sa sueur, c'est lui!
Vous ne porterez pas un désir sur sa femme,
Car la femme de l'homme est son corps et son ame:
Dérober ce trésor de son cœur à ses bras,
C'est lui voler sa part de son ciel ici-bas!

. . . .

« Vous ferez alliance avec les brutes même,
Car Dieu qui les créa veut que l'homme les aime :
D'intelligence et d'ame à différens degrés
Elles ont eu leur part, vous la reconnaîtrez:
Vous lirez dans leurs yeux, douteuse comme un rêve,
L'aube de la raison qui commence et se lève.
Vous n'étoufferez pas cette vague clarté,
Présage de lumière et d'immortalité;
Vous la respecterez, car l'ange la respecte.
La chaine à mille anneaux va de l'homme à l'insecte :

Que ce soit le premier, le dernier, le milieu,
N'en insultez aucun, car tous tiennent à Dieu!

. . . .

. . . .

« Ne les outragez pas par des noms de colère.
Que la verge et le fouet ne soient pas leur salaire.
Pour assouvir par eux vos brutaux appétits
Ne leur dérobez pas le lait de leurs petits :
Ne les enchaînez pas serviles et farouches,
Avec des mors de fer ne brisez pas leurs bouches;
Ne les écrasez pas sous de trop lourds fardeaux.
Qu'ils vous lèchent la main et vous prêtent leur dos.
Du mammouth au coursier, de l'aigle à la vipère,
Tous ont la juste part du domaine du père.
Comprenez leur nature, adoucissez leur sort :
Le pacte entre eux et vous, hommes, n'est pas la mort.
Entre leur race amie et notre race humaine,
Votre seule ignorance a fait naître la haine :
La justice entre vous rétablirait la paix.
Cherchez à deviner pourquoi Dieu les a faits.
A sa meilleure fin façonnez chaque engeance,

Prêtez-leur un rayon de votre intelligence;
Adoucissez leurs mœurs en leur étant plus doux,
Soyez médiateurs et juges entre eux tous.
Que du tigre qui rampe, au passereau qui vole,
Chacun se réjouisse à l'humaine parole!
Et les loups dévorans sortiront des forêts,
Et la chèvre et l'agneau se coucheront auprès,
Et de tout ce qui vit la sagesse infinie
Rétablira d'Éden la première harmonie!

. . . .

. . . .

« Vous n'établirez point de juges ni de rois
Pour venger la justice ou vous faire des lois:
Car si vous élevez l'homme au-dessus de l'homme,
De quelque nom sacré que le monde le nomme,
En voyant devant lui ses frères à genoux
Son orgueil lui dira qu'il est plus grand que vous;
Il lira sur vos fronts le joug de vos misères,
Vous aurez des tyrans où Dieu voulut des frères.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Si devant le Seigneur un homme fait le mal.
N'ayez pour le juger ni loi, ni tribunal
Pour venger par la mort la mort de la victime;
Ne donnez point au juge un meurtre légitime,
Ne sachez pas le nom de cet homme de sang
Qui simule un forfait tout en le punissant!
Quand du bien et du mal tout cœur a la science,
Le juge et le bourreau sont dans sa conscience :
Jusqu'à ce qu'au remords le crime ait satisfait.
La peine du coupable égale le forfait;
Et par la loi d'en haut, la justice outragée
Ne se tait dans son cœur que quand elle est vengée!

. . . .

. . . .

« En retour du pardon que le ciel nous accorde
Le plus beau don de l'homme est la miséricorde:
Il la doit à son frère, à soi-même, à celui
Qui seul a droit de juge et de vengeur sur lui;
La vengeance ou l'erreur inventa le supplice.

Ce monde vit de grâce et non pas de justice. »

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Ainsi parlait ce livre au doigt obéissant
A qui le saint vieillard donnait son saint accent,

Et le juste et le bon et l'honnête et le sage
Sous ses yeux abaissés montaient à chaque page.
On eût dit un rayon du soleil réfléchi
Qui de chaque feuillet frappait son front blanchi
Et qui l'illuminant d'une chaude auréole
En persuasion transformait sa parole.
Et les amans assis aux pieds du beau vieillard
Suivaient sans respirer ses lèvres du regard,
Et de ce monde neuf admirant les merveilles
Croyaient entendre un rêve enseigner leurs oreilles:
Et souvent le vieillard pour eux recommençait,
Et chaque fois en eux leur ame grandissait.
O délices sans fond de ce ciel sur la terre
Qu'ils savouraient à deux aux pieds du solitaire!
Dans leurs cœurs confondus recevoir à la fois
L'ivresse de la vie et les divines lois,
Se reposer d'aimer en tombant dans l'extase!
Ah! c'est plus de nectar que n'en contient le vase,
C'est de quoi sur nos pieds le faire déborder,
C'est ce qu'aux deux amans Dieu semblait accorder!

. . . .

. . . .

Quand le divin lecteur avait fermé les pages,
Cédar et Daïdha rentraient dans les bocages
L'un sur l'autre appuyés, ralentissant le pas,
Des célestes accens s'entretenant tout bas,
S'éclairant l'un pour l'autre avec reconnaissance
Ce qui restait obscur dans leur intelligence;
Émerveillés d'amour pour un maître si doux;
Devant l'ombre de Dieu se mettant à genoux,
Et l'un debout devant l'autre qui s'agenouille
S'essayant à prier comme l'oiseau gazouille;
Puis quand leurs yeux venaient à rencontrer leurs yeux,
Quand des saintes leçons le reflet sérieux
Par degrés sur leurs fronts commençait à s'éteindre,
Redevenus enfans et courant pour s'atteindre,
De rires et de jeux, de repos et d'amour
Ils enchantaient ces lieux et remplissaient le jour.
Ainsi coulait en miel leur vie intérieure,
Et, comme dans le ciel, le temps n'avait plus d'heure.
Oh! pourquoi ces jours d'or ne durèrent-ils pas!
L'ange aurait envié leur exil d'ici-bas.

C'était l'heure où le soir fait tout pâlir et taire
Et semble dérouler la nuit d'un sanctuaire,
Où l'ame a comme l'arbre une ombre qui s'étend,
De ses impressions crépuscule flottant,
Où la pensée en soi profonde et recueillie,
Dans l'intime entretien de l'esprit se replie,
Et semblable au parfum qui cherche à s'élever
Veut aimer, ou chanter, ou prier, ou rêver.

Les deux amans, lassés de joie et de caresses,
Balayant l'herbe en fleurs avec leurs longues tresses,
Et brisant en passant les rameaux lourds de fruit,
Se rapprochaient de l'antre à petits pas, sans bruit,
Comme deux saints enfans, en baissant leurs paupières,
S'avancent vers le seuil des maisons de prières.
Car c'était le moment où le saint prosterné

Leur faisait rendre grâce à Dieu du jour donné,
Et, bénissant leurs nuits sous ses yeux commencées,
Nourrissait leur sommeil de ses saintes pensées.
Jamais l'homme divin n'avait autant tardé
A venir au-devant du couple intimidé,
Les jumeaux assoupis sur la mamelle pleine
Dormaient déjà ; le son de leur paisible haleine,
Qui faisait de la mère ondoyer les cheveux,
Était l'unique bruit qui fît souvenir d'eux.
Les amans étonnés de ce retard du sage,
Sans attendre l'appel s'approchaient davantage.
Du rocher par le soir jusqu'au fond éclairé,
S'encourageant l'un l'autre, ils montent le degré,
Et, l'épaule appuyée aux noirs piliers de l'antre,
Contemplent le vieillard assis à terre, au centre.

Sur ses maigres genoux le saint livre fermé,
Par l'inspiration son front pâle animé,
Des roses de la vie une légère teinte

Montant d'un cœur ardent à la pommette éteinte.
Comme ces feux plus vifs dont le soleil penchant
D'un fugitif adieu colore le couchant;
Au tremblement léger de sa lèvre plus blême
On voyait le vieillard se parler à lui-même.
Mais lui, comme un regard ébloui par le feu,
Ne voyait nul objet entre son ame et Dieu.
« Et maintenant, Seigneur, disait-il à voix basse,
« Ma journée est finie et mon vieux corps se lasse.
« Mes jours, oh! tu le sais, ont été longs et lourds!
« O père! oh! reprends-moi le fardeau de mes jours!
« Rappelle à toi, mon Dieu, ton serviteur qui tombe,
« Je ne descendrai plus tout entier dans la tombe;
« Je n'emporterai pas ton saint nom avec moi.
« J'ai là deux cœurs d'enfans pour hériter de toi:
« Ton nom que j'ai sauvé seul du vaste naufrage.
« D'un monde rajeuni sera pour eux le gage.
« Comme ils sont nés de moi, des enfans d'eux naîtront.
« Aux fils de leurs amours, leurs fils les transmettront:
« Ta grâce sur le monde en étendra la trame,
« Et tes adorateurs seront fils de mon ame!!!

« C'est assez, c'est assez, brise le vil chaînon
« Par qui le monde au monde aura transmis ton nom !
« La terre est suspendue à cette seule idée !
« Elle ne mourra plus, Seigneur, l'urne est vidée !
« La terre a bu ta loi pour vivre et refleurir !
« Gloire à ton nom divin ! tu vis ! je puis mourir !... »

Comme il disait ces mots, et que ses mains dressées
Retombaient vers le sol du poids de ses pensées
Dans l'immobilité d'un grand recueillement,
On entendit dans l'air un sourd frémissement,
Semblable au vol soudain des ailes de l'orage,
Quand la foudre et l'éclair luttent sous le nuage,
Et que dessous leur vol la mer écume et bout.
Le vieillard à l'instant sur le seuil fut debout,
Et pressant contre lui leur beau groupe qui tremble,
Les amans vers le ciel regardèrent ensemble.

Mais à peine avaient-ils cherché des yeux dans l'air,
Que d'un vol plus bruyant et plus prompt que l'éclair,
Un navire céleste à l'étrange figure,
Couvrant un pan des airs de sa vaste envergure,
Sur les marbres de l'antre à leurs pieds s'abattit.
Du choc du char ailé tout le mont retentit,
Et trois hommes sortant de ses flancs qui murmurent,
Des glaives à la main sur le vieillard coururent :
« Rebelle ! criaient-ils, confesse enfin les dieux.
« Le roc même n'a pu te cacher à leurs yeux :
« En vain, entre eux et toi tu mis cette distance :
« Tant que tu respirais pour nier leur puissance,
« Et que ta main gardait au monde inquiété
« Les semences du doute et de l'impiété,
« Tant que tu lui jetais du sommet des nuages,
« De ton livre infernal les exécrables pages,
« Leur ivresse était triste et leur sommeil troublé :
« Cette heure raffermit leur saint temple ébranlé :
« Le livre ! donne-nous ou ta vie ou le livre !
« Monstre, invoque les dieux, ou tu cesses de vivre ! »

Par la gorge à l'instant saisissant le vieillard,
L'un d'eux sur sa poitrine élève le poignard,
Tandis qu'à la lueur du rayon pâle et terne
Les autres, parcourant l'ombre de la caverne
Aperçoivent le livre à leurs pieds entr'ouvert,
Et le groupe tremblant dans le fond découvert.

Cédar, qui les prenait pour un pouvoir céleste,
D'un homme foudroyé gardait pour eux le geste,
Et, le front sur le roc à leurs pieds prosterné,
Attendait sans parler qu'ils l'eussent enchaîné.
Daïdha s'enfonçant sous l'ombre qui l'abrite,
Et se collant au roc comme une stalactite,
Pressait si fortement ses jumeaux sur son sein,
Comme pour les couvrir du poignard assassin,
Qu'ils sentirent, dormant, l'étreinte maternelle,

Et que leur faible cri porta le jour sur elle.
Le premier qui la vit et qui la regarda
Resta comme ébloui des traits de Daïdha :
La torche entre ses mains trembla comme son âme
Devant cette beauté qui surpassait la femme,
Et qui, dans le limon d'un monde impie et vieux,
N'avait jamais brillé si céleste à leurs yeux !
Il appela de l'œil les autres sur sa trace,
Ils tremblaient d'approcher, tant rayonnait sa grâce,
Et tant leur œil charmé par l'éblouissement
De la haine à l'amour passait en un moment.
Oh ! qui n'eût admiré la merveille imprévue
Dont l'apparition rayonnait à leur vue ?

Voyant sous ses cheveux ses membres qui tremblaient,
Eux-mêmes rassurés s'avançaient, se parlaient :
« Ces êtres, disaient-ils, d'une race plus pure
« Sont-ils de notre fange et de notre nature ?
« Est-ce une fille, un fils des hommes d'autrefois

« Dont quelques-uns, dit-on, errent au fond des bois.
« Et que d'Adonaï les magiques entraves
« Auraient pris dans le piége et retiendraient esclaves?
« Est-ce de sa magie une apparition?
« De son art infernal une création?
« Pour charmer son exil, ombres qu'il a fait naître,
« Et qui vont sous nos mains se fondre et disparaître!
« Oh! si nos bras osaient les ravir à ces lieux,
« Quels prix nous donneraient les reines et les dieux! »

Tout en parlant ainsi, leur audace enhardie
Entraînait Daïdha par la peur engourdie;
Et lui liant ensemble et les pieds et les bras,
Mais sans serrer trop fort ses membres délicats,
Comme fait l'oiseleur les pieds des tourterelles,
En tremblant de froisser le duvet de leurs ailes,
Ils remirent ses fils endormis sur son sein
Et vinrent accomplir leur sinistre dessein.

Sous le poignard levé par la main meurtrière,
Paisible et l'œil au ciel tendu par la prière,
Adonaï semblait soupirer de langueur
Pour ce coup suspendu si longtemps sur son cœur.
Heureux que de son sang cette goutte suprême
Contre ses dieux menteurs fût un dernier blasphème,
Et tombât tout brûlant de martyre et de foi
Dans la main de celui dont il scellait la loi !
Irrités de son calme et de son assurance,
Essayant de tenter sa foi par l'espérance,
Les bourreaux de son sein écartaient cette mort.
« Non, lui seul, disent-ils, qu'il décide son sort !
« A lui-même, qu'il soit son juge et son supplice. »
Le traînant à ces mots au bord du précipice,
A l'endroit où le roc, plus droit et plus profond,
Laissait l'œil mesurer l'abîme jusqu'au fond,
L'abîme où par la mer les roches inondées
Se blanchissaient d'écume à plus de cent coudées,
Et dont le seul aspect au regard fasciné

Faisait tourner l'esprit dans le front incliné,
Ils passent une corde autour de sa ceinture :



A la crête d'un roc de bizarre structure.
Comme le câble au mât l'attachent par le bout :
Et sur le bord glissant se tenant tous debout.

Ils repoussent du pied le corps, qui se balance
Sur le vide sans rive où la corde le lance.
Le câble, que le corps fait vibrer de son poids,
Vient heurter le vieillard aux angles des parois.
Et du cap mugissant l'éternelle tempête
Froisse contre le roc ses membres et sa tête.
Ils laissent mesurer longtemps au saint vieillard
La mer, la profondeur, cent morts dans un regard.
Ils contemplent ses mains par l'horreur écartées
Saisir des rocs aigus les dents ensanglantées,
L'instinct vital crisper ses vieux membres tremblans
Et de son pâle front pendre ses cheveux blancs:
Puis, quand leur cruauté pense que la torture
A surmonté l'esprit et vaincu la nature,
Son glaive dans la main un d'entre eux se penchant.
De la corde qui vibre approche le tranchant,
Y plonge lentement la moitié de la lame :
« Adonaï, dit-il, à ce fer tient ton ame !
« Sur le gouffre et la mort d'un fil je te suspends !
« Ta vie est dans un mot : dis que tu te repens.
« Dis que nos dieux sont dieux, que le tien est un rêve.

« Ou j'enfonce à l'instant l'autre moitié du glaive ! »
De son bras, à ces mots, une contraction,
Imprimant à la corde une vibration,
Fait rebondir trois fois, comme un poids qu'on secoue,
Le vivant, sur le vide où son ame se joue,
Et contre le rocher le ramène meurtri !
« Eh bien? pour achever j'attends ton dernier cri.
« Parleras-tu, vieillard? Vois, la corde se broie,
« Et le gouffre vengeur mugit après sa proie ! »
Mais le vieillard levant un œil serein et doux :
« Qu'attendez-vous ! dit-il, mon Dieu ! je crois en vous !
« J'y croyais au séjour du mensonge et du crime,
« J'y croyais dans la vie et j'y crois sur l'abîme.
« Que ce seul cri s'élève et revive après moi ;
« Dans la mort que je sens, je tombe avec ma foi ! »

Dans la corde, à ce cri, la lame qui s'enfonce
Au généreux martyr est la seule réponse.
Les bourreaux avançant la tête sur les bords,

Regardent s'abîmer et tournoyer le corps :
Ses membres déchirés, ses cheveux, ses entrailles
Sèment de leurs lambeaux ces sanglantes murailles :
Ils attendent longtemps que de son dernier choc
Le bruit terrible et sourd ait remonté le roc ;
Il remonte à la fin du fond noir de l'abîme,
Tardif, mais obsesseur, comme l'écho du crime :
Leur oreille l'entend comme tout autre son,
Sans plus de repentir et sans plus de frisson
Que le berger assis au penchant des collines,
Qui fait rouler la pierre au fond de leurs ravines,
N'entend monter d'en bas sur le gouffre profond
Le bruit d'un corps qui tombe et qui se brise au fond.
Déjà des noirs écueils une pointe avancée
Avait brisé là-bas la tête et la pensée ;
L'écume de la mer, en jouant sur ces bords,
Menait et ramenait les restes de ce corps :
Et les aigles broyant ce crâne séculaire,
Emportaient par lambeaux ses cheveux dans leur aire.

Dans la grotte muette ils rentrent un moment,
Rallument le bois sec dans le foyer dormant,
Jettent le livre saint page à page à la flamme,
Le regardent brûler comme un poison de l'ame
Qui, soufflant dans les cœurs justice et liberté,
Pouvait de son sommeil tirer la vérité.
Pour que toute lueur avec lui dispersée
N'en laisse pas revivre une seule pensée.
Ils en jettent la cendre aux quatre vents des cieux ;
Mais le vent que Dieu souffle et qui trompe leurs yeux,
De cette cendre ardente où se brûlent ses ailes,
Emporte au monde entier les saintes étincelles,
Comme un semeur divin qui sème où Dieu prescrit
Pour les peuples futurs les moissons de l'esprit.
Et chaque nation que la terre renferme
Dans ses sillons, plus tard, en trouvera le germe...

Le couple cependant, du martyre témoin,

Du fond de sa terreur avait tout vu de loin :
La voix de la victime et le bruit du supplice
Leur étaient remontés du fond du précipice,
Ils attendaient pour eux les tourmens du vieillard,
Et leurs yeux se parlaient dans un dernier regard ;
Mais les hommes de sang adoucissant leur rage,
Comme on prend deux oiseaux sans froisser leur plumage,
Ouvrant leurs rudes mains pour saisir ces beaux corps,
Les soulèvent de terre et les portent dehors,
Les couchent à leurs pieds au fond de la nacelle.
Et font bondir du sol leur esquif qui chancelle.
Cédar et son amante, en sentant fuir le sol,
Croyaient qu'un grand oiseau les emportait du vol.
Et ne comprenant rien à l'étrange mystère.
D'un éternel adieu se détachaient de terre.

Or ces chars, des mortels sublime invention.
Dans les âges voisins de la création
Où, sur les élémens conservant son empire.

L'art imposait ses lois à tout ce qui respire.
N'étaient qu'un art humain, sacré, mystérieux.
Comme un secret divin conservé chez les dieux,
Et dont, pour frapper l'œil de l'aspect d'un prodige,
Les seuls initiés connaissaient le prestige.
Dans la profonde nuit, de leur plus haute tour,
Des esclaves sacrés les dérobaient au jour :
Dans les solennités de leur culte terrible,
Le char, pendant la nuit, s'élevait invisible.
Puis dans l'air tout à coup de feux illuminé,
Planant comme un soleil sur le peuple étonné,
On le voyait s'abattre au-dessous des nuages
Comme apportant aux dieux de célestes messages;
La superstition et la servilité
Assuraient le respect par la crédulité.
C'est cet art disparu que Babel vit éclore,
Et qu'après dix mille ans le monde cherche encore!
Pour défier les airs et pour s'y hasarder
Les hommes n'avaient eu dès-lors qu'à regarder;
Des ailes de l'oiseau le simple phénomène
Avait servi d'exemple à la science humaine.

A leurs flancs arrondis le char était pareil :
Dans sa concavité légère, un appareil
Pressait à flots cachés un mystère fluide
Plus léger que l'éther et flottant sur le vide :
Du vaisseau dans les airs il élevait le poids
Comme sur l'Océan se soulève le bois.
Les hommes mesurant le moteur à la masse,
S'élevaient, s'abaissaient à leur gré dans l'espace,
Dépassant la nuée ou rasant les hauteurs :
Et pour frayer le ciel à ses navigateurs,
Pour garder de l'écueil la barque qui chavire
Un pilote imprimait sa pensée au navire.
D'un second appareil l'habile impulsion
Donnait au char voguant but et direction.
Du milieu de la quille un mât tendait la voile,
Dont la soie et le lin tissaient la fine toile :
Sur le bec de la proue un grand soufflet mouvant,
Comme un poumon qui s'enfle en aspirant le vent,

Engouffrait dans ses flancs un courant d'air avide.
Et, gonflant sur la poupe un autre soufflet vide.
Lui fournissait sans cesse, afin de l'exhaler.
L'air dont, par contre-coup, la voile allait s'enfler.
Ainsi par la vertu d'un mystère suprême
Un élément servait à se vaincre lui-même!
Et le pilote assis, la main sur le timon,
Voguait au souffle égal de son double poumon.

Mais les amans assis sous le mât qui chancelle.
Et dépassant du front les bords de la nacelle,
Flottaient sans rien comprendre au double mouvement
Qui les engloutissait dans le noir firmament;
Et les sourds sifflemens de la brise nocturne
Battaient sans l'éveiller leur effroi taciturne.
Tantôt la nue en eau semblait les enfermer:
Comme un vaisseau qui sombre aux gouffres de la mer,
Ils fendaient engloutis ces ténèbres palpables:
L'écume des brouillards ruisselait sur les câbles.

Et leurs cheveux, d'horreur sur leurs têtes dressés.
Distillaient l'eau du ciel sur leurs membres glacés.
Tantôt sortant soudain de la mer des nuages,
Les étoiles semblaient pleurer sur leurs visages;
Puis au branle orageux des ondulations
De constellations en constellations,
Les étoiles fuyant au-dessus de leurs têtes
Couraient comme le sable au souffle des tempêtes:
On eût dit que le ciel, dans un horrible jeu.
S'écroulait sur leur voile en parcelles de feu.
Mais la barque bientôt retrouvant l'équilibre,
Sut planer, sans rouler, dans l'azur clair et libre.

A mesure qu'au but la voile s'avançait.
Des teintes du matin le ciel se nuançait.
Déjà comme un lait pur qu'un vase sombre épanche
La nuit teignait ses bords d'une auréole blanche.
Les étoiles mouraient là-haut comme des yeux
Qui se ferment lassés de veiller dans les cieux;

Le soleil encor loin d'effleurer notre terre,
Comme un rocher de feu lancé par un cratère,
Au lieu de se lever du nocturne plafond
Montait pâle et petit de l'abîme sans fond,
Et ses rayons lointains, que rien ne répercute,
Du jour et de la nuit amollissaient la lutte.

Bientôt sous le navire, atteint de sa clarté,
Ils virent à leurs pieds, perçant l'obscurité,
Un globe pâlissant surgir des ombres vagues;
Comme une île au matin qu'on voit monter des vagues.
C'était la terre, avec les taches de ses flancs,
Ses veines de flots bleus, ses monts aux cheveux blancs,
Et sa mer qui, du jour se teignant la première,
Éclatait sur sa nuit comme un lac de lumière.
« Terre ! » dit une voix; et par un art secret
S'abattant comme un aigle où sa proie apparaît,
Le navire égaré, sur ces flots sans rivage,
Sur les monts et les mers redressa son sillage

Et, dirigeant sa proue aux pointes du Sina,
Sur la mer Asphaltite en glissant s'inclina.
Il entendit d'en haut battre contre ses rives
Les coups intermittens de ses vagues massives,
Sentit monter son vent dans sa voile fraîchi,
Au miroir de ses flots vit son vol réfléchi,
Et suivant le Jourdain au rebours de sa course
Avec Gad et Saphad s'éleva vers sa source.
Le saint fleuve déjà d'avenir bondissait,
Et de Génésareth le lac éblouissait!
On eût dit que leurs eaux pressentaient sous les âges
Les grands pas qui devaient sacrer leurs saintes plages.

Les cimes du Liban qu'ils avaient à franchir
Devant les nautonniers commençaient à blanchir;
Ils entendaient grossir cet immense murmure
Qui sifflait nuit et jour parmi sa chevelure,
Comme un souffle lointain de l'inspiration
Que donnerait le cèdre aux harpes de Sion.

Ils voyaient ondoyer en bas à grandes ombres
La bruissante mer de leurs feuillages sombres;
Leurs flèches frémissaient sous le sillon grondant:
L'astre du jour déjà baissait vers l'occident.
Au-dessus d'une sombre et profonde vallée
La barque suspendit soudain sa course ailée.
Et, comme dans une anse à l'abri d'un rocher
Le corsaire d'Ydra plonge pour se cacher
Jusqu'à l'heure où la nuit obscurcira sa voile:
Le long du mât couché, faisant plier sa toile,
Le pilote laissa son esquif onduler
Jusqu'au soir, sous la lune, au doux roulis de l'air.
Tandis que le vaisseau flottait à l'aventure.
Les matelots prenaient un peu de nourriture.
Et comme des oisifs, accoudés sur les bords,
D'un œil vague et distrait ils regardaient dehors
Écumer les torrens, pyramider les cimes,
Et les aiglons en bas tourner sur les abîmes.
Les lions seuls alors rugissaient dans ces lieux.
Quand la nuit renaissante eut obscurci les cieux,
Comme un oiseau qui part de la branche ébranlée

La barque s'éleva vers la voûte étoilée,
Doubla comme un grand cap dans le ciel menaçant
Du Sannim nuageux le sommet mugissant,
Du Liban qui décroît redescendit la pente,
Vers la plaine profonde où l'Euphrate serpente,
Et dans les libres flots d'un transparent éther,
Sur le ciel des géans commença de flotter.

Déjà comme un fanal qui sur l'écueil vacille,
Une vaste lueur ondoyait sur sa quille :
C'étaient les mille feux de l'immense Babel,
Comme un rouge volcan reflété dans le ciel.
L'esquif aérien, guidé par cette flamme,
De l'air sous son sillon faisait gronder la lame :

Le timon frémissait dans la robuste main.
Il plongea lentement dans ce cratère humain;
Comme des grandes mers qui battent leurs rivages.
Un bruit sourd et croissant montait jusqu'aux nuages.
Cédar et Daïdha regardaient autour d'eux,
Ne sachant d'où venait ce bruit tumultueux :
Involontairement au choc penchant leur tête,
Ils croyaient approcher d'une grande tempête.
Et s'étonnaient de voir dans un ciel de cristal
Le navire flottant bercé d'un souffle égal.
Par degrés cependant leur oreille assourdie
Se penchant du côté de l'immense incendie,
Dans l'orageux roulis de ce bruit souterrain
Crut reconnaître l'ame avec l'accent humain :
Et plus le bruit croissant grossissait dans les nues
Plus leur ame sondait ces clameurs inconnues.

De ces grands murs remplis par une nation
C'était au soir d'un jour la respiration,

Ce bruit intermittent d'un million d'haleines
Dont les vagues de l'air sont sonores et pleines,
Lorsqu'une ruche humaine, avant de s'endormir,
Des passions du jour semble encore frémir :
Sourde ondulation de cette mer de vie
Où la vague de sons par une autre est suivie,
Où la longue clameur qu'un silence interrompt
Fait vibrer ou suspend les tempes dans le front;
Où l'on entend mugir par lointaines bouffées
D'orageuses rumeurs sous d'autres étouffées.
Inextricable écho de sons, de cris, d'accens,
Dont on saisit le bruit sans comprendre le sens.
Tel s'élevait du sein de la ville lointaine
Le bruit qu'interrogeait leur oreille incertaine;
Pas d'un peuple nombreux sous qui le sol gémit,
Coups sonores du fer sur l'airain qui frémit,
Roulement éternel des chars dans la carrière,
Cours du fleuve encaissé dans ses marges de pierre,
Grands orchestres jetant dans l'air mélodieux
En métalliques voix les ivresses des dieux,
Monotone soupir de la faim qui mendie,

Appels retentissans au meurtre, à l'incendie;
S'élevant confondus dans le calme des airs,
Ne formaient qu'un seul son de tous ces sons divers.
Un retentissement de verges et de chaines,
Des râlemens affreux de victimes humaines,
Cris d'angoisses de mère à qui l'on disputait
Pour le couteau l'enfant que son sein allaitait,
De la vierge arrachée aux piliers qu'elle embrasse
Pour aller assouvir la fureur qui l'enlace:
Émeutes aux pas sourds, assauts, séditions,
Des applaudissemens, des imprécations;
Déchiremens de voix, vastes éclats de rire.
Puis du sein d'un silence où toute voix expire
Comme aux bords de la mer où le vent calme et sourd
Pousse à l'écueil grondant un flot égal et lourd
Une neuvième vague amoncelée en poudre
Éclate sur l'écueil avec un bruit de foudre,
Une immense clameur s'élançant de la nuit
Montait du peuple entier en tempête de bruit,
Et faisant trembler l'air comme une onde sonore
Asphyxiait l'oiseau dans les feux de l'aurore!

A cette grande voix de ce monde nouveau
L'esprit des deux amans tournait dans leur cerveau,
Et leur cœur tout tremblant que la terreur resserre
Sentait le contre-coup des clameurs de la terre;
Leurs tempes oubliaient de battre, et le frisson
Sur leurs membres glacés courait avec le son.

Envolés de leur lac, ainsi lorsque deux cygnes,
Des précoces frimas voyant les premiers signes,
Pour dérober leurs fruits aux durs frissons du Nord
En traversant le ciel passent du bord au bord,
Si leur vol les conduit sur un champ de batailles,
Où deux peuples armés déchirent leurs entrailles,
Sur la plaine de sang où leur couple s'abat
Ils entendent rugir les vagues du combat,
Les cris des combattans, les éclairs de la poudre,
Du cratère vivant font remonter la foudre,
Dans le lac où leurs flancs aimaient à se baigner
Leur œil avec horreur voit les vagues saigner,

A ces globes de fer que le salpêtre allume
Jusque dans le nuage ils roussissent leur plume,
Et sur ces champs d'horreur qu'ils ne peuvent quitter
Leurs ailes sans ressorts n'osent plus palpiter.




IXe VISION



NEUVIÈME VISION

Cependant, descendu sur l'horrible tempête,
L'esquif des hautes tours rasait le sombre faite.
On eût dit à leur foule, à leurs sommets pressés,

En aiguilles, en arcs, en minarets dressés.
Une forêt de pierre où les granits, les marbres
Auraient germé d'eux-même et végétaient en arbres.
Pyramides, palais, dressés sur leurs séans.
Ponts immenses montant sur leurs cintres béans :
Arcs sur arcs élevant de larges plates-formes
Servant de piédestal à des monstres énormes.
Obélisques taillés dans un bloc seulement,
Arrachés de la terre ainsi qu'un ossement,
Et sans rien supporter s'amincissant en glaive.
Dans le ciel étonné se perdant comme un rêve !
Aqueducs où grondait le fleuve aux grandes eaux.
Jardins aériens portés sur mille arceaux,
Dont les arbres géans plus hauts que nos idées
Jetaient sur les palais l'ombre de cent coudées !
Colonnades suivant comme un serpent d'airain
Des coteaux aux vallons les grands plis du terrain,
Où des troncs de métal, prodigieuses plantes.
Portaient à leurs sommets des feuillages d'acanthes :
Des vases où fumaient des bûchers d'aloès
Pour embaumer la nuit la brise des palais.

Où d'éclatans foyers, flammes pyramidales,
Qu'ondoyantes aux vents réverbéraient les dalles.

Le navire voguant sur ces blocs en monceaux
Comme un aigle au milieu de cent mâts de vaisseaux.
Craignait à chaque instant de déchirer sa quille
Contre une pyramide, une tour, une aiguille.
A travers ce dédale il dirigeait son vol,
Aux mille cris d'effroi qui s'élevaient du sol,
Vers le centre éclatant, des dieux forte demeure,
Qui dominait de haut la ville intérieure.
Là planant de plus bas sur le sacré séjour,
Où les chefs s'enfermaient dans leur jalouse cour,
Ils virent aux clartés de cent torches errantes
Dans un jardin coupé de sources murmurantes,
Aux brises sans repos d'accords mélodieux
Un innombrable essaim de déesses, de dieux,
Les regardant tomber comme file une étoile,
Et d'un immense cri faisant trembler leur voile.

Mais avant que l'esquif un moment suspendu
Au niveau des remparts de marbre eût descendu,
Celui qui paraissait régner sur cette foule
Fit un geste : aussitôt, comme la feuille roule
Quand le vent du midi qui vient la balayer
L'amoncelle en courant et la fait ondoyer,
Par le geste écartés ces hommes et ces femmes
Montrant dans leur pâleur tout l'effroi de leurs ames.
Sans oser vers le ciel détourner un regard,
Du jardin interdit s'enfuirent au hasard.
Le roi seul, entouré par un groupe céleste
De femmes, de géans, indique par un geste
Au pilote attentif le sommet d'une tour
Dont des créneaux d'ivoire enfermaient le contour;
Il y monte à pas lents d'étages en étages,
Et le navire enfin y descend des nuages!

Sitôt qu'il eut touché terre comme un oiseau,
La voile s'abaissa sur son mât de roseau,
Et des flancs affaissés de l'obscure nacelle,
Comme des bords penchés d'un vaisseau qui chancelle,
Les géans descendus saluèrent leur roi;
Débarquant les captifs immobiles d'effroi,
Comme des chiens dressés traînent, souillés d'écume,
Ou le daim ou l'oiseau dont ils mordent la plume,
Ils portèrent meurtris dans leurs bras triomphans
Aux pieds du roi des dieux le couple et les enfans.

L'aspect inattendu de cette jeune proie
Arrache à tous un cri de surprise et de joie;
Un silence succède à ce ravissement.
Aux clartés d'un flambeau promené lentement,
Et dont chaque lueur flottant sur leur visage
Paraissait dépouiller un ange d'un nuage,
Les deux bras soulevés par l'admiration,

Les géans l'exhalaient en exclamation.

Ils contemplaient des yeux, ils caressaient de l'ame



Le torse aérien de cette jeune femme.

Ces membres qu'ombrageaient de sa tête à ses piés

Par l'haleine des nuits ses cheveux dépliés,
Ces épaules de marbre où des frissons de crainte,
De ses sensations faisaient courir l'empreinte;
Ces bras qui se tordaient d'horreur sur les carreaux,
Et d'un geste impuissant repoussaient les bourreaux;
Ce sein pur se froissant au pavé qu'elle foule,
Neige qui d'une coupe a conservé le moule
Que ses doigts étendus et ses cheveux épars
Défendaient à demi contre ces vils regards;
Ce cou dont la tristesse allanguissait la courbe,
Comme un palmier pliant sous le fruit qui le courbe;
Cette bouche entr'ouverte, aux deux bords de vermeil,
Grenade de Damas éclatée au soleil,
Et d'où semblait sortir avec sa faible haleine
D'espérance et de doute une ame toute pleine;
Ce pli de la douleur entre ses deux sourcils,
Ces perles qui brillaient sur les bords de ses cils,
La pâleur de l'effroi, la rougeur de la honte,
Répondant sur sa joue au regard qui l'affronte;
Vers Cédar enchaîné ces soupirs étouffans:
Ce sourire de mère à ces pauvres enfans:

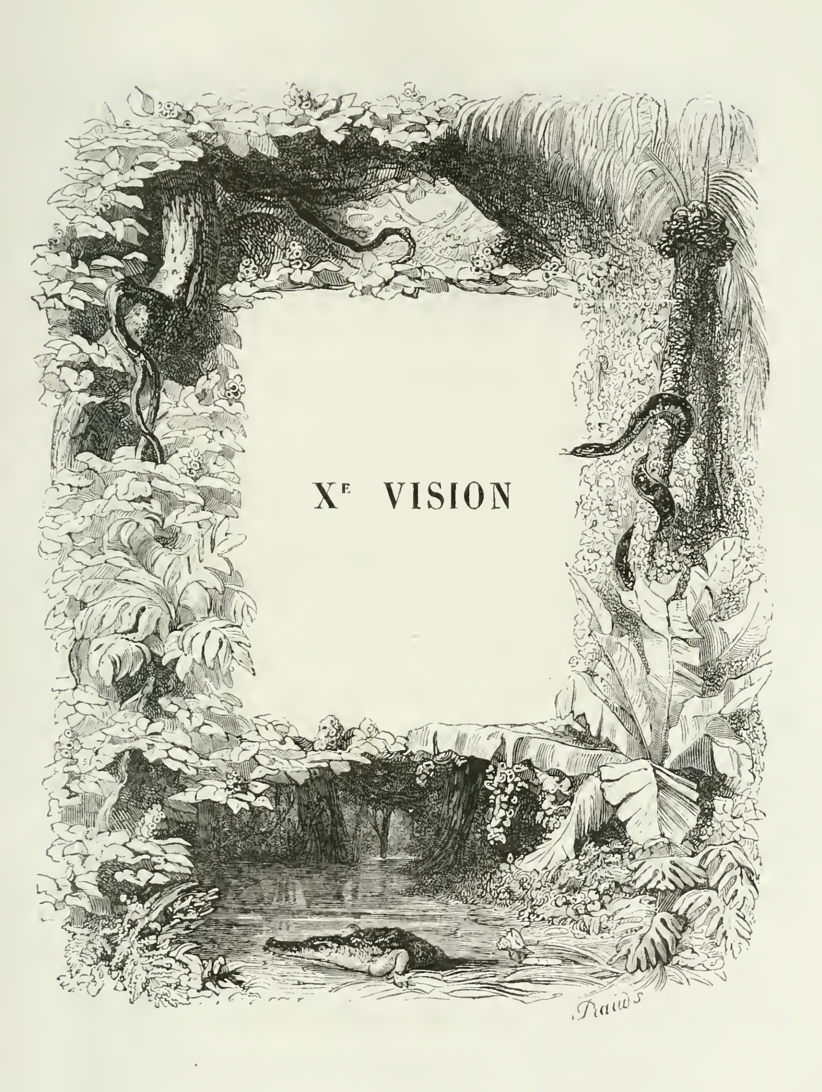
Et ces yeux où l'éclat de cette torche errante
Brillait comme un reflet de feu dans l'eau courante.
Et laissant voir au fond de leur morne splendeur
Comme un monde sans fond d'amour et de candeur!

Puis arrachant leurs yeux de la céleste image,
Et portant la clarté sur un autre visage,
Ils contemplaient Cédar immobile à leurs piés.
Embrassant des deux bras ses genoux repliés.
Et comme pour cacher l'ame sur sa figure,
Laissant pendre en flots courts sa noire chevelure.
Sous le fer en anneaux, sur ses membres rivé.
Son beau corps s'affaissait; mais s'il s'était levé,
On voyait que sa haute et robuste stature
Eût dépassé les dieux de toute la ceinture.
Les lourds anneaux de fer tordus par ses efforts.
De quelque tache bleue avaient souillé son corps;
Mais de ce corps charmant la forte adolescence
Dont la grâce partout relevait la puissance.

De ses muscles naissans les palpitations
Dont le regard suivait les ondulations,
Dans un jeune olivier comme on suit sous l'écorce
Les membrures du tronc qui révèlent sa force;
La blancheur de sa peau, qu'un frissonnant duvet
Comme une ombre ondoyante à peine relevait:
De son front foudroyé la beauté tendre et mâle.
La jeunesse et la mort luttant sur son teint pâle;
Ce tronc qui semblait là du ciel précipité,
Sa taille, sa splendeur, son immobilité,
Le faisaient ressembler à la pâle statue
De quelque dieu de marbre à nos pieds abattue,
Dont les lézards rampans craignent de s'approcher.
Et qu'en le mesurant la main n'ose toucher.
Insensible au regard qui tombait sur lui-même,
Quand le géant orné du divin diadème,
Jetant sur Daïdha son regard de trop près.
De son désir brutal profanait ses attraits:
Relevant de ses mains son front mélancolique.
Contractant son sourcil sur son regard oblique.
On voyait dans son œil son esprit flamboyer :

Ce coup d'œil contenu paraissait foudroyer.
Et ses fers secoués d'un bond involontaire
Sonnaient comme un faisceau que le vent jette à terre:
Les reines pâlissaient de frissons, et le roi
Laissait tomber la torche et reculait d'effroi!
Tel quand un bûcheron dans un chêne encor tendre.
Après l'avoir coupé, met le coin pour le fendre.
Dans le tronc entr'ouvert s'il enfonce les doigts
Pour voir saigner la séve et se tordre le bois,
Les deux bords rapprochés de la profonde entaille
Saisissent tout à coup l'homme dans leur tenaille;
Vainement il secoue un bras désespéré,
L'arbre emporte la main qui l'avait déchiré.





Xe VISION



DIXIÈME VISION

QUAND le maître des dieux, sur l'homme et sur la femme,
Dans ce premier regard eut assouvi son ame,
Les bourreaux prosternés racontèrent comment,

Tel qu'un éclair vengeur tombé du firmament,
Sur la grotte où l'impie ourdissait ses blasphèmes,
Sa mort avait vengé leurs volontés suprêmes;
Comment ce nid obscur de malédiction
D'où sortaient le murmure et la sédition,
Avait vu dévorer en cendre par les flammes
Ce livre empoisonneur qui fascinait les ames;
Et comment, du désert hôtes mystérieux,
Ces deux beaux étrangers avaient ravi leurs yeux,
Et portés par leurs mains dans la barque céleste.
Attendaient à leurs pieds leur destin d'un seul geste.

Au récit de la mort du traître Adonaï,
Voyant du souverain le front épanoui
S'éclairer comme un mont qui surgit d'un nuage,
Les bourreaux d'un tel crime imaginant le gage,
Savouraient dans leurs cœurs leur sublime forfait.
Et d'avance au service égalaient le bienfait.
« Ministres courageux des divines colères,

« Dit Nemphed, recevez vos trop justes salaires. »
En leur jetant ces mots, de son pied soulevé
De cinq coups convulsifs il frappe le pavé.
Au terrible signal qu'un sourd écho répète,
Sortent en se courbant d'une trappe secrète
Cinq colosses humains, exécuteurs cachés,
Monstres dressés au sang, par le sang alléchés,
Dont la langue arrachée assure le silence.
Un fer nud à la main, chacun des cinq s'élance
Sur un des cinq géans de l'esquif descendus :
Le fer plonge cinq fois dans leurs cœurs confondus ;
Le blasphème à la bouche, ils roulent sur les dalles,
Aux pieds du roi des dieux, qui sourit de leurs râles ;
Leur ame sous ses yeux s'échappe en lacs de sang ;
Il joue avec l'orteil dans ce flot rougissant,
Comme au bord du ruisseau sur la grève qui fume,
Un pied d'enfant distrait badine avec l'écume.
Et quand toute leur veine a coulé de leur sein,
Les froids exécuteurs de son secret dessein,
Dans la mare de pourpre où leurs larges pieds glissent,
Prenant à quatre bras les cadavres qui gisent,

L'un par ses longs cheveux et l'autre par les piés :
Comme on lance une roche aux gouffres effrayés,
Du gigantesque effort que l'élan leur imprime
Par-dessus les créneaux les jettent dans l'abîme.
Du faîte de la tour qui leur brise le front
On voit s'entrechoquer les membres et le tronc.

« Maintenant, dit Nemphed, qu'ils parlent à la terre !..
« La mort seule et la nuit connaîtront ce mystère.
« Célestes confidens de mon sacré pouvoir,
« Qui pouvez seuls ici tout entendre et tout voir,
« Que ces secrets divins meurent dans vos pensées !
« Par l'empire des cieux déjà récompensées,
« Nos fourbes ont conquis ce pouvoir incertain,
« Que la nuit rarement transmet jusqu'au matin :
« Par nos complicités habilement tramées,
« Sur les ames des dieux soumises ou charmées
« Prolongeons à jamais ce suprême ascendant !
« De leurs séditions calmons le flot grondant !

« Le trône veut sans fin qu'on trompe ou qu'on opprime :
« Malheur à qui s'arrête un seul jour dans le crime !
« Un plus hardi l'atteint aux périlleux sommets.
« Que nos forfaits unis ne sommeillent jamais,
« Que la perversité d'en haut jamais ne s'use :
« Le prestige des dieux, c'est le crime et la ruse !
« Si d'un crime plus grand un autre est l'inventeur,
« L'empire nous échappe et passe à son auteur !...

« Adonaï n'est plus ; le peuple qui sommeille
« N'entendra plus d'en bas la voix qui le réveille.
« Voyez, j'ai fait le crime, et j'ai coupé la main !
« De l'enfer et du ciel chef-d'œuvre surhumain,
« Le hasard m'a livré ces belles créatures
« Dont la perfection fait honte à nos natures ;
« Instrument de plaisir et de séduction,
« J'ai des moyens nouveaux de domination ;
« J'ai des projets sur eux qui ne font que d'éclore....
« Ils m'ont frappé l'esprit comme d'un météore.

« Allez, laissez-moi seul de mon vague dessein
« Couver sous le secret les ombres dans mon sein;
« Et vous, allez jouir des célestes délices
« Que ma main vous assure à force de supplices! »
Puis montrant aux muets par son doigt gouvernés
Les deux jeunes amans sur le marbre enchaînés :
« Emportez, leur dit-il, au palais des esclaves
« Ce jeune enfant des bois rivé dans ses entraves;
« Qu'on prépare son corps avec précaution
« A subir des muets la mutilation.
« Pour énerver en lui cette audace virile.
« Avant de le dompter il faut qu'on le mutile;
« Aux eunuques jaloux livrez le lionceau,
« Que sa virilité tombe sous leur ciseau! »
Puis touchant les jumeaux du pied : « Qu'on les éloigne!
« Dit-il, et de son lait qu'une esclave les soigne.
« Qu'ils boivent quelques jours la vie avant la mort!
« Ma sagesse, plus tard, parlera sur leur sort!
« Quant à cette beauté qui les baigne de larmes,
« Portez-la comme un dieu sans regarder ses charmes.
« Devant moi, sous mes yeux, dans le sacré séjour

« Où j'abaisse ma main sur ces roses d'amour.
« Les rayons embrasés de la céleste flamme
« Relèveront du sein ce beau front qui se pâme.
« Mes regards l'ont choisie au milieu du troupeau.
« Qu'on rompe ces liens qui froisseraient sa peau!
« Que l'huile de la menthe et les larmes de l'ambre
« En rosée odorante inondent chaque membre.
« Qu'on égoutte les fleurs pour composer son bain,
« Que le lait soit son eau, que le miel soit son pain,
« Et que sur ses tapis elle n'ait pour entraves
« Que les bras complaisans de vingt belles esclaves! »

Il dit; obéissant à ses accens sacrés,
Et de la tour sonore inondant les degrés,
Les esclaves courbés accomplissent son ordre.
En vain de Daïdha l'on voit les bras se tordre,
En vain sa voix brisée invoque son amant :
Le rire répond seul à son gémissement.
Aux angoisses du cœur de sa charmante proie,

Aux soubresauts du sein sous les ondes de soie,
Aux palpitations de ses muscles souffrans,
Nul signe de pitié n'attendrit ses tyrans.
Des grâces du supplice ils repaissent leur vue,
Comme si cette femme était une statue.
Tant la perversité des coupables désirs
Peut changer la douleur en féroces plaisirs,
Étouffer la pitié sous des instincts infâmes,
Abrutir la nature et renverser les ames!...

Nemphed par ce spectacle et ces cris fasciné
La suit jusqu'au palais aux reines destiné.
Il détache à regret ses yeux de ce visage;
Puis le front tout rêveur et chargé d'un nuage,
Faisant pâlir de loin ses ministres tremblans,
Sous ses portiques d'or il s'enfonce à pas lents;
Et le front dans ses mains, terrible et sombre geste,
Il s'assied au banquet sur le trône céleste.

Or au bruit de ces voix, aux vapeurs de l'encens,
Quelle distraction assourdissait ses sens?
Aux éclats de plaisir des immortels convives,
Que roulaient dans leur front ces deux tempes pensives?
De ce nuage obscur quel éclair sortirait?

Nemphed de sa pensée avait seul le secret.
Adopté par les dieux dès sa première enfance,
Sans mère, sans amour et sans reconnaissance,
Dans l'intrigue des cours dès ce jour renfermé,
Nul sentiment humain en lui n'avait germé.
Son ame sans attrait n'était qu'intelligence;
Ses passions, orgueil, ambition, vengeance :
Monter était pour lui l'univers tout entier,
Quel que fût sous ses pas l'abîme et le sentier;
Et comme il avait vu, dans les célestes luttes,
Que les grands pas étaient suivis des grandes chutes,

Pour gravir du pouvoir le sommet escarpé
Sa sourde ambition dans l'ombre avait rampé.
Pour briser tout obstacle à sa fourbe sublime
Sa main au lieu du glaive avait saisi la lime:
Soumettant à tout prix son orgueil déhonté,
De bassesse en bassesse il avait tant monté,
Il avait tant flatté les vanités pressées,
Avait tant infiltré sous terre ses pensées,
Tant servi, tant trahi de maîtres couronnés,
Pour des maîtres futurs d'avance abandonnés,
Il avait tant flairé sur des ondes limpides
Du vent encor dormant les invisibles rides,
De tant de dieux rivaux soufflé les passions,
Et tant vu remuer de flux de factions,
Qu'à chaque mouvement de la vivante houle
Un flot l'avait d'en bas soulevé dans la foule,
Laissé tomber, repris, laissé, repris cent fois,
Jeté comme une écume au piédestal des rois!

Nul sentiment humain battant dans sa poitrine
N'avait fait dans sa marche hésiter sa doctrine.
Dans son chemin couvert pitié ni repentir
N'avaient pu seulement d'un pas le ralentir.
Pour l'ami renversé, sans regard et sans honte,
L'homme n'était pour lui qu'un échelon qu'on monte.
Et dont on foule après le corps avec mépris.
Les hauteurs du pouvoir sont faites de débris.
Il riait dans son cœur de l'imbécile foule
Qui s'arrête à compter les corps morts qu'elle foule :
Quand au faîte escarpé l'on dirige ses pas.
Malheur, se disait-il, à qui regarde en bas!
C'est ainsi que planant sur sa caste insensée
De toute la hauteur de sa froide pensée.
Jusqu'au trône céleste il s'était élevé.
Tel un miasme impur des marais soulevé.
Traînant dans les bas lieux sa masse infecte et sombre,
De la fange exhalé croupit longtemps dans l'ombre:
Puis de ce vil niveau par degrés s'élevant,
Salit de ses lambeaux les ailes de tout vent.
Et dans le ciel enfin, éclatant météore,

Y fait briller sa boue à l'égal d'une aurore!

Maintenant sur le faîte, et l'abîme à ses piés,
Il n'osait le sonder de ses yeux effrayés,
Et pour y résister au vent qui le secoue,
Il rampait sur le trône ainsi que dans la boue :
Son empire n'était qu'une ondulation,
Aux chefs toujours déçus de chaque faction :
Et sur ce lac bouillant de sa ruine avide,
Il vivait de terreur suspendu sur le vide!
Mais bien qu'il renfermât sa pensée en dedans,
Sa domination voulait des confidens :
Ministres corrupteurs d'infernales intrigues,
Pour épier les cœurs et déjouer les brigues,
Pour lire sous les fronts et sonder le terrain,
Pour serrer tour à tour ou ramollir le frein,
Pour garder du complot la fortune du maître,
Sa coupe de poison, et son sommeil de traître,
Des dieux inférieurs à sa grandeur vendus.

De ses nuits, de ses jours, compagnons assidus,
Fils secrets et brisés de sa sanglante trame,
Entraient dans sa pensée et surprenaient son ame.
C'est par eux qu'il tenait sous d'habiles niveaux
Les partis endormis l'un de l'autre rivaux,
Et que séparant seul leur orageuse lutte,
En les voyant monter il retardait sa chute.
Saber, Azem, Akil, Serendyb, Asrafiel,
Étaient les confidens des hauts secrets du ciel;
Chacun feignant l'amour pour le tyran suprême,
Dans ce chef méprisé n'adorait que soi-même,
Épiant le moment de le précipiter
Du faîte où leur dédain l'avait laissé monter;
Et lui, lisant du cœur leur haine dans leurs ames,
Les tenait sous sa main comme un glaive à deux lames,
Qui défend la poitrine et blesse en défendant.

Son cœur dans un seul cœur se fiait cependant:
C'était un cœur de femme encore enfant, ravie

A sa mère inconnue en venant à la vie:
Fruit vert que mûrissait la prostitution,
Que bien moins pour l'amour que pour l'ambition
Nemphed déjà glacé par les neiges de l'âge.
Avait soustraite jeune au banal esclavage,
A sa débile main préparée en appui.
Et jusqu'au rang suprême emportée avec lui.
Son nom était Lakmi; sous sa douzième année
Sa joue était déjà légèrement fanée;
Car le miasme impur de cet air infecté
Avant qu'elle eût fleuri pâlissait la beauté.
Mais à la majesté de sa taille élevée.
A la splendeur des traits sur cette ame gravée.
Au marbre de sa peau sous les parfums poli.
A sa lèvre où l'orgueil naissant traçait son pli,
Au tissu transparent de chevelure noire
Qui de l'épaule à nu laissait briller la moire.
A l'ovale élargi de ses grands yeux de jais,
D'où son ame en s'ouvrant illuminait ses traits.
On voyait qu'une grande et puissante nature
Avait marqué d'un sceau la noble créature.

Et qu'un germe d'amour l'accomplirait plus tard,
Si l'homme ne l'avait brûlée à son regard!

Mais Nemphed sous son souffle avait flétri la rose
Avant que du matin la feuille fût éclose;
Dans la corruption d'un soleil trop hâté
Il avait fait mûrir son ame et sa beauté,
Et, pressé d'en tirer un infernal usage,
Il avait corrompu lui-même son ouvrage;
Il avait détaché ce cœur de tout lien
Pour l'arracher de terre et l'enchaîner au sien,
Et que de ses forfaits instrument ou complice,
Elle eût la même gloire ou le même supplice.
Il l'avait enlacée, elle aux membres de lait,
A ses membres vieillis, ainsi qu'un bracelet
Que rive à l'avant-bras la vierge de l'Asie,
Et qu'on n'arrache plus du corps qu'avec la vie.
Non que son cœur stérile aimât la tendre enfant
Que son souffle tuait tout en la réchauffant;

Mais il avait besoin pour mieux filer sa trame
De se l'incorporer en se vouant son ame :
Elle était le lézard espion du serpent,
Qui devance au soleil le reptile rampant;
Le chacal que le tigre en avant de lui lance;
L'appât que le pêcheur sur les ondes balance;
L'aspic au dard de feu, sur soi-même endormi,
Que sur les bords du Nil la main d'un ennemi
Glisse dans la corbeille et cache sous la rose,
Pour distiller la mort à la main qui s'y pose!

Dès ses jours innocens pervertie à dessein,
Lui-même avait versé ses poisons dans son sein :
Comme on élève une ame à la chaste innocence,
A la perversité façonnant son enfance,
Il avait renversé par cet art infernal
Dans ce cœur tout à lui le vrai, le bien, le mal,
Donné d'une vertu le nom à chaque vice,
A la sincérité préféré l'artifice,

L'audace à la pudeur, la haine à l'amitié.
La cruauté railleuse à la tendre pitié;
Et selon que l'enfant de poison allaitée
De malice et de crime était plus infectée,
L'instruisant par degrés de forfait en forfait.
Il la récompensait du mal qu'elle avait fait;
Et pour horrible prix de cette horrible escrime.
Il lui donnait la joie avec l'orgueil du crime!...
Mais le dernier degré de cette instruction
Était l'œuvre accompli : dissimulation.

Aussi l'ame enfantine à cet air exposée,
Suçant l'odeur du sang au lieu de la rosée.
Par l'émulation torturant ses penchans,
Couvrait d'un front naïf l'astuce des méchans.
De génie et de grâce également douée.
Belle, tendre, pensive, et pourtant enjouée.
Savante à tous ces arts dont la corruption
S'efforçait d'exalter l'ardente passion,

A trouver dans les mots de si brillans symboles
Que la nature vit et sent dans les paroles;
A composer de sucs exprimés par ses mains
Des philtres qui versaient des songes surhumains;
A simuler du geste ou l'amour ou la haine
Qu'écrit la passion sur la figure humaine;
A passer à son gré du rire faux aux pleurs,
A tresser ses cheveux des haleines des fleurs,
A donner au contact de ses lèvres errantes
L'odeur et le frisson des brises enivrantes;
A fasciner tout œil tombé dans son regard,
A remuer le cœur même au sein du vieillard.

Nemphed, qui de ces dons décorait son ouvrage,
Les faisait servir tous à son infâme usage.
Bien qu'il fît son jouet de cet être charmant,
Ce jouet dans ses mains était un instrument,
Instrument de forfaits dont la grâce et l'enfance

Écartaient de l'esprit jusqu'à la défiance.
C'est elle qui semait, par de rusés discours,
La discorde et l'envie, atmosphère des cours;
Qui fomentait la haine et soufflait les cabales
Pour nouer ou briser des intrigues rivales.
C'est elle qui, sous l'air d'un enfant indiscret,
Laissait comme échapper de son cœur un secret;
Secret qui, du tyran servant l'hypocrisie,
Déroutait des rivaux la sombre jalousie,
Et détournant leurs yeux vers quelque faux dessein
Au véritable coup leur découvrait le sein.
C'est elle qui, du cœur épiant les ivresses,
Leur surprenait un mot fuyant sous ses caresses.
Et, comme une tisseuse au doigt sûr et subtil,
Du seul bout de la trame ourdissait tout le fil;
Elle qui, préparant le piége où l'on trébuche,
Attirait en riant la victime à l'embûche,
Tandis que le poignard dans l'ombre suspendu
La frappait sans briller d'un coup inattendu;
Elle qui, consommant des cruautés plus lentes,
Savait broyer la mort dans le venin des plantes.

Cacher entre ses dents l'imperceptible dard,
Qui d'un trépas soudain étonnait le regard :
Car dans ce noir palais de ruse et de malice
Toute lèvre en buvant soupçonnait le calice :
Et pour verser la mort il fallait, ô stupeur !
Qu'un enfant venimeux la lançât dans le cœur.

Par l'orgueil et par l'or et par mille délices,
Nemphed récompensait ces ténébreux services ;
Elle jouait en reine avec son sceptre d'or,
Puisait à son désir dans le divin trésor,
Détachait de son front le sacré diadème,
Ou de son doigt jaloux l'anneau, signe suprême,
Et dont le seul aspect, du souverain des dieux,
Faisait exécuter l'ordre silencieux.
Dans un palais touchant aux célestes demeures,
Cent esclaves choisis lui variaient les heures :
Les uns sous ses regards faisaient germer les fleurs,

Pour revêtir le sol de suaves couleurs ;
Les autres de l'air même humectant les haleines,
Vidant et transvasant des urnes toujours pleines,
Ou des arbres trempés agitant les rameaux,
Donnaient au vent le froid et la senteur des eaux.
Ceux-là faisaient pleuvoir d'arcades en arcades,
Sur les gazons perlés les cheveux des cascades ;
Ceux-ci lui mariaient, au caprice des sens,
Les saveurs du festin tout embaumé d'encens ;
D'autres, pour la porter dans ses célestes chambres,
En corbeille animée assouplissaient leurs membres,
De peur que sous le poids de son corps étendu
Le muscle de leurs bras n'eût un pli défendu,
Et que ces chars vivans où son front se renverse
Ne lui fissent sentir le roulis qui la berce ;
D'autres enfin, servant l'idole de plus près,
Eunuques réservés aux mystères secrets,
Des parfums du matin que l'art savant distille
Sur ses membres baignés faisaient ruisseler l'huile ;
Lui tressaient, pour vêtir son beau corps à ses vœux,
En les bordant de fleurs, des tissus de cheveux ;

Blonds ou noirs, par le fer enlevés dès l'aurore
A des fronts de quinze ans qui les pleuraient encore,
Comme nous enlevons pour tisser nos habits
La toison de l'hiver aux frissons des brebis.
Ces tissus d'Arachné noués par la ceinture,
Pour diviniser l'art profanaient la nature.
Lakmi, s'enveloppant dans ces duvets soyeux,
Ne songeait plus aux pleurs qu'ils coûtaient à des yeux;
Mais comparant leur fil, leurs couleurs, leurs haleines,
Jouait avec le souffle en ces toisons humaines,
Et les entremêlant de bandelettes d'or,
Sous ses doigts frissonnans les sentait vivre encor.

Sa beauté ravissante ainsi multipliée,
Au gré de la couleur tour à tour essayée,
Dans le cristal des murs où flottait son portrait,
Et dans des yeux ravis longuement s'admirait;
Non que l'enivrement qu'elle avait d'elle-même

Fût ce besoin secret de charmer ce qu'on aime,
Mais ce besoin jaloux d'écraser d'un coup d'œil
Des rivales beautés la malice et l'orgueil.
Elle sortait de là séduisante et rieuse;
Éblouissant d'attraits la foule curieuse,
Abeille matinale à butiner son thym,
Couvrant son cœur profond d'un visage enfantin.
Elle errait à son gré dans ce palais des vices
Pour prendre tous les cœurs à ses vils artifices:
Tantôt elle tendait l'astucieux filet
De ses ruses de femme aux sens qu'elle troublait;
Dans les cœurs alléchés semait les espérances,
Affectait des penchans, montrait des préférences,
Jetait ces demi-mots dont le sens fait rêver,
Par ses adorateurs les laissait achever.
Tantôt dans les accès d'un abandon folâtre,
Se donnant en spectacle à la foule idolâtre,
Par la danse ou le son du luth mélodieux
Elle enchantait l'oreille et captivait les yeux.
Ame parmi ces corps, sa vive intelligence
Dominait les instincts de cette vile engeance;

Le sourire hébété l'applaudissait toujours.
Tantôt s'interrompant par quelques fous discours,
Comme un enfant distrait qu'un vol de mouche entraîne.
Déposant pour jouer la majesté de reine,
Aux regards étonnés des femmes, des géans,
Elle allait se mêler aux plaisirs des enfans,
Se laissait défier à leur lutte, à leurs courses.
Jouait avec le sable ou l'écume des sources,
Trempait comme eux ses pieds, et de ses vêtemens
Semait sur les gazons l'or et les diamans ;
Comme si de ces jeux la présence et l'image
L'arrachaient à son rang et lui rendaient son âge !
Aussi toutes les voix partout la demandaient ;
Tous les fronts à ses yeux, sombres, se déridaient.
Sous la fausse couleur dont il gardait l'empreinte,
Le sien à force d'art écartait toute crainte.
On oubliait auprès de cet être charmant
Que l'ombre de Nemphed la couvrait constamment.
On se laissait séduire à sa première vue :
Ainsi lorsque la foudre éclate dans la nue,
Incendiant la mer de la flamme des cieux,

D'enfans assis au bord un groupe insoucieux
Pour voir ce feu du ciel se penche du rivage,
Et joue avec l'éclair qui n'est que son image !

A ces banquets des dieux aux pieds du maître assise,
Comme un oiseau privé seule elle était admise,
Et Nemphed du pouvoir pour oublier le poids
Roulait de ses cheveux les ondes dans ses doigts.
Des autres confidens l'astucieuse troupe
S'écartait par respect du redoutable groupe,
Et dieux inférieurs sur les degrés du ciel
S'asseyaient à des rangs séparés. — Asrafiel,
Le plus grand, le plus beau de ces Titans célestes,
Les dominait du front, du regard et des gestes :
On voyait que la terre avait, en le formant,
De la matière en lui prodigué l'élément.

Et du feu des volcans que le tonnerre allume
En secouant sa torche animé cette écume.
La voûte de granit sentait sa pesanteur,
Sa taille des piliers égalait la hauteur ;
Comme les nœuds du bois qui font renfler l'écorce,
Ses muscles au repos articulaient sa force,
Et sur sa nuque égale aux nuques de taureau
Au moindre mouvement palpitaient sous sa peau.
Ses bras nerveux noués à l'épaule robuste
Sur ses flancs onduleux pendaient le long du buste ;
Ses larges pieds posaient au sol comme du plomb :
Et ses membres gardant l'équilibre et l'aplomb,
Même quand sous son poids penchait son tronc de marbre,
Rassuraient le regard et ressemblaient à l'arbre
Qui, dans le roc profond sous terre enraciné,
Balance aux vents ses bras sur sa base incliné.

La foule des géans frissonnait à sa vue.
Sa main était l'étau, son poignet la massue :

Le peuple, à qui la forme imprime le respect,
Le craignait, l'admirait, s'ouvrait à son aspect.
Et ne comprenait pas comment ce corps superbe
Sous les pieds de Nemphed se courbait comme une herbe,
Servait sa perfidie et son ambition,
Ni comment le serpent enchaînait le lion.
Mais cette force était son ame tout entière;
Ses passions étaient celles de la matière :
Un seul doigt remuait ces immenses ressorts :
Le seul feu des plaisirs couvait dans ce beau corps;
L'inextinguible soif des voluptés obscènes
Allumait ses regards et desséchait ses veines;
Et Nemphed s'assurait de sa complicité
En jetant la pâture à sa lubricité;
Il apaisait son sang en nourrissant son vice,
Comme on gorge le tigre afin qu'il s'adoucisse.

De cette insatiable et vile passion
Ses traits désordonnés portaient l'impression :

Son front sans profondeur et fuyant en arrière
N'ombrageait qu'à demi sa saillante paupière :
Le globe de ses yeux d'un azur pâle et clair
Dont la lourde paupière amortissait l'éclair,
Bien que vaste et sortant comme à fleur du visage,
Semblait toujours trempé d'un humide nuage,
Et regardant à vide à travers ce brouillard,
En lui-même jamais ne rentrait son regard.
Dans ses canaux renflés sa sonore narine
Aspirait à grands flots le vent dans sa poitrine :
Sa joue où de la flamme ondoyait la couleur
Trahissait de son sang la brutale chaleur :
Dans ses regards perdus sur ses lèvres massives,
On voyait respirer ses images lascives :
Et sur son sein, le poil épais et chevelu
Flottait comme la soie aux flancs du bouc velu.
L'amour seul enflammait sa brutale énergie,
Et l'empire pour lui n'eût été que l'orgie.
Il regardait Lackmi jouant dans les genoux
Du souverain des dieux avec un œil jaloux,
Et son âme en dedans savourant ses caresses,

Se noyait dans ses yeux, s'enchaînait dans ses tresses.

A côté d'Asrafiel, mais moins fort et moins grand,
Le féroce Sabher s'asseyait à son rang ;
Sabher, de tous ces dieux sous qui tremblait la terre,
De sang le plus gorgé sans qu'il s'en désaltère.
Bourreau, sa main tuait, mais ne combattait pas ;
Ses pères les géans l'appelaient le trépas.
Cœur de lièvre au combat, cœur de tigre au carnage,
Sa cruauté sans borne était son seul courage.
Nemphed en avait fait son glaive et sa terreur,
Et l'on avait pour lui le respect de l'horreur.
Des voluptés du meurtre il faisait ses délices.
Toute sa joie était d'inventer des supplices.
Pour savourer le coup prolongeant le tourment,
Il ne donnait la mort qu'avec raffinement ;
Il suçait la douleur dans les fibres humaines.
Goutte à goutte de sang il épuisait les veines,
Membre à membre il semait le mourant en lambeaux,

Brûlait à petits feux la victime aux flambeaux,
Déchirait la peau vive en saignantes lanières,
Des crânes décharnés arrachait des crinières;
Et suspendant ainsi le squelette vivant
Aux créneaux d'une tour balancé par le vent,
Jusqu'à ce que la peau du crâne détachée,
Du front qu'elle soutient fil à fil arrachée,
Abandonnant le corps, se rompît sous le poids,
Il le laissait tomber et mourir mille fois!

Cette panthère humaine en présentait les formes;
Ses gigantesques bras étaient longs et difformes;
Ses membres disloqués, mal attachés au corps,
S'emmanchaient pesamment à son buste distors;
Son cou grêle rentrait dans ses épaules hautes;
Ses flancs vides de cœur s'enfonçaient sous ses côtes;
Son front petit et bas, dégarni de cheveux,
Remuait agité d'un tremblement nerveux.
Sur son œil faux et gris sa paupière ridée,

Comme par la clarté du jour intimidée,
Se fermant, se rouvrant, sans repos palpitait.
Un sourire indécis sur sa bouche flottait,
Et laissait éclater entre ses lèvres pâles
Des dents que séparaient de larges intervalles,
Et qui, faisant le bruit d'une bouche qui mord,
Semblaient broyer des os comme un tigre qui dort.
Le cou tendu, l'œil fixe et l'oreille dressée,
Dans les yeux de Nemphed il plongeait sa pensée,
Cherchant à pressentir, comme un chien de boucher,
Quel sang lui jetterait son vil maître à lécher.

Serendyb, après lui, géant pensif et sombre,
Qu'une large colonne effaçait sous son ombre,
Écartant de la foule un dédaigneux coup d'œil,
Semblait s'envelopper d'un égoïste orgueil.
Par le pli du dédain sa lèvre rebroussée
Donnait l'air de l'insulte à sa forte pensée.
Son œil profond rêvait sous son épais sourcil;

Les soucis allongeaient et creusaient son profil ;
La morne indifférence éclatait dans ses poses ;
Son regard descendait de haut sur toutes choses,
Comme le pied superbe et qui ne daigne pas
Choisir dans la poussière où s'impriment ses pas.
Le mépris des humains était son ame entière ;
Il ne voyait en eux qu'une vile matière
Qu'il fallait façonner à son ambition,
Plier, briser, pétrir sous son oppression,
Sans prêter plus d'oreille au cri qu'on leur arrache
Qu'on n'en prête au bois sec qui gémit sous la hache,
Ou qu'en foulant l'argile un stupide potier
N'en prête au vil limon pétri dans son mortier !

Sans avoir de ce peuple amour, terreur ou haine.
C'est sa main qui forgeait et qui rivait sa chaîne.
Il était l'inventeur des profanations
Dont ces Titans scellaient leurs dominations ;
C'est lui qui, soutenant leurs lois de son génie,

Avait en art savant écrit la tyrannie !...
Et sous le joug affreux qu'il appesantissait,
Courbait le front du peuple et l'assujettissait.

Segor, Azem, Jéhu, géans aux fronts sinistres,
De cette infâme cour courtisans ou ministres,
Et chefs inférieurs de sourdes factions,
Complétaient ce festin d'abominations.
D'un vice ou d'un forfait leur horrible visage
Dans la laideur des traits répercutait l'image ;
Car dans la race impie où le crime était grand,
Sur la scélératesse on mesurait le rang !!...

Du nocturne banquet la gigantesque salle
Élevait sur leurs fronts sa voûte colossale :
Les marbres découpés en rameaux gracieux
Semblaient y soutenir les étoiles des cieux.

Et la lune y glissant comme sur un feuillage.
Dans des bassins tremblans y doublait son image.
A ce grand dôme à jour sous le bleu firmament.
A ces eaux qui jouaient dans le marbre écumant.
A ces murs entr'ouverts aux brises comme aux ondes,
Aux fûts aériens de ces colonnes rondes,
Où le vent circulant comme sous les forêts
Apportait des jardins le parfum et le frais.
On sentait que ces murs, ces palais du mystère.
D'un inutile poids écrasaient cette terre;
Que leurs arches de pierre et leurs cintres béans
N'étaient dans ces climats qu'un luxe de géans:
Et que par cette vaine et massive structure
Ils avaient par orgueil défié la nature!
Cent colonnes portaient le long entablement;
Mais quand on contemplait l'étrange ameublement,
Quand on portait les yeux du cintre jusqu'aux dalles,
Sur le luxe effréné de ces murs de scandales,
L'ame humaine fuyait sous le dernier affront,
Et les cheveux, d'horreur, se dressaient sur le front!...
Par des êtres vivans l'impie architecture

Pour enivrer les yeux remplaçait la sculpture.
D'une colonne à l'autre en ornemens humains
Des enfans suspendus se tenant par les mains,
Et de plis gracieux arquant leurs membres souples,
En guirlandes de corps enlaçaient leurs beaux couples :
Au lieu de chapiteaux, d'autres enfans groupés
Semblaient porter le ciel sur leurs dos attroupés :
Et sous la rude acanthe accroupis dans leurs niches,
Cariatide en chair, ils bordaient les corniches.
Sur la frise mouvante en foule circulait
Un long groupe que l'art mêlait et démêlait ;
Femmes, enfans, guerriers, combats, plaisirs célestes,
D'autres acteurs changeaient d'attitude, de gestes,
D'un long fleuve de vie intarissables cours,
Disparaissant sans cesse et renaissant toujours.
Muets comme le marbre, ils glissaient comme l'ombre :
Leur ondulation multipliait leur nombre ;
Rapetissés à l'œil par leur éloignement,
A peine voyait-on leur léger mouvement.
On eût dit, à les voir animer cette frise,
Entre l'être et la mort la matière indécise.

Sous l'art surnaturel d'un magique pouvoir
Avant de vivre encor forcée à se mouvoir.

Autour du fût poli des colonnes de marbre
Comme court la liane autour du corps d'un arbre,
Qui s'enlace et serpente, et de nœuds festonnés
Cache la rude écorce aux regards étonnés.
Des enfans consacrés à revêtir la pierre
Imitaient en grimpant les spirales du lierre.
De la base au sommet ils garnissaient le tronc.
L'un appuyait ses pieds où l'autre avait le front :
Leurs membres suspendus, leurs mains entrelacées,
Par l'effort sous leur dos leurs têtes renversées,
Aux formes du granit leurs muscles s'accordant,
De leurs beaux fronts levés leurs longs cheveux pendant,
De gestes gracieux ces longues symétries,
De visages rians ces mille broderies,
Qui de chaque colonne enlaçaient le pourtour,
Et d'arabesque humaine en tressaient le contour,

Trompaient l'œil ébloui par l'infâme artifice,
Et faisaient ressembler le magique édifice
Au temple de la vie où tous les blocs mouvans
Seraient bâtis de chair avec des murs vivans!...

Pour mieux rassasier tous les sens assouvis,
A des fronts de seize ans de longs cheveux ravis,
Comme au cygne habillé de ses plumes nouvelles
Pour amollir sa couche on moissonne les ailes,
Et tressés chauds encore en doux tissus soyeux,
S'étendaient en tapis sous les membres des dieux!
Sur ces moelleux duvets étendant leurs flancs rudes,
Ils étaient accoudés en molles attitudes,
Et de ces blonds tapis la seule impression,
Leur donnait un plaisir à chaque inflexion.

Pour supporter le poids de cent mets délectables,

Ils n'avaient devant eux ni lourds trépieds ni tables;
C'était pour leur orgueil un avilissement
Que d'étendre leurs bras vers le nectar fumant;
D'esclaves à genoux un admirable groupe
Sur leurs bras élevés leur présentant la coupe.
Avec leurs doigts de neige en corbeilles tressés
Imitaient devant eux des trépieds tout dressés,
Essuyaient sur le marbre avec leur chevelure
Du banquet ruisselant la lie ou la souillure.
Et suivant attentifs les mouvemens du corps,
Au niveau de leur lèvre élevaient ces supports.
Car ces monstres d'orgueil enivrés d'esclavage
De leurs membres sacrés ne faisaient nul usage,
Craignaient en s'en servant de les prostituer,
Et ne levaient jamais leurs bras que pour tuer!

Pour leurs goûts dépravés profanant la nature,

L'art changeait en forfaits jusqu'à leur nourriture ;
Demandant un tribut à tous les élémens,
Ils écumaient le sel de tous les alimens.
Pour charmer leurs festins tuant par hécatombes,
La moelle des agneaux, la langue des colombes,
Tout ce qui broute, ou nage, ou vole sous le ciel,
A pour le vil palais de plus substantiel,
Composait l'aliment de ces banquets célestes,
Et le peuple affamé se jetait sur les restes.
Et la séve ravie aux rameaux mutilés,
Et des baumes en fleurs les parfums distillés,
Et les feux du soleil dont les liquides flammes
Des veines du pavot coulent dans les dictames,
Mêlés dans leur breuvage aux larmes de l'encens,
D'une ivresse éternelle incendiaient leurs sens.

Disputant ce service aux plus belles esclaves,
Et goûtant avant lui les mets les plus suaves,
Lakmi servait Nemphed à ces festins sacrés

De secrets alimens dans l'ombre préparés.
Le vieillard soupçonneux ne recevait que d'elle
Le breuvage effleuré par sa lèvre fidèle ;
Sur la fin du banquet, quand les sens alourdis
D'ivresse et d'alimens paraissaient engourdis,
Que les regards distraits et la lèvre rougie
Semblaient préparer l'ame au comble de l'orgie,
Digne délassement de leurs affreux loisirs,
Un spectacle effréné variait leurs plaisirs.
Ce n'était pas ce jeu, cette feinte torture
Dont l'art sur le théâtre imite la nature,
Où le rire et les pleurs, le sang et le poignard,
Font frissonner la foule en trompant le regard,
Des scènes de la vie ingénieux emblème :
Leur spectacle, c'était la nature elle-même !
La nature surprise en ses impressions
Avec ses cris réels, son sang, ses passions,
Ses plus intimes voix sous le coup éclatantes
Et ses fibres à nu devant eux palpitantes !
Le peuple fournissait le drame et les acteurs,
Préparant la surprise aux divins spectateurs.

Un de ces vils tyrans ourdissant cette trame
Fatiguait sa pensée à composer le drame,
Et choisissant pour scène un meurtre intéressant,
Le leur faisait jouer sous les yeux jusqu'au sang.
Pour que l'illusion fût le plaisir suprême,
Il fallait que l'acteur en fût dupe lui-même,
Et, victime ignorant l'artifice odieux,
Jouât, sans le savoir, son sang devant les dieux.

Ce jour-là de ces jeux le prévoyant ministre
En avait surpassé l'invention sinistre :
C'étaient d'affreux combats de l'homme et des lions,
Des corbeilles d'aspics, des cuves de scorpions,
Où l'on faisait plonger parmi l'horreur du rire
Un bras d'homme trompé, crispé par son martyre,
Pour entendre éclater le cri de sa douleur,
Et de son front mourant savourer la pâleur ;
Des corps vivans jetés dans un brûlant cylindre,
Pour voir de bleus foyers s'allumer et s'éteindre :

Des blocs de lourd granit qu'on forçait de rouler
Sur des ponts de roseaux tout prêts à s'écrouler,
Afin qu'à chaque pas sous ce poids qui l'écrase.
La terreur en marchant sentît crouler la base:
Du fer qu'avec leurs dents on leur faisait scier.
Et des pavés tranchans armés de dents d'acier.
Où, pour fuir une mort plus horrible et plus sûre.
Des malheureux couraient tout hachés de blessure,
Entre d'horribles morts d'horribles options,
Et le rire insultant leurs hésitations,

Mais pour mêler aussi dans ces scènes infâmes
Aux tortures des corps la torture des ames.
Des plaisirs du forfait l'ordonnateur brutal
Les avait combinés dans son drame infernal.

Il avait découvert, dans ce peuple servile

Que ces tyrans sacrés opprimaient dans la ville.
Deux amans qui dans l'ombre abritaient leurs beaux jours.
Un enfant de six mois, doux fruit de leurs amours.
Délices de tous deux, extase de la mère,
Complétait en l'ornant ce bonheur éphémère.
De l'asile où leurs sorts se croyaient si cachés,
Des bourreaux, le matin, les avaient arrachés :
Conduits séparément dans l'enceinte céleste,
Ils tremblaient l'un pour l'autre; ils ignoraient le reste;
La terreur et le doute écrasaient leur raison.
La scène était la cour d'une sombre prison,
Où les géans, du sein de leurs doux lits de roses,
Pouvaient sans être vus contempler toutes choses.
Là du drame réel les funèbres acteurs
Agissaient sans soupçon de l'œil des spectateurs.

Ichmé, c'était le nom de la jeune captive.
Sur un banc, dans un angle, était toute pensive :
Ses yeux rouges de pleurs tour à tour regardaient

Son enfant endormi, les murs qui la gardaient.
Et le pan bleu du ciel où la touchante femme
Avec ses gros soupirs semblait lancer son ame.
Tâtonnant les murs froids dans une demi-nuit.
Elle tendait l'oreille au moindre petit bruit.
Tout à coup des pas sourds lui font lever la tête.
Quelqu'un monte à la tour et paraît sur le faite;
Il incline son corps sur l'abime profond,
Et son regard errant semble chercher au fond.
Un cri part à la fois du sommet, de la base;
Ichmé lève ses mains dans une folle extase;
C'est Isnel, son amant, c'est son ombre ou c'est lui:
Un éclair de bonheur dans ses larmes a lui!
« Ichmé, murmurait-il, oh! quel dieu nous rassemble?
« Quoi! c'est vous que je vois? Quoi! tous les trois ensemble!
« Oh! quelle nuit pourrait m'empêcher de vous voir?
« Mais es-tu seule au fond de cet abîme noir?
« Nulle oreille des murs ne peut-elle m'entendre?
« Nul œil nous découvrir, nul piége nous surprendre?
« — Oh! parle! répondait la captive à l'époux.
« La distance et la nuit sont seules entre nous.

« Mon cœur abandonné s'élance à ta parole;
« Je te tends sur mes bras l'enfant, ta chère idole,
« Car sur mon sein tari qui bat à ton accent,
« Il a souri de joie en le reconnaissant.
« De mon cachot obscur par une porte ouverte
« J'ai trainé mes pieds nus dans cette cour déserte,
« Pour faire respirer à notre pauvre enfant
« L'air qui tombe des nuits ici moins étouffant.
« Nul pas n'y retentit et nulle voix humaine;
« Mon oreille n'entend rien que la rude haleine
« Des lions enchainés dans ces antres obscurs,
« Dont les rugissemens font frissonner les murs!
« — O moelle de mes os, quel tourment! quelle joie!
« Sans pouvoir vous sauver faut-il que je vous voie?
« Oh! comme l'hirondelle au sommet de ma tour,
« Que ne peux-tu monter au nid de notre amour?
« Si cette nuit n'est pas un songe, une chimère,
« J'irai ravir aux dieux les petits et la mère!
« Jusqu'à ces noirs créneaux où me cache la nuit
« De mon cachot ouvert des degrés m'ont conduit
« J'en parcours librement la haute plate-forme;

« Aux pieds des murs déserts il semble que tout dorme.
« La tour sert de rempart à la cité des dieux ;
« Le fleuve coule en bas, et brille sous mes yeux :
« Des lierres où le pied glissant peut se suspendre
« Jusqu'aux bords du courant nous laisseraient descendre ;
« Et je vous porterais au-delà de ses eaux,
« Dans l'antre où le lion cache ses lionceaux !

. . . .

« Mais que vois je? en ces lieux des gardiens oubliée,
« Une corde de jonc en serpent repliée
« Semble nouée exprès aux créneaux de la tour
« Pour tromper leur vengeance et pour sauver l'amour.
« Ichmé ! ne tremble pas ! » Il dit et la déroule,
Le long des murs polis rapidement s'y coule,
Et, des astres du ciel seulement aperçu,
Entre des bras tremblans à terre il est reçu.
Oh ! qui peindrait à l'œil ces deux têtes pressées,
Ces palpitantes mains autour du cou tressées,
Ces lèvres se quittant pour se serrer plus fort,
Ces membres fléchissant sous le poids du transport,
Ces silences coupés de paroles rapides,

Et ces mains dans les mains et ces regards avides,
Assauts multipliés des mille sentimens
Que peignaient aux regards les gestes des amans!
Ils auraient fendu l'arbre et fait pleurer la pierre.
Mais les dieux! rien d'humain ne mouillait leur paupière!
« Arrachons-nous, dit l'homme, à ces embrassemens:
« La lune court au ciel, profitons des momens.
« Sur la tour où bientôt va poindre la lumière
« Laisse-moi dans mes bras t'emporter la première.
« — Sauve d'abord l'enfant, dit la mère, et reviens
« De ses bras détaché me prendre dans les tiens! »

Le jeune homme, à ces mots, dans une horrible transe.
Prend son fils sous l'aisselle, à la corde s'élance,
La presse des deux mains en renversant le front,
Y colle ses pieds joints comme un pasteur au tronc,
Et sous le double poids dont cette échelle vibre,
En ménage avec soin l'ondoyant équilibre.
Ichmé les suit de l'œil et les soutient du cœur;

Sa voix du jeune époux anime la vigueur.
Il atteignait déjà le tiers de la muraille.
Soudain de pas humains le haut des tours tressaille :
L'ombre de corps géans s'y trace sur les cieux :
La corde qui soutient le fardeau précieux,
Et dont le bout flottant traîne encor sur la terre,
Échappe en remontant à la main qui la serre,
Et, recevant d'en haut une vibration,
Décrit en s'élevant une ondulation.
O terreur !... au-dessous du créneau qui déborde
Une invisible force a replié la corde :
De là, tenant son fils, le jeune homme éperdu
Se balance à cent pieds sur la mort suspendu.
Le féroce bourreau qui fait vibrer le câble
Imprime aux corps flottans un branle épouvantable :
Les oscillations se doublent par le poids,
On dirait que l'on veut les briser aux parois.
Comme une main terrible au branle de la fronde
Fait siffler l'air froissé sous le caillou qui gronde :
L'élan du mur au mur les porte en bondissant.
Isnel à chaque coup les tache de son sang :

De peur que son enfant ne se brise aux murailles,
Son corps est un rempart, ses doigts sont des tenailles;
Tous ses membres crispés se ramassent en bloc:
Il présente son front pour lui parer le choc,
Prolonge sans espoir l'épouvantable lutte,
Et tombe mille fois pour disputer sa chute.

La mère cependant levant vers eux les bras,
Les pieds cloués d'horreur, les regarde d'en bas:
Chaque fois que la corde éprouve une secousse
Les murs tremblent d'horreur sous le cri qu'elle pousse;
Elle suit en courant, et du geste et des yeux,
La courbe que décrit son amour dans les cieux,
Croyant à chaque bond que des doigts de son père
Le corps de son enfant va s'écraser à terre.
Mais comme un fil tendu par la balle de plomb,
Le câble lentement a repris son aplomb,
Et le groupe affermi sur le frêle pendule
Entre la double mort le long des murs ondule.

On n'entend que le vent au sommet de la tour.
Cependant des bourreaux sont entrés dans la cour,
Et pendant que l'époux, par un effort sublime,
Son enfant dans les bras, le dispute à l'abîme.
Martyrisant Ichmé de rires odieux,
Ces monstres effrénés l'insultent sous ses yeux.
Toutes les passions de la figure humaine,
Terreur, amour, pitié, rage, torture, haine,
Sur les traits contractés du père et de l'amant
Se peignent à la fois dans ce triple tourment.
Vingt fois ses doigts crispés par l'horreur du supplice.
Sont prêts à s'entr'ouvrir sur la corde qui glisse :
Vingt fois pour écraser le vil profanateur
Il brandit son enfant sur eux comme un lutteur :
Mais chaque fois, sa main que la tendresse arrête.
Se refuse à lancer ce ceste sur leur tête.
Surmontant son horreur par un effort nouveau.
De la tour solitaire il atteint le niveau ;
Et pour soustraire au moins son petit au carnage.
Il traverse le fleuve, et repasse à la nage.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Ichmé que la douleur prive de sentiment,
Semble à ses souvenirs renaître lentement.
Pour presser son enfant sur sa mamelle aride,
Son bras cherche à tâtons et se referme à vide :
L'affreuse vérité la réveille en sursaut.
Son corps sur son séant se redresse d'un saut :
Sa poignante pensée en éclair s'accumule,
Autour des sombres murs, penchée, elle circule,
Les deux mains en avant et n'osant les ouvrir,
Comme quelqu'un qui cherche, et craint de découvrir !..
Aux soupiraux des cours elle colle l'oreille,
Où le fer enlacé se noue en forte treille :
Repaires souterrains, loges où les lions
Font vibrer en dormant leurs respirations.
L'œil ne peut pénétrer dans leur nuit sépulcrale,
Mais on sent leur haleine, et l'on entend leur râle.
Son cœur de mère, ô ciel ! croit avoir entendu
Dans ces cachots de mort un pas sourd descendu :

Ce n'est pas un vain rêve, il approche, il redouble;
De lourds gonds ont gémi, son oreille se trouble.
Avec l'œil de son ame elle croit voir au fond :
Une confuse voix sort du gouffre profond.
Aux naseaux des lions qui mugissaient de joie,
Ces pas de pourvoyeurs font pressentir leur proie :
Leur souffle impétueux frémit dans les barreaux :
« Isnel, l'enfant ou toi! répètent les bourreaux.
« Nos bêtes de ta chair veulent leur nourriture;
« Jette-s-y ton enfant, ou deviens leur pâture!... »
O comble de l'horreur! Isnel semble hésiter.
Les bourreaux aux lions vont le précipiter.
Mais quelque chose tombe au fond du noir repaire :
Doute atroce! est-ce, ô nuit, ou le fils ou le père?
Les lions couvrent tout de leur rugissement :
Puis d'un enfant tombé l'affreux vagissement,
Et le bruit de ses os que leur mâchoire broie,
A l'effroi de la mère ont révélé leur proie....
Le sein contre la pierre elle tombe d'horreur,
Ses membres convulsifs palpitent de terreur :
Au cliquetis des os que les lionceaux mordent

Ses bras désespérés sous sa tête se tordent,
Elle brise ses dents sur les barreaux de fer,
Et le cri de son cœur attendrirait l'enfer!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Cependant descendu de la flottante échelle,
Isnel, pour l'emporter, reparaît devant elle :
Croyant voir de son fils le barbare assassin,
Son cœur à cet aspect se soulève en son sein.
Sa voix faiblit; son pied recule; elle s'écrie :
« Monstre, as-tu pû donner notre ame pour ta vie?
« Un père aux lionceaux a pu jeter son fils!
« Et tu viens te montrer à la mère! et tu vis!
« Non! tu ne vivras pas du pur sang de mes veines. »

Elle dit ; et levant un lourd faisceau de chaînes
Sur la tête d'Isnel à sa voix interdit,
D'un seul geste mortel le tue et le maudit !
Puis tournant contre soi cette main forcenée,
D'un tranchant de ces fers dont elle est enchaînée,
Elle s'ouvre la veine, et son corps pâlissant
S'affaisse en répandant le ruisseau de son sang ;
Son beau front lentement tombe et se décolore.
Elle respire à peine, elle s'indigne encore.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Tout à coup des flambeaux apportés dans la cour
Sur la scène de mort jettent un affreux jour ;
Des tortures du cœur le féroce génie
D'un dernier désespoir veut railler l'agonie !

De l'erreur de la mère un bourreau triomphant
Plein de vie à ses bras rapporte son enfant,



Son enfant altéré, qui l'embrasse et qui crie,
Et presse vainement sa mamelle tarie.

Des reproches mêlés d'affreux ricanement
Comblent son désespoir par son étonnement.
« C'était un jeu, vois-tu, jeune fille insensée!
« D'immoler ton amant pourquoi t'es-tu pressée?
« Du repas des lions il était innocent.
« Quel lait aura ton fils? tiens, nourris-le de sang! »
Les monstres, à ces mots, poussent un affreux rire :
D'une convulsion du cœur la mère expire,
Et les bourreaux traînant le vivant et les morts
Vers l'antre des lions, leur jettent les trois corps!...





XIe VISION



ONZIÈME VISION

A chaque acte infernal de ce lugubre drame.
Le visage des dieux montrait leur joie infâme.
On lisait sur leurs fronts moites de cruauté

Que la douleur humaine était leur volupté;
Et plus ce jeu féroce outrageait la nature,
Plus l'applaudissement égalait la torture.
Des battemens de mains la salle s'ébranlait.
Du féroce Nemphed le front seul se voilait.
Distrait, et sur les yeux la paupière abaissée.
Il roulait dans son front quelque lourde pensée:
Son empire glissant lui pesait dans la main,
Et son règne d'un jour penchait sans lendemain.

« Monté, se disait-il pendant l'horrible fête.
« Monté de ruse en ruse à ce sublime faîte,
« En équilibre ainsi mon pied s'y tiendra-t-il?
« A de telles hauteurs tout vent est un péril.
« Sous l'adoration tout œil cache l'envie.
« Toute haine mesure, et dévore ma vie.
« J'ai calmé jusqu'ici ce flot d'ambition
« En jetant une proie à chaque passion:

« Dans la mer de plaisir où ma ruse les vautre,
« J'ai, pour les amortir, opposé l'une à l'autre ;
« Et comme d'une voûte en buttant les parois,
« L'architecte soutient, par le seul contrepoids.
« Ces grands blocs menaçans suspendus sur le vide :
« Je marche en frémissant sous la voûte perfide
« De haines, de complots et de rivalité,
« Que soutient un moment ma seule habileté,
« Mais dont un seul regard, un seul mot, un seul geste.
« Détachant une pierre entraînerait le reste.
« Et sous mon édifice écraserait mon front.
« Je les dominerai tant qu'ils se haïront.
« Tant que, tenus par moi dans cette ardente lutte,
« Ils craindront, moi tombant, de tomber de ma chute,
« Qu'ils croiront de mon règne avoir chacun leur part ;
« Que leurs ambitions me feront un rempart ;
« Et que pour m'assurer leurs bras et leurs services.
« J'aurai plus d'alimens qu'eux-mêmes n'ont de vices !

« En endormant ainsi leurs désirs assouvis,
« J'achète d'un forfait chaque heure que je vis;
« Mais leur instinct de sang, leur soif de tyrannie,
« A la fin, je l'avoue. épuise mon génie :
« Ils ont plus de désirs que le cœur de forfait.
« S'ils s'éveillent un jour, du repos, c'en est fait!
« Si d'espoir en espoir et d'orgie en orgie
« Je cessais d'enchaîner leur brutale énergie,
« Mon trône sous leurs pieds croulerait en débris.
« Déjà, de ma grandeur ils marchandent le prix.
« Déjà sous le respect masquant leur insolence,
« De sourdes factions trament dans leur silence.
« Des coups d'œil, des sourcils, d'obscurs chuchotemens,
« D'un pouvoir qui s'ébranle intimes craquemens,
« M'indiquent qu'il est temps, sous cette onde dormante,
« De remuer du doigt la vase qui fermente,
« Si je ne veux laisser le miasme mortel
« S'échapper pour ma perte et gronder sur l'autel!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Asrafiel, lui surtout, m'inquiète et m'ombrage!
« Je ne sais quel dégoût obscurcit son visage;
« On dirait qu'assouvi de molles voluptés
« Par des désirs plus hauts ses sens sont irrités,
« Et que du rang suprême où ma faveur l'excite
« L'audacieux espoir enfin le sollicite.
« Point de retard, il faut dompter sous mon talon
« Par de poignans désirs ce superbe étalon;
« De peur qu'à ces sommets son cœur oisif n'aspire
« Et que son pied rétif ne brise mon empire.
« Les dieux inférieurs tremblent tous devant lui :
« Il serait mon vainqueur, s'il n'était mon appui.
« Contre ses attentats son vice me protége;
« Son imbécillité le prend vite à tout piége.
« Pourvu que des soupirs l'y fassent trébucher;
« Par un nouvel appât tâchons de l'allécher :
« Aux mains de la beauté mettons sur lui mes rênes,
« Jetons pour l'enflammer ce charbon dans ses veines;
« Il ne tentera rien tant qu'il espèrera.

« De ce poison des sens tant qu'il s'enivrera,
« De ce vil débauché l'ardente léthargie
« Occupera plus bas sa brutale énergie;
« Et captif enchaîné dans d'ignobles liens,
« Deux faibles bras de chair m'assureront des siens!
« Vil marchepied du trône, où sa mollesse aspire,
« Que ce chien ronge un os, il oublie un empire!... »

Ainsi de sa grandeur Nemphed cuvait le fiel.
Puis d'un regard oblique effleurant Asrafiel,
Et feignant l'abandon d'une demi-pensée
Dans des ames d'amis négligemment versée :
« Soutiens de mon pouvoir, dit-il à haute voix,
« Esclaves d'un seul maître, oui, mais esclaves rois!
« Et dont chacun, formé de la chair dont nous sommes,
« Marche au-dessous de moi sur la tête des hommes!
« J'ai noyé dans le sang du traître Adonaï
« De la sédition le rêve évanoui :

« Le peuple qu'agitait la voix de son prophète
« Va ramper quelque temps comme un serpent sans tête
« Qui fait frémir encor la poudre du sillon,
« Mais qui remue en vain et n'a plus d'aiguillon.
« Le cœur de tout ce peuple était dans sa poitrine.
« Son venin dans leur sang meurt avec sa doctrine.
« Nous allons de leur sein, du coup déconcerté,
« Extirper et jeter au vent la liberté;
« Et d'une égalité criminelle, insensée,
« Jusqu'en son germe impie étouffer la pensée!
« Mais ce germe infernal, ce vil poison du cœur,
« Du pied qui l'écrasa renaît toujours vainqueur.
« Pour l'arracher du sol nos tortures sont vaines,
« On dirait que le sang le roule dans les veines.
« Il n'est à ce venin qu'un seul contre-poison :
« C'est l'abrutissement de l'humaine raison;
« C'est l'éblouissement de ces races esclaves
« Qui leur fait à genoux adorer leurs entraves:
« Pour être plus grands qu'eux tenons-les à genoux!
« Ne les laissons jamais se mesurer à nous;
« Dépassons-les du front comme de nos idées;

« Que nos membres divins mesurés par coudées
« Leur impriment toujours le respect par les yeux.
« Tous leurs sens leur diront que nous sommes leurs dieux.
« Notre premier prestige est la beauté divine.
« Mais depuis quelque temps cette force décline,
« De la nature en nous je ne sais quel affront
« Presque au niveau des leurs abaisse notre front :
« La force des géans décroît avec leur nombre,
« Des Titans d'autrefois nous ne sommes qu'une ombre.
« La majesté du ciel pâlit dans notre aspect.
« Et l'œil déçu commence à douter du respect.
« Les empoisonnemens, les meurtres et la guerre
« Ont éclairci les rangs des maîtres de la terre.
« Tandis que de sa fange un peuple plus nombreux
« Ose pour les compter lever les yeux sur eux ;
« Et du temple énervé que notre bras décime.
« Avec étonnement voit décroître la cime.
« Tremblons qu'en contemplant sa dégradation.
« Il n'en tente plus tard la profanation.
« Que notre abaissement ne lui soit une amorce.
« Et qu'à notre faiblesse il ne sente sa force.

« Si ce jour se levait jamais, malheur à nous!
« La poudre de nos pieds nous engloutirait tous!
« Et de la liberté l'audacieux génie
« Ferait sur les tyrans crouler la tyrannie!...

« Mais la fatalité, ce seul dieu du plus fort,
« Et surtout mon génie, écarteront ce sort.
« Les secrets du pouvoir sont audace et prestige;
« Nous ferons à propos éclater le prodige;
« Nous les éblouirons pour mieux les asservir.
« La nature a changé ses lois pour nous servir:
« Elle nous a livré dans sa magnificence
« Deux êtres où la terre épuisa sa puissance.
« Ravissement des yeux, chef-d'œuvre de ses mains;
« Beauté qui fait pâlir la beauté des humains,
« Et dont le fier aspect et la grâce suprême
« Feraient fléchir d'amour les genoux des dieux même!
« Sur l'autel où languit la superstition

« Exposons-les au peuple en adoration,
« Que de nos majestés l'homme soit le symbole.
« Que la forme par nous transformée en idole.
« Et recevant ici l'encens de nos autels,
« Soit la beauté des dieux révélée aux mortels!
« Contre de tels attraits le cœur même est sans armes.
« La persuasion coulera de ses charmes,
« Et ce peuple sur lui la voyant resplendir,
« De toute sa beauté nous sentira grandir! »

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Des applaudissemens partirent de la tourbe.

« Mais ce n'est pas assez, continua le fourbe.
« Il faut dans mes desseins que cet être charmant
« D'un prestige plus sûr devienne l'instrument;
« Que ma bonté l'offrant en espoir aux plus braves,
« La donne en récompense à mes heureux esclaves.
« Qu'il sorte de ses flancs un type colossal
« Où s'ennoblisse encor la race de Baal!
« Nous préviendrons ainsi que du rang où nous sommes
« La race des géans tombe au niveau des hommes.
« Pour mon amour jaloux je pourrais la garder:
« Mais aux vœux d'un de vous je daigne l'accorder.
« Ma volupté sévère est l'empire du monde;
« C'est l'hymen d'un héros qui la rendra féconde.
« Des exploits glorieux pour mon trône entrepris
« Qu'elle soit pour lui seul et le but et le prix! »

Il se tut : enflammant la luxure engourdie,

L'huile brûlante ainsi tombait sur l'incendie;
D'astucieux projets perfides confidens,
Les géans renfermaient leur pensée en dedans.
Approuvaient du regard, mais cherchaient dans leur ame
Sous le poli du fer le tranchant de la lame.

Cependant, comme à l'heure où s'approchent les nuits,
Les pâtres du désert assis au bord des puits,
Rappelant leurs chameaux de la plaine stérile.
Font passer devant eux leur troupeau qui défile,
Tandis qu'à côté d'eux les nombreux serviteurs
Dénombrent les petits au maitre des pasteurs:
Ainsi du roi des dieux pour réjouir la vue,
De son peuple avili l'innombrable revue,
Courbant sous un seul doigt mille fronts asservis.
Défilait lentement par les sacrés parvis.

Sur le pavé muet que leur visage essuie,
Leurs pas silencieux ressemblaient à la pluie
Qui, découlant sans bruit sur les feuilles des bois,
Fait à peine frémir leurs sonores parois.
S'étendant, serpentant comme une énorme queue,
L'épaisse immensité se déroulait par lieue.
D'implacables pasteurs, des sceptres dans leurs mains,
Menaient, en les frappant, ces longs troupeaux humains;
Sérendyb de la voix les dénombrait; leur foule
Descendait, remontait en ondoyante houle,
Que fait enfler sans fin le lit des océans;
Écume qui fumait aux pieds de ces géans.
Leur avilissement empreint dans leur posture,
De leurs profanateurs révélait l'imposture.
Ils ne redressaient pas leur front horizontal

Comme un homme qui voit dans l'homme son égal:
Leurs pieds ne portaient pas leur corps droit sur sa base,
Comme la brute immonde, et qu'un lourd bât écrase.
Sous les verges de fer dont les bouts les frappaient,
Les yeux sur la poussière en passant ils rampaient.
On sentait qu'énervés jusqu'à la pourriture,
Ils avaient dans leur moelle abdiqué leur nature,
Et descendu le vice à ce dernier degré
Où ce qui nous dégrade à nos yeux est sacré!

Ils passaient, séparés en innombrables groupes.
De vieillards décharnés d'abord d'affreuses troupes,
Vieux restes insultés, vils rebuts de troupeau,
Dont les os mutilés perçaient souvent la peau,
De noirs lambeaux troués et souillés de vermines,
Par leurs mains retenus laissaient voir leurs ruines.
Leurs côtes se comptaient sur leurs flancs amaigris:
Et les contours des seins, depuis longtemps taris,

Faisaient seuls reconnaître à leurs ondes ridées,
Les mères sans enfans aux mamelles vidées.
Comme le vent d'hiver chasse à demi fondus
De blancs flocons de neige aux fanges confondus,
Où l'arbre a secoué les débris de ses branches;
Ainsi se déroulaient ces mille toisons blanches,
Qui laissaient entrevoir des crânes dépouillés,
Et les vieux dos sans chair des corps agenouillés.

Les dieux les bafouaient de paroles amères,
Sans penser que peut-être ils insultaient leurs mères:
Un œil cruel et froid les jugeait en passant.
Dans leurs veines à sec ils calculaient leur sang:
Et quand, à la langueur de leur morne attitude,
Aux signes précurseurs de la décrépitude,
On jugeait qu'un vieillard, par la peine vaincu,
Pour servir et souffrir avait assez vécu,
Comme on traîne aux égouts des carcasses immondes.

Séparé des vivans on le jetait aux ondes;
Et de leur proie humaine avertis par ses cris,
Les chiens sur le rivage attendaient ses débris!
Par ceux qui s'avançaient au milieu de la vie,
La troupe décharnée était bientôt suivie;
De ces cruels pasteurs fort et rude bétail,
Dévoués par le fouet aux sueurs du travail:
Hommes, femmes, groupés, confondus pêle-mêle,
Comme le bœuf ou l'âne, ou la brute qui bêle,
Sevrés de ces instincts, de ces doux sentimens,
Des cœurs liés par Dieu délicieux aimans,
Ne connaissant entre eux ni fils, ni sœurs, ni frère,
Pouvant fouler leur mère ou coudoyer leur père,
Sans qu'au fond de leur cœur la tendresse parlât,
Ou que la parenté du sang s'y révélât.

Nulle audace en leurs cœurs ne naissait de leur nombre.
Ils semblaient de leurs corps vouloir rétrécir l'ombre.

Ils étaient séparés au gré de leurs tyrans,
Selon leur aptitude, en métiers différens.
Les uns le dos courbé, accouplés de lanières,
Traînaient les chars pesans dans les rudes ornières;
Ou comme des taureaux saignans de l'aiguillon,
Fumaient sous le soleil dans le feu du sillon.
A leurs corps déchirés par d'horribles supplices,
Les yeux reconnaissaient leurs ignobles services
L'habitude pliait leurs têtes et leurs cous,
Et leurs nuques gardaient les traces de leurs jougs.
Les autres pour tailler ou pour scier les pierres
Du marbre ou du porphyre excavaient les carrières;
Et pour les soulever sous leurs corps en piliers,
Écrasés sous les blocs périssaient par milliers.
Bien des membres manquaient à ces bêtes de somme:
Leur corps n'était souvent que la moitié d'un homme.
Ceux-là dressés par l'art à fondre les métaux,
A ciseler le bronze, à tailler les cristaux,
A forger en acier le glaive sur l'enclume,
A tisser en duvets ou la soie ou la plume,
A souffler dans l'airain des vents mélodieux

Pour enivrer de sons les oreilles des dieux;
A nuancer du doigt sur les murailles peintes
Pour leurs yeux enchantés de merveilleuses teintes.
A donner sous l'effort de leurs habiles mains
Au marbre le visage et les contours humains:
A lécher en rampant sous leur langue avilie
Des pavés de leurs dieux la surface polie;
A découvrir la perle, à recueillir l'encens,
Inventeurs d'autant d'arts que le corps a de sens.

A ces travaux divers pliés par l'habitude,
Chacun de son métier conservait l'attitude;
On voyait qu'avec soin ces êtres abrutis
En outils animés étaient tous convertis,
Et que sous leurs tyrans l'imbécile esclavage
De l'image de Dieu faisait un vil rouage!
Ils passaient, ils passaient, squelettes de la faim,
L'instrument de leur art élevé dans la main.

Les dieux les regardaient, foule immonde et grossière,
Comme le haut rocher voit passer la poussière :



Distraits, d'un coup d'œil même ils ne recueillaient pas
Cette adoration qui montait de si bas.

Subalternes tyrans commis à cet usage,
Des dieux inférieurs les comptaient au passage.
Par leur œuvre et leur nom ils les connaissaient tous,
Mais quand ils leur parlaient, leur langue était des coups.
Pour mieux dompter le corps, ils persécutaient l'ame.
S'ils voyaient se former entre l'homme et la femme
Un de ces forts liens, un de ces saints amours
Qui des sens passe aux cœurs et les joint pour toujours,
De peur que ce lien que la nature serre
Ne fit naitre les noms de fils, d'époux, de père,
Et, renouant l'instinct qu'ils brisaient en morceaux,
Des familles en eux ne formât les faisceaux.
Condamnant leur tendresse à l'amour de la brute,
Ils arrachaient l'amante au cœur qui la dispute,
La jetaient tour à tour aux bras d'un autre époux,
Pour qu'aucun ne connût le fruit commun à tous!

C'était le peuple : après cette innombrable armée
De tout rang, de tout art, de tout sexe formée,
Ainsi qu'une saison suit l'autre dans son temps,
Marchait l'immense essaim des vierges; doux printemps
Qu'attendait pour faner ces guirlandes qu'il fauche
Le souffle empoisonneur de l'impure débauche.
De longs voiles flottans qui traînaient sur leurs pas
Ornaient sans les cacher leurs pudiques appas.
Des instrumens plus doux qui vibraient en cadence
Imprimaient à leurs pieds la grâce d'une danse;
La musique réglait leurs génuflexions,
Leur file déroulait ses mille inflexions.
Telle on voit en automne une immense avenue
De pâles peupliers élancés vers la nue,
Sous l'aquilon qui passe ensemble s'abaisser,
Et comme un seul roseau soudain se redresser;
Telles en s'écoulant dans la divine enceinte,
Ces vierges s'inclinaient sous l'obscénité sainte.

Sur les tendres beautés victimes de leurs choix
Les dieux jetaient l'horreur en étendant leurs doigts :
A ce signe compris, d'impudiques matrones
En dévoilant leurs fronts les approchaient des trônes.
L'impure raillerie ou l'admiration,
Ces préludes honteux de prostitution,
Circulaient en riant parmi la cour céleste;
Ils outrageaient de l'œil, ils profanaient du geste.
Les pleurs de ces beaux yeux étaient le seul encens
Qui semblât les distraire et chatouiller leurs sens.

Par des mères d'emprunt, devant les dieux conduite,
La foule des enfans, hélas! venait ensuite:
Misérable troupeau que chaque jour mêlait,
Que l'on faisait changer et de mère et de lait,
De peur que s'attachant à ce fils éphémère
La nourrice pour lui ne prît un cœur de mère.
Depuis l'âge où leurs dents tombent pour repousser

Jusqu'à l'âge où cherchant la mamelle à sucer,
Suspendus à l'épaule ou sur les bras qu'on tresse,
Ils n'ont que le sourire ou le cri de détresse.
Cherchant encor l'aplomb de leurs pieds chancelans,
Groupes de molles chairs et de beaux membres blancs,
Muets devant les dieux, ils passaient sans haleine.
Tels que de blancs agneaux à leur première laine,
S'enchevêtrant sur l'herbe aux appels du pipeau,
Se traînent en bêlant derrière le troupeau,
Tels venaient les derniers dans l'humaine revue,
Ces fruits piqués au cœur de la race déchue.
Et l'écho stupéfait du morne monument
Répétait après eux leur long vagissement!

. . . .

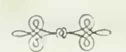
. . . .

. . . .

. . . .

Le peuple avait coulé tout entier comme un fleuve.
Voilà ce qui restait de cette race neuve
Dont le bassin du monde avait été rempli!
Voilà ce que de Dieu le criminel oubli.

Et l'adoration des viles créatures
Avait fait de la chair tombée en pourritures!
Voilà, quand Dieu sondait cet abîme profond
Où l'homme était tombé, ce qu'il voyait au fond!
Ainsi de l'océan quand le niveau s'abaisse,
Dans le cloaque impur que sa retraite laisse
L'œil découvre effrayé sur le rivage à nu
Les mystères d'horreur de son lit inconnu :
De rares flaques d'eaux, et des marais immondes
Dont le croupissement a corrompu les ondes,
Où le monstre marin dans la vase échoué
Expire; où le reptile au reptile est noué,
Où, foulant le limon que son museau secoue,
L'hippopotame seul exulte dans la boue!
Lorsque cette poussière eut tombé sous leurs yeux,
Nemphed d'un œil muet congédia les dieux,
Et rentra pour dormir dans la tour inconnue
Comme la foudre rentre et couve dans la nue.





XIIe VISION



DOUZIÈME VISION

La nuit qui livre l'homme à ses réflexions,
Et qui laisse à son cœur mordre ses passions,
Pleine de perfidie et d'embûches secrètes,

Jetait sur les palais ses ombres inquiètes.
Le sommeil ne bénit que des fronts innocens:
Leur lourd sommeil n'était que l'ivresse des sens.
Morne assoupissement, stupeur et léthargie
Du buveur effréné qui succombe à l'orgie.
Tous ces fronts où la peur secouait le remord
Ne rêvaient assoupis que le crime ou la mort :
De leurs cœurs, en dormant, ils écartaient des glaives.
Et la nuit sanglotait pleine du bruit des rêves!

Sous ces toits convulsifs du palais endormi.
Deux êtres veillaient seuls : Asrafiel et Lakmi.
Asrafiel repassant devant ses yeux l'image
De la femme céleste enlevée au nuage,
Ne pouvait effacer, ni détacher de lui
Le doux rayonnement dont ce front avait lui.
Daïdha, dans la nuit seulement entrevue.
D'un éblouissement troublait encor sa vue.
Ses suaves contours, ses yeux, ses traits si purs.

Nageaient dans l'atmosphère et flottaient sur les murs;
Et s'il fermait les yeux, plus présens à son ame,
Sous sa paupière ardente il enfermait la femme :
Jamais de la beauté le miasme vainqueur
N'avait ainsi passé de ses sens à son cœur.
Il sentait sur ses yeux à cette seule image
Le brasier de son sein se répandre en nuage;
Il aurait préféré le vent de ses cheveux
A ces mille beautés qui devançaient ses vœux.
Pour la première fois cette ame sensuelle
D'un indomptable amour aspirait l'étincelle.
En tombant d'un regard, cette foudre du ciel
Allumait le limon dans le cœur d'Asrafiel.
Il avait entendu d'une oreille inquiète
Nemphed insinuer sa pensée indiscrète,
Et des plus grands exploits pour son trône entrepris,
Aux Titans enflammés la promettre pour prix.
De désirs et d'orgueil d'abord l'ame inondée,
Il avait d'un espoir accueilli cette idée;
Certain de conquérir par un facile effort
Sur ses faibles rivaux cette palme du fort.

Mais du fourbe Nemphed l'astucieuse adresse
Avait jusqu'au délire irrité cette ivresse,
Et le premier éclair des fortes passions
Lui faisait détester ces profanations.

« Exécrable vieillard, tyran lâche et caduque,
« Dont le vil sang croupit dans tes veines d'eunuque!
« Qui n'as jamais senti d'autre frisson au cœur
« Que celui de l'orgueil ou celui de la peur!
« Qui glacerait le feu sous ta peau de couleuvre!
« Ah! le fiel de tes yeux souillerait ce chef-d'œuvre,
« Ah! tu nous daigneras jeter avec mépris
« Ces célestes appas sous ton venin flétris?
« Et cette fleur du ciel qui donne le vertige,
« J'en aurais une feuille et tu tiendrais la tige?
« Asrafiel à ce prix serait ton seul soutien?
« Sublime invention d'un cœur tel que le tien!
« Prix bien digne en effet que ce bras fort se lève

« Pour prolonger d'un jour ton règne qui s'achève,
« Et dispute au vautour sous ton trône abattu
« Ta carcasse divine où nul cœur n'a battu !...

« Moi plus fort et plus beau que tout ce qui respire !...
« Moi dont le front portait mes titres à l'empire !
« Moi qui pour d'autres feux pouvant le dédaigner,
« Me sentais assez fort pour te laisser régner !
« Ah ! ton ingratitude à cet excès s'oublie !
« Tremble ! ce mot stupide a trahi ta folie !
« De ton trône ébranlé je retire le bras.
« Dans ton piége, à mes pieds, tyran, tu te prendras !
« J'ai rampé trop longtemps, lion sous le reptile !
« Mes dents déchireront cette trame subtile
« Que ton hypocrisie et ton ambition
« Tissèrent de mensonge et de corruption.
« Je t'y veux secouer de ma main indignée,
« Comme à sa toile immonde on suspend l'araignée !

« Du peuple et des géans ces muscles sont l'effroi,
« Ma taille au-dessus d'eux m'élève maître et roi,
« Ma suprême beauté me désigne à la foule.
« Du trône humilié que ce monstre s'écroule!
« Qui d'entre mes rivaux oserait m'affronter?
« Qui m'en arrachera si je veux y monter?
« Montons-y! vieil enfant! qui croule avant la lutte
« Tombe puisque l'amour est au prix de ta chute! »

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

En se parlant ainsi, tels que ceux d'un taureau
Ses muscles palpitans se tordaient sous sa peau.
La veine de son front renflée en diadème
Semblait le couronner de sa colère même.
Dans la salle sonore il marchait à grands pas.

En redressant le buste et balançant les bras,
Comme un athlète armé du redoutable ceste
Se prépare au combat par la pose et le geste,
De ses membres d'aplomb éprouve la vigueur,
Et foule à vide l'air sous son genou vainqueur.
Ainsi mêlant tout haut la rage et la menace,
Son amour dans son ame enflammait son audace:
Et dans ce cœur de feu la double passion
Poussait par la débauche à la sédition.
Sans pouvoir s'assoupir dans sa veille farouche,
Son corps impatient se tordait sur sa couche.

Couchée aux pieds divins de Nemphed endormi,
Que faisait cependant la perfide Lakmi?
Dans un sommeil léger que le rêve entrecoupe,

Tenait-elle en esprit le poignard ou la coupe?
Ourdissait-elle en songe, en dévidant leurs fils,
Le sourire et la mort dans ses complots subtils?
Ses yeux savouraient-ils dans l'horreur des supplices
Les voluptés du sang versé pour ses délices?
Non : par un seul coup d'œil son cœur était changé:
Elle avait vu Cédar, le ciel était vengé.
Ce jeune homme si beau, cette humaine merveille,
Tenait ses yeux ouverts et fascinait sa veille :
Un seul regard l'avait dans son ame sculpté,
Comme un type inconnu d'immortelle beauté.
Ainsi l'éclair écrit la forme de la foudre
Sur l'arbre qu'il écorce ou sur le marbre en poudre!
Ses songes de douze ans ne l'avaient pas rêvé.
Ce buste sur un coude à demi soulevé,
Ces membres enchaînés, mais dont les anneaux même
Relevaient l'élégance et la grâce suprême:
Ce front qu'assombrissait l'humiliation,
Mais qui se redressait sous l'indignation;
Ces forêts de cheveux rejetés en arrière,
Roulant sur son épaule ainsi qu'une crinière.

Au mouvement du cou découvrant tour à tour
Du profil attristé l'attendrissant contour;
De l'oblique regard l'humide et chaste flamme,
Ces traits éblouissans de la beauté de l'ame,
Beauté dont sur les sens l'effet mystérieux
Touche et ravit le cœur de la splendeur des yeux,
Et dont sur cet enfant la lumière imprévue
N'avait jamais encore émerveillé la vue;
Ce désespoir vibrant, cette sainte douleur,
Dans ses bras affaissés, dans sa morne pâleur,
Ces pleurs silencieux qui tombaient sur la pierre
Que le courroux séchait aux bords de la paupière;
Ange que ces démons écrasaient sous leur pié,
Cette admiration qu'attendrit la pitié;
Tout avait remué ses entrailles de femme,
Troublé son ignorance et réveillé son ame.

Et puis ces longs regards de tristesse chargés.

Entre les deux amans devant elle échangés;
Ces yeux qui s'attiraient à travers leur nuage,
Ce visage toujours cherchant l'autre visage;
Ces lèvres de Cédar qui semblaient aspirer
Le vent que Daïdha venait de respirer;
Ces deux cœurs qui battaient à briser leur poitrine,
Ce langage sans mots que le regard devine,
Qui, dans un seul coup d'œil au profane interdit,
Concentrait plus d'amour qu'un siècle n'en eût dit;
Ces élans, ces soupirs, ces déchirantes poses,
Ces silences, ces bras tendus; toutes ces choses
Avaient à son esprit révélé par hasard
Tout un monde d'amour éclos dans un regard,
Amour qui l'étonnait et qui la troublait toute,
Qui rajeunissait l'ame à sa première goutte,
Et qui faisait tomber de ses doigts déhontés
Le calice affadi des lâches voluptés!
Elle avait d'un coup d'œil plongé dans les délices
De cet amour des cœurs que lui cachaient ses vices;
Et se disait, brûlant de l'inspirer aussi :
« Je donnerais le ciel pour être aimée ainsi!...

« Pour qu'un de ces regards qui font pâlir d'envie.
« Intercepté par moi, vînt tomber sur ma vie. »
Mais comparant d'un œil par l'amour éclairé,
Aux traits de Daïdha son front déshonoré.
Sa ruse à sa candeur, son astuce à sa grâce,
Sa pudique tendresse à sa virile audace.
La pâleur de sa joue aux neiges de son teint,
De son abaissement elle avait eu l'instinct.
Elle s'était sentie impuissante, éclipsée,
Rougissant d'elle-même au fond de sa pensée!
La jalousie avait, en entrant dans son cœur,
Empoisonné le dard de son amour vainqueur;
L'humiliation avait courbé sa tête,
Et tous ses sentimens n'étaient qu'une tempête!

Tel fermentait l'esprit de Lakmi, d'Asrafiel.
Ainsi quand un rayon vient à tomber du ciel
Sous la muette nuit de ces cachots funèbres

Où l'œil habitué se plaît dans les ténèbres,
Perçant la profondeur de ces voiles épais,
Le jour de cette nuit trouble la morne paix ;
Il montre sur les murs comme une sombre lampe
Le poison qui suinte, et le scorpion qui rampe ;
Et l'homme du cachot qui sèche de terreur
Regrette que le jour lui montre son horreur !
Ainsi ces deux enfans de beauté primitive
Étonnaient cet égout de leur splendeur naïve,
Et dans ce monde infect leur apparition
Troublait dans son repos l'abomination.

Lakmi, dont cette image embrasait la pensée,
Flamme vive et légère à tous les vents versée,
Sans attendre un moment, sans craindre, sans prévoir,

N'avait plus qu'une idée au fond du cœur : revoir !
Revoir l'être inconnu dont le brillant fantôme
L'attirait, comme à soi l'astre attire l'atome.
Nemphed aurait placé la mort entre elle et lui,
Qu'elle eût couru plus vite où ce front avait lui.
Son sexe de la femme avait l'imprévoyance,
Son âge de l'enfant avait l'impatience :
Rien n'avait combattu dans son ame un désir,
Sa main n'avait qu'un geste : aspirer et saisir.

S'approchant doucement de son maitre farouche
Dont les bras nus pendaient en dehors de sa couche,
Elle arracha du doigt du tyran endormi
L'anneau, signe sacré que connaissait Lakmi,
Et que pour accomplir ses volontés sinistres

Elle faisait briller à l'œil de ses ministres.
Ce talisman suprême enfermé dans sa main,
Des palais du mystère elle prend le chemin :
D'une torche enflammée elle éclaire sa route;
De degrés en degrés descend de voûte en voûte,
Glisse sous les arceaux comme un songe léger,
En laissant sur les murs son ombre voltiger,
Sous le dédale obscur d'immenses avenues
S'enfonce à pas muets dans des routes connues;
Terrasse, en leur montrant le signe révéré.
Les eunuques, gardiens de ce cachot sacré:
Aux bourreaux étonnés défend avec mystère
D'accomplir sur Cédar leur affreux ministère :
Les écarte d'un geste, et, tremblant de respect.
Pour la première fois se trouble à son aspect!

Le cachot de Cédar était dans les entrailles
Des remparts épaissis par d'énormes murailles
Qui défendaient des dieux les sacrés monumens.
Leurs mains avaient voûté ces massifs fondemens
Pour cacher aux regards dans les flancs de la terre
L'abomination sous la nuit du mystère.
Sous ces temples géans de granit et d'airain
Régnait dans le silence un monde souterrain;
Monde de l'imposture, où pour la tyrannie
La superstition exerçait son génie;
Des prodiges menteurs préparait les ressorts;
Torturait les vivans, engloutissait les morts:
Instruisait à la fourbe, initiait aux crimes;
Sous le fer et le feu mutilait ses victimes;
Abîme où sous les pieds de ces fils de Baal
Plongeait jusqu'aux enfers la racine du mal.
Tout un peuple englouti dans ces antres funèbres
Habitait loin du jour ces sphères de ténèbres;
Des desseins de Nemphed fourbes exécuteurs,
Alchimistes, bourreaux, prêtres, mutilateurs.

Faux prophètes, devins, artisans d'imposture,
Dans leurs fourneaux secrets profanant la nature,
Décomposant à l'œil sous leurs coupables mains
La séve de l'hysope et le sang des humains ;
Se vouant sous la terre à d'éternelles veilles
Pour imiter de Dieu les vivantes merveilles,
Lutter avec le feu, l'onde, la terre et l'air,
Frapper avec la foudre et luire avec l'éclair.
Les pierres de ces murs, en collines soudées,
Pesaient l'une sur l'autre en blocs de vingt coudées,
Sur leur large épaisseur sept chars auraient roulé,
Et sous leur cintre immense un fleuve aurait coulé ;
Un torrent détourné sous ces arches profondes
Dans ce lit sépulcral faisait mugir ses ondes ;
Du seuil de ce portique à son extrémité
L'œil n'eût pas d'un flambeau distingué la clarté.
Comme de grands rameaux partant d'un tronc immense,
Des souterrains s'ouvraient de distance en distance,
Et divergeant au loin sous le roc ténébreux
En usages divers se divisaient entre eux.

L'un conduisait les pas aux gémissantes caves
Où les bourreaux divins mutilaient les esclaves.
Du cachot de Cédar illuminant le seuil,
La torche de Lakmi plongea dans ce cercueil :
Sa lueur vacillante y glissa devant elle,
Et du jeune captif éblouit la prunelle ;
De légers pieds de femme en discernant le bruit
Il regarda sans voir du milieu de sa nuit ;
Et Lakmi tour à tour hardie, intimidée,
Reculant vers la porte à plus d'une coudée,
En revoyant ainsi cet être surhumain,
Laissa glisser d'horreur la torche de sa main.

Il était enchaîné par de pesantes mailles

A d'énormes anneaux scellés dans les murailles:
Une ceinture aux flancs, à la nuque un collier,
Le rattachaient encore aux boucles du pilier:
Des bracelets de fer noués sur sa peau tendre
Empêchaient ses deux bras et ses pieds de s'étendre,
Et laissaient seulement aux membres entravés
Assez de liberté pour joncher les pavés.
Comme un homme qui tombe abattu par la foudre,
Il était renversé sur le flanc dans la poudre.
Les chaînons de ses fers qu'il ne soulevait plus
Retombaient froids et lourds sur ses membres moulus.
Sur le dos de sa main à l'autre main croisée,
Le visage au pavé sa tête était posée;
Et ses cheveux épars, mêlés, souillés, tordus,
Flottaient en noirs flocons sur la terre épandus.

Tel qu'un homme en sursaut et dont le sang s'arrête,
Au bruit soudain d'un pas, il souleva la tête.

Étendant sous son corps son coude replié,
Il supporta son front dans ses doigts appuyé,



Et tourna lentement vers la pâle lumière
Son front tout ruisselant des pleurs de sa paupière.

Comme deux diamans deux grosses gouttes d'eau
Brillèrent sur sa joue aux reflets du flambeau.
La douleur sans espoir peinte sur son visage,
Ce jour qu'il ne voyait qu'à travers un nuage:
Ce morne abattement donnant à sa beauté
La majesté du marbre et l'immortalité.
De l'ange de la tombe on eût dit la statue.
La clarté pas à pas pénétra dans sa vue;
La figure debout de la fille des dieux
Avec le jour entrait plus claire dans ses yeux :
Ses traits d'étonnement s'imprégnaient à mesure.
Ses paupières s'ouvraient pour mieux voir la figure;
Et sa lèvre aspirant cette apparition.
Palpitait de surprise et d'admiration.

Lakmi le regardait dans le même silence,
Comme un être indécis dont l'audace balance
Et qui craint de troubler un charme par sa voix.
En voyant ruisseler des pleurs entre ses doigts.

D'une douleur divine en contemplant l'image,
Cette douleur d'autrui passait sur son visage;
Et sans savoir en soi quelle source coulait,
De chacun de ses yeux une onde ruisselait.
Tels en se pénétrant d'un regard plein de charmes,
Les yeux de deux enfans se font monter les larmes.

Cédar en découvrant ces signes de pitié
Sentait changer sa haine en muette amitié.
Dans les traits de Lakmi, femme, enfant, démon, ange,
De splendeur et de nuit mystérieux mélange,
Son regard où le doute avec l'espoir entrait,
Ne pouvait démêler la terreur de l'attrait :
De la couleuvre ainsi que sur l'herbe on admire
Le froid glace la main que la couleur attire.
Ils restèrent ainsi longtemps silencieux,

Tantôt se regardant, tantôt baissant les yeux;
Enfin, Lakmi cherchant dans le fond de son ame
Tout ce qu'a de plux doux un son de voix de femme.
Accent que la pitié brisait de sa langueur
Et qui tremblait déjà du tremblement du cœur :
« O fils d'Adonaï, génie, ange sans aile!
« Dont les pleurs font pleurer! qui pleures-tu? dit-elle.
« Pourquoi détournes-tu tes yeux puissans des miens?
« Ne briserais-tu pas d'un désir tes liens?
« Le ciel n'a-t-il pas mis dans ta mâle stature
« Une force semblable à ta grande nature?
« Et si tu te levais libre sur ton séant,
« Ne passerais-tu pas de l'épaule un géant?
« N'écraserais-tu pas un dieu dans chaque étreinte,
« Toi, dont l'œil est amour et dont le bras est crainte?

. . . .

« Oh! ces vers de la terre ont enchaîné leur roi!

. . . .

« Pourquoi me regarder de ce regard d'effroi?
« Cédar! si c'est ton nom, si l'humble créature
« Peut prononcer ce nom sans souiller ta nature.

« Pourquoi, sous mon regard, ce geste de stupeur?
« C'est à toi de parler, c'est à moi d'avoir peur!

. . . .

« Va, de tes oppresseurs je ne suis que l'esclave,
« Mais esclave de nom qui les trompe et les brave!
« Confidente, instrument du vil tyran des dieux.
« Quoique enfant, sous son nom je règne dans ces lieux.
« Au seul nom de Lakmi tout tremble ou tout s'incline:
« Ce que mon front séduit, mon esprit le domine.
« Mon amour est le ciel, ma haine est le trépas!
« Tout ordre cède au mien, tout seuil s'ouvre à mes pas;
« Je suis du roi des dieux le regard et l'oreille.
« Quand il parle, j'entends; pendant qu'il dort, je veille.
« J'ai son sceptre et sa vie entre mes faibles mains.
« Cet anneau du palais m'ouvre tous les chemins;
« Je l'ai du doigt du maître enlevé tout à l'heure,
« Pour porter un rayon dans ta sombre demeure,
« Et détourner le fer déjà levé sur toi.
« Je ne sais quel instinct criait d'horreur en moi;
« Je ne sais à tes pieds quelle main m'a poussée,
« Ni pourquoi j'entendais tes cris dans ma pensée!

« Mais Lakmi pour te voir marcherait sur le feu.
« Et croit en te sauvant sauver bien plus qu'un dieu!

. . . .

« Oh! ne repousse pas l'enfant qui te protége!
« Dans sa folle amitié ne rêve pas un piége.
« Ce cœur qui n'a jamais palpité que pour soi,
« Infidèle à tout autre est sincère pour toi.
« D'un coup d'œil à ton sort mon ame est asservie.
« J'exposerais ce cœur pour préserver ta vie!
« Un mot doux de ta lèvre, un rayon de tes yeux
« Me récompenseraient de la perte des cieux!
« Si jamais tu disais : Lakmi, sois mon esclave!
« Oh! ma gloire serait de porter ton entrave!
« Mon génie abaissé s'élèverait en moi,
« Et peut-être des dieux, captif, te ferait roi!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Oh! pourquoi pleures-tu, la tête ainsi baissée?
« Toi pleurer! homme dieu, plus beau qu'une pensée!

« Toi pleurer! Oh! dis-moi ce que pleurent tes yeux?
« Est-ce la liberté? la lumière des cieux?
« Les libres horizons où s'égarait ta course?
« Les rameaux des forêts, la fraîcheur de la source?
« Ces dômes murmurans où tes pas habitaient,
« Où t'embaumaient les fleurs, où les oiseaux chantaient?
« Va! je puis d'un seul mot, dans bien d'autres demeures,
« Rendre à tes yeux ravis bien plus que tu ne pleures!
« Mais dis-moi seulement!... » Cédar la regarda :
« — Trompeuse illusion! ombre de Daïdha!
« Toi dont le front d'enfant à mes sens la rappelle
« Comme un son de sa voix et comme un rêve d'elle!
« As-tu, céleste enfant, voulu lui ressembler
« Pour m'envenimer l'ame ou pour me consoler?

. . . .

. . . .

« Mais sa candeur naïve est-elle sur ta bouche?
« Tu dis, fille des dieux, que mon destin te touche?
« Tu demandes au fond de cet enfer des dieux
« Ce que roule mon cœur, ce que pleurent mes yeux?
« Non, ce n'est pas le jour, la montagne ou la plaine,

« Ni l'air pur des déserts qui manque à mon haleine,
« Ni l'espace sans murs, libre à mes pas errans,
« Ni les bois, ni les fleurs, ni les eaux des torrens :
« C'est elle ! Daïdha, que tes dieux m'ont ravie !
« Mon jour est son regard, et son souffle est ma vie !
« Mon espace est l'empreinte où s'impriment ses pas !
« Mon empire est son cœur, et mes cieux sont ses bras!
« Ah ! si tu me la rends, je te croirai sincère !
« Tes dieux seront mes dieux !... Cédar sera ton frère ! »

En lui parlant ainsi, sur ses genoux pliant,
Et secouant ses fers de son bras suppliant,
Cédar dans chaque mot semblait darder son ame.
Lakmi sentit monter sa colère de femme :
Ce frénétique amour pour une autre beauté
Fit jaillir de son cœur l'instinct de cruauté :
Dans son amour jaloux, par l'amour offensée,
Avilir Daïdha fut sa vague pensée !
« Oui, je te la rendrai, se dit-elle tout bas,

« Rebut souillé des dieux que tu ne voudras pas! »
Mais se mordant la lèvre et dévorant sa rage,
Son astuce soudain composa son visage;
Et d'un sourire amer cachant le pli moqueur,
Elle attendrit sa voix comme on parle du cœur :
« Te la rendre, ô Cédar! Hélas! que ne le puis-je?

. . . .

« Mais est-il pour Lakmi d'impossible prodige?
« Si, versant une fois tout ton cœur dans le mien,
« Tu fais de mes conseils ton unique entretien,
« Qui sait? peut-être? un jour?... L'amitié d'une femme
« Pour les infortunés est une seconde ame!

. . . .

« Mais écarte à présent ce songe de tes yeux :
« Elle vit réservée aux caresses des dieux;
« Mille amoureuses mains vont essuyer ses larmes.
« Les merveilles des doigts embellissent ses charmes,
« Cent esclaves chargés de tromper ses loisirs
« Pour les prévenir tous éveillent ses désirs.
« De ses maîtres ravis sa beauté la fait reine;
« Dans ces enivremens dont le torrent l'entraine,

« On ne laissera pas à ses yeux pleins de pleurs
« Le loisir seulement de pleurer ses douleurs! »

Elle lut dans les yeux de Cédar, que la lame
De ce poignard caché pénétrait dans son ame,
Et que de Daïdha l'inconstance et l'oubli
Passaient comme un soupçon sur ce beau front pâli.
Pour laisser ce serpent caché dans ses entrailles
Glacer son cœur transi du froid de ses écailles.
Sa ruse se hâta de changer de discours :
« Oh ! que longues les nuits! Oh! que tristes les jours
« Pour l'habitant captif de cette nuit immonde
« Rongeant son cœur saignant, sans qu'un cœur lui réponde.
« Cédar! survivras-tu dans cet enfer vivant?
« Ah! laisse-moi venir t'y consoler souvent!
« Laisse-moi, quand Nemphed fermera sa paupière,
« Muette à tes côtés m'asseoir sur cette pierre,
« Envelopper ton front de ma tendre pitié;
« De tes fers, de tes maux réclamer la moitié;

« Te dire tous les pas faits vers ta délivrance,
« Et n'étant pas ta joie, être ton espérance! »

Ici la vérité lui donnant son accent
Prêtait à sa voix molle un charme attendrissant.
De l'ame de Cédar cette voix prit la route;
De pitié dans ses yeux il vit luire une goutte;
Convaincu par ces pleurs, son regard s'attendrit.
Assise auprès de lui, dans l'ombre, elle reprit :
« L'étoile du matin n'incline pas encore;
« Puisse durer la nuit et retarder l'aurore!
« Mais le jour ne doit pas me surprendre en ces lieux :
« Tout soupçon est un crime au cœur du roi des dieux.
« Profitons des momens que leur sommeil nous donne.

« O céleste étranger qu'un mystère environne,
« Si tu veux accepter mon dévoûment ami,

« Éclaire en lui parlant les doutes de Lakmi ;
« Dis-moi ton nom divin parmi les créatures,
« Raconte à mon esprit tes tristes aventures,
« De tes jours peu nombreux monte et descends le cours;
« Dis-moi ton ciel, ta vie, et surtout tes amours !
« Ouvre-moi les secrets de ta mélancolie
« Comme le lis son urne au doigt qui le déplie :
« Tout ce que tu diras tombera dans mon sein
« Sans bruit, comme une pluie au milieu d'un bassin,
« Et n'en fera jaillir, quoique je la retienne,
« Qu'un peu d'eau de mon cœur qui se mêle à la tienne! »

Ému par ce langage et par ce son de voix,
Cédar, sentant tomber des gouttes sur ses doigts,
De la séduction d'une pitié si tendre,
Vaincu par le malheur, cessa de se défendre,
Et le front tristement sur ses mains appuyé,
Par le vent de la nuit l'œil souvent essuyé,
D'un son de voix tremblant que brisait sa mémoire

Il lui fit de son cœur la merveilleuse histoire;
Depuis le premier jour où né de l'inconnu
Sous les cèdres divins il s'était trouvé nu,
Où, voyant sous ses yeux une autre créature,
L'amour avait en lui complété sa nature:
Son indomptable instinct vers la fleur de beauté,
Ses combats, ses amours et sa captivité;
Les troupeaux de Phayr gardés sur les collines,
De la vierge et de lui les rencontres divines,
D'amour et de pitié ces fruits charmans éclos,
Le courroux des pasteurs, sa chute dans les flots:
De la tour de la Faim Daïdha délivrée
S'enfuyant avec lui vers une autre contrée;
Ce vieillard du rocher, père mystérieux,
De leur ame au grand jour ouvrant les faibles yeux:
De son livre divin les voix au regard peintes,
Réveillant dans l'esprit des mémoires éteintes,
Et rappelant au dieu que l'impie a quitté
Le monde enseveli dans son iniquité;
Leurs jours délicieux dans cet Éden céleste,
Le char volant des dieux… Elle savait le reste.

A ces touchans récits ivre d'attention,
Lakmi laissait son sein sans respiration.
Vers l'être merveilleux la figure penchée,
Aux lèvres de Cédar la prunelle attachée,
S'étonnant, frissonnant, admirant tour à tour,
Par chacun de ses sens elle aspirait l'amour.
Elle voyait grandir et splendir à mesure
Du céleste captif la touchante figure.
Chaque mot dans son cœur l'avançait plus avant;
Elle plongeait en lui son œil noir et rêvant.
Comme après l'avoir lue on relit une page
Elle l'interrompait au plus tendre passage,
Et lui faisait redire en recueillant sa voix
Des choses et des mots déjà redits cent fois.
De ses amours surtout la naissance et l'extase.

Comme après avoir bu l'on égoutte le vase.

Elle voulait savoir par quel attrait vainqueur
Daïdha de Cédar avait conquis le cœur,
Quels mots elle trouvait pour enchaîner son ame;
Ce qui l'avait ravi dans sa beauté de femme;
Et si son cœur, toujours d'un même amour rempli,
N'avait jamais trouvé la langueur ou l'oubli.
Sa bouche sans haleine attendait la réponse,
Comme un mourant attend le glaive qu'on enfonce.
A ces tendres élans d'ineffables amours
Toujours coulant du cœur et débordant toujours,
Amour dont jusque là son esprit, même en songe,
N'avait vu chez les dieux que le hideux mensonge,
Et dont en ces récits la chaste expression
Lui semblait d'autres sens la révélation,
Un nuage passait sur sa vue éblouie;
Ses oreilles tintaient; son ame évanouie
De honte et de désir dans son sein rougissait.

Et de jaloux transports tout son cœur bondissait.
L'angélique miroir lui montrait tous ses vices:
Et ses yeux comparant ses impures délices
A cet amour céleste à ses sens inconnu,
Pour la première fois voyait son ame à nu.
Respirant l'air divin de ce magique monde,
Elle sentait l'horreur de sa nature immonde,
Et, comme d'un feu pur un impur aliment,
Son cœur sanctifié montait en s'enflammant.
Sous ce regard si chaste elle sondait sa fange,
Et se sentait trop bas pour ce commerce d'ange.

Mais malgré sa nature et son abaissement
Cet ange l'attirait d'un invincible aimant.
Elle éprouvait du cœur le supplice suprême :
Adorer, sans pouvoir monter à ce qu'on aime!

Oh ! si devant Cédar ce sein se fût ouvert,
Quel gouffre de l'enfer il aurait découvert !
Délire, abattement, jalousie, amour, rage,
Mais ce masque d'enfant dérobait ce visage,
Et sous ces traits empreints d'apparente pitié,
Son œil n'apercevait qu'innocente amitié.

A travers le réseau d'une étroite fenêtre,
La blancheur du matin qui commençait à naître
Interrompit trop tôt ces secrets entretiens.
Lakmi s'enfuit, trompant l'œil fermé des gardiens.
Avant que le sommeil qui pesait sur sa couche
Eût du maître des dieux quitté le front farouche,
De son pas sur la soie assourdissant le bruit,
Elle prit à ses pieds sa place de la nuit ;
Et remettant l'anneau tremblante au doigt suprême,
Feignit en méditant de dormir elle-même.



XIIIe VISION



TREIZIÈME VISION

Mais sous ses yeux fermés son cœur ne dormait pas.
Elle eût rêvé Cédar sous la main du trépas.
L'amour qui l'embrasait pour le céleste esclave

Dans ses veines d'enfant roulait des flots de lave.
Sa tempe dans son front ne pouvait s'assoupir,
Sa respiration n'était qu'un long soupir.
La place où son regard était tombé sur elle
Brûlait sa peau dans l'ombre en ardente étincelle.
Le silence nocturne était plein de sa voix.
Les momens écoulés semblaient couler cent fois.
De l'aurore à la nuit son attente insensée
Dévorait les instans d'heure à l'heure élancée.
Et des siècles de nuits pleines de ses amours
Aux genoux du captif lui paraissaient trop courts.
En vain à ses genoux ses esclaves tremblantes
Essayaient d'animer ses langueurs indolentes,
Adoraient de son front la naissante beauté,
Relevaient par l'orgueil la fade volupté,
Lui parlaient à l'envi du pouvoir de ses charmes,
Briguaient sa confidence et pleuraient de ses larmes;
En vain Nemphed, jaloux de devancer ses vœux,
Passait sur son beau front la main dans ses cheveux;
Et sur ses traits charmans découvrant un nuage,
Lui demandait quel songe attristait son visage.

Toute sa vie avait coulé dans un regard:
Elle se retirait de la foule, à l'écart,
Elle cherchait la nuit des arbres les plus sombres.
Le cèdre pour ses pas n'avait plus assez d'ombres:
Seule elle s'enfonçait sous leurs mornes rameaux,
Les quittait pour s'asseoir pensive au bord des eaux,
Regardait tout le jour, dans ses bassins de marbre,
Flotter le nénuphar, tomber la feuille d'arbre,
Écoutait fuir la brise ou la source pleurer:
Mais nulle part longtemps ne pouvait demeurer,
Et d'un instinct sans but secrètement poussée,
Changeait à chaque instant de place et de pensée.
Les spectacles divins, les féroces plaisirs
Dont ses regards cruels avaient fait ses loisirs,
Ne divertissaient plus sa morne léthargie;
Son cœur se détournait des horreurs de l'orgie:
On eût dit qu'un rayon qui décolorait tout
Lui faisait prendre enfin ses forfaits en dégoût.
En voyant ces Titans, monstres à face humaine,
Son adoration se transformait en haine.
Si la foudre avait pu s'enflammer à sa voix,

Son mépris les aurait écrasés à la fois!
Complice involontaire, elle exécrait leurs crimes,
Détournait ses regards ou plaignait leurs victimes :
Du moment où ce cœur flétri venait d'aimer,
Un germe de vertu semblait s'y ranimer,
Et le dégoût du vice, à défaut d'innocence,
Venait régénérer cette coupable enfance.
Mais haïssant les dieux, trop faible pour frapper,
Son dernier vice au moins était de les tromper :
Elle leur dérobait son cœur comme un mystère.

Chaque fois que la nuit enveloppait la terre,
Des cachots de Cédar reprenant le chemin,
Elle disparaissait la lampe dans la main,
Et venait savourer, jusqu'à la blanche aurore,
La contemplation de l'être qu'elle adore.
Chaque absence d'un jour le lui rendait plus cher,
Son cœur fondait en elle avant de l'approcher.
Un mélange confus de respect, de tendresse,

Ralentissait son pas pressé par son ivresse;
Et debout devant lui, le front baissé, sans voix,
Elle avait aussi peur que la première fois.
Elle admirait de loin, dans sa morne attitude,
Ces membres à leurs fers pliés par l'habitude,
Ce corps qui tressaillait aux reflets du flambeau,
Comme un dieu rajeuni qui sort de son tombeau;
Ce corps que flétrissaient les taches de l'opale,
Ce visage pensif de jour en jour plus pâle;
Où le duvet naissant de l'homme à son été
Relevait de la peau le marbre velouté;
Et l'éclair de ses yeux voilés par la paupière,
Dont la splendeur humide aurait fondu la pierre!
Et ses lèvres s'ouvrant en volutes de lis
Dont la mélancolie attendrissait les plis;
Et n'osant s'élancer vers ce sein qui l'attire,
Son amour contenu s'accroissait du martyre.

Jusqu'à ce que Cédar eût daigné lui parler,

Elle restait ainsi muette à contempler.
Telle au berceau d'un fils la jeune mère assise
Se penche et tour à tour se relève indécise,
Sent son ame voler à ce beau front vermeil,
Mais craint en le touchant de troubler son sommeil.

Cependant le captif dont cette amitié tendre
Amollissait le cœur heureux de se détendre,
Et qui dans cet enfant sur ses chaînes couché
Ne voyait qu'un ami de son malheur touché,
Par son propre malheur s'attendrissant lui-même,
Impatient d'avoir un mot sur ce qu'il aime,
De sentir dans sa nuit un rayon de pitié,
Commençait à livrer son ame à l'amitié.
Sans soupçon de l'amour sous cet âge modeste,
Plus près, pour mieux l'entendre, il l'attirait du geste;
Avec impatience il attendait le soir;
Sur les fers de ses pieds il la faisait asseoir.
Pendant qu'elle parlait il sentait son haleine:

Ses doigts distraits jouaient dans ses boucles d'ébène
Oublieux de son sexe, il n'apercevait pas
Le trouble dont Lakmi frissonnait sous son bras :
Son cœur attribuait à sa pitié naïve
Le soupir qui coupait sa parole craintive,
De sa voix qui changeait la tristesse et le son,
Et de ses doigts glacés l'étreinte et le frisson.
L'enfant en devenait plus cher à sa détresse.
Elle le consolait avec tant de tendresse,
Elle confondait tant dans ses longs entretiens
Sa pensée à la sienne et ses soupirs aux siens,
Qu'elle était devenue en sa morne demeure
Le seul doux intérêt qui lui fît compter l'heure :
L'amitié naît si vite au cœur des malheureux !
Des gestes familiers déjà régnaient entre eux ;
Quelquefois il penchait son front sur son épaule
Comme un bras fort de chêne appuyé sur un saule.
Et laissait en silence égoutter dans son sein
Les pleurs de son amour dont son œil était plein,
Pour la pauvre Lakmi voluptueux supplice !
Comme un lis qui se fane entr'ouvre son calice

Pour aspirer la brise et pour boire sans bruit
Les gouttes de sa soif que lui répand la nuit,
Elle sentait couler jusqu'au fond de son ame
Ces pleurs que lui versait l'amour d'une autre femme ;
Et de rage et d'amour tressaillant à la fois,
De sa lèvre en secret les buvait sur ses doigts !

Chaque nuit resserrait cette amitié perfide ;
Et quelquefois Lakmi dans ses vœux moins timide
A l'innocent plaisir que Cédar éprouvait
Croyait sentir un peu l'amour qu'elle y rêvait !
Elle quittait ses pieds mourante de tendresse,
Et brûlait tout un jour du feu d'une caresse.

Une nuit que Cédar d'un ton plus languissant
De l'amour à sa voix avait donné l'accent,
Et dans l'illusion dont l'erreur le domine

Serré d'un geste étroit l'enfant sur sa poitrine,
Lakmi, qu'éblouissait sa folle passion,
Crut sentir son triomphe à cette pression.
Un cri, de son bonheur trahissant le mystère,
De son cœur éclaté jaillit involontaire.
Vers le divin visage elle leva son front,
S'enivra de ses yeux, et d'un élan plus prompt
Que l'élan de l'abeille à la fleur qu'elle vide,
Aux genoux de Cédar colla sa lèvre avide......
« Ah! le feu de mon ame à la tienne enfin prend!
« Cédar! s'écria-t-elle; enfin il me comprend! »
Mais lui comme un serpent qu'avec horreur on touche
D'un geste de dégoût écartant cette bouche,
Et retirant soudain ses membres repliés,
La fit tomber à terre et rouler à ses piés;
Et froissant de dédain sa superbe paupière,
La regarda d'en haut ramper dans la poussière.

L'humiliation, l'horreur, l'étonnement,

Les frappèrent tous deux de silence un moment ;
Tel qu'après un éclair échappé d'un nuage,
Un silence interrompt ou précède l'orage.
Mais Lakmi reprenant sa ruse avec ses sens,
La première à la fin retrouva des accens,
Et pour baiser ses pieds se traînant humble et douce
Comme un chien qui revient au pied qui le repousse :
Et craintive enlaçant ses jambes dans ses bras,
Levant sa joue en pleurs et lui parlant d'en bas :
« Être dont le mépris sous ton œil me terrasse,
« Pour le crime d'aimer n'aurais-tu pas de grâce ?
« Si je t'ai profané par un tendre forfait,
« Ce crime de l'amour, est-ce moi qui l'ai fait ?
« Oui, malgré moi ma bouche a trahi ma pensée !
« Oui, mon souffle a terni ta splendeur offensée !
« Je devais le savoir, le ciel est entre nous !
« Les mortels ne devraient te parler qu'à genoux.
« Je devais à jamais étouffer dans cette âme
« Cet amour dont un geste a révélé la flamme,
« Et comme le charbon dans la main renfermé,
« Ne découvrir mon cœur qu'en cendre consumé !

« Mais n'as-tu pas toi-même au sein de ton esclave
« Encouragé du cœur cet amour qui te brave?
« N'as-tu pas relevé son front humilié
« Pendant qu'elle mettait sa tête sous ton pié?
« Sur tes genoux sacrés ne l'as-tu pas assise?
« N'as-tu pas rassuré sa tendresse indécise.
« Attendri ta voix mâle, et sur son pauvre corps
« De tes cheveux divins laissé flotter les bords?...
« N'as-tu pas approché de ton front qu'elle adore
« Ce cœur où l'étincelle était dormante encore?
« Ne l'as-tu pas soufflée à ton souffle de Dieu?
« Est-ce ma faute, oh! dis, si la paille a pris feu?
« Si ton divin regard qui consumerait l'ange
« En tombant sur la terre a consumé ma fange!
« Tout mon crime, ô Cédar! c'est toi qui l'as commis!
« Mais moi, je l'expîrai d'un cœur humble et soumis.
« Frappe-moi! punis-moi du culte qui m'embrase!
« Je bénirai ton pied si c'est lui qui m'écrase!
« J'adorerai de toi jusques à ton mépris!
« Esclave sans espoir, je servirai sans prix:
« Je briserai moi-même au fond de ma poitrine

« Ce cœur qui profana ta pureté divine,
« Comme de l'arbre d'or le ver ronge le fruit,
« Sans que l'oreille même en entende le bruit.
« A quelque abaissement qu'un geste me ravale,
« Je mettrai mon orgueil à servir ma rivale !
« De mes mains, pour tes yeux, j'ornerai ses appas !
« Je serai devant toi le tapis de ses pas !
« Je t'en entretiendrai pour tromper mon attente ;
« Tu me diras : je l'aime, et je serai contente !
« Je trouverai ma joie où d'autres ont leurs morts.
« Mais ne me chasse pas de l'ombre de ton corps ;
« N'écrase pas du pied ta rampante couleuvre !!!...
« Laisse-moi de ta fuite achever tout bas l'œuvre,
« Ronger comme un lézard les murs de cette tour,
« Te rendre à la lumière, aux déserts, à l'amour ;
« Et de tes fers tombés brise après ton esclave,
« Comme on jette la lime en dépouillant l'entrave !... »

En lui parlant ainsi, ses bras nus enlaçaient
Les jambes de Cédar que ses lèvres pressaient :
De poussière à ses pieds elle souillait ses charmes,
Elle brûlait la place où ruisselaient ses larmes.
A ce feint repentir son courroux s'amortit.
« Sors en paix, pauvre enfant ! » dit-il. Elle sortit...
Elle sortit, non pas telle qu'en sa présence
La ruse avait courbé sa fausse complaisance,
Mais le cœur bouillonnant de cet excès d'affront,
Précipitant sa marche et redressant le front,
Ivre de désespoir, d'amour, de jalousie,
En mots entrecoupés semant sa frénésie :
« Non, non, tu m'aimeras, disait-elle en montant ;
« Tu m'aimeras, cruel, ne fût-ce qu'un instant !
« Quand je devrais mourir de son baiser suprême,
« Je saurai quel bonheur il donne à ce qu'il aime !
« Cet amour refusé, je le déroberai !
« Si je tombe... en tes bras du moins je tomberai !

« Tu n'échapperas pas au feu qui me dévore.
« Périsse avec Lakmi ce palais qu'elle abhorre !
« Que ces cruels Titans s'entr'égorgent entre eux !
« Que l'enfer montre au ciel leurs mystères affreux !
« Que dans ces fondemens leur Babel s'engloutisse,
« Pourvu que mon bonheur précède leur supplice.
« Et que Lakmi mêlant sa joie à leur trépas
« Emporte dans la mort son rêve entre ses bras ! »

Cependant le palais était mouvant d'intrigues.
Et Nemphed surveillait de l'œil toutes ces brigues.
A son regard partout de piéges occupé,
Les complots d'Asrafiel n'avaient pas échappé.
Il avait attendu que sa ruse plus mûre
Découvrit mieux au coup le défaut de l'armure :
Mais ces yeux avaient vu ces signes précurseurs.
Il fallait sous ces coups tomber sans défenseurs.
Ou de ce furieux prévenant la colère,
Avant le bras levé lui donner le salaire.

Après un court sommeil dans la terreur dormi,
Sur ses genoux tremblans il attira Lakmi :
« Que l'œuf de mon courroux soit couvé dans ton âme,
« Toi qui d'un sûr trépas couvres de fleurs la lame !
« Bel enfant, dont le front masque si bien la mort,
« Nuage du matin où mon tonnerre dort !
« Que ce secret divin meure dans ta poitrine :
« Asrafiel a creusé sous nos pas une mine.
« Si tu n'étouffes pas la mèche dans sa main,
« Mon empire et Lakmi seront à lui demain.
« Serendyb et Znaïm sont des fils de sa trame ;
« Ma vengeance ne sait où reposer mon âme.
« Sur ces conspirateurs si je lève le bras,
« Ma menace impuissante assure mon trépas;
« L'arme qu'empruntera ma main contre ce traître,
« Contre mon propre sein se tournera peut-être.
« Dans ce péril suprême il n'est qu'un seul salut :
« Te jeter, bel enfant, entre l'œil et le but,
« Vers l'amour un moment attirer sa pensée,
« De tes bras faire un piége à cette ame insensée ;
« Dans l'embûche de mort attirer le lion,

« Et tuer dans le chef toute rébellion.
« Un de ses fils coupés, toute la trame coule ;
« Sa force donne seule audace à cette foule.
« Lui tombé, leur complot est sans ame ; et les dieux
« Me chercheront en vain un rival dans les cieux.
« Mon trône raffermi pèsera sur leur tête.
« Vengeance de Nemphed, au signal es-tu prête?
« Des venins de l'aspic as–tu rempli ton sein ?
« Ce soir, pour déguiser mon perfide dessein,
« J'ai préparé pour eux la plus divine orgie
« Dont la voûte du ciel se soit jamais rougie.
« Pour laisser un moment leurs complots respirer,
« D'une ivresse de dieux je veux les enivrer.
« Pendant qu'anéantis d'infernales extases,
« Ces monstres de l'ivresse égoutteront les vases,
« Toi, le front rayonnant de la beauté du ciel,
« Dans tes perfides bras fais languir Asrafiel :
« Et du poison subtil que ta main sait dissoudre,
« Frappe entre deux soupirs son cœur comme la foudre !
« J'aurai l'œil à ton œuvre : au cri qu'il jettera,
« De mon sein endormi la foudre jaillira ;

« Ses complices surpris et se craignant l'un l'autre
« Rouleront dans la lie où l'ivresse les vautre.
« Ces démons écrasés reconnaitront leur dieu ;
« Laisse-moi ! tu comprends : sois mon tonnerre! adieu!»

Lakmi, comme un serpent privé, qui des mains glisse,
De l'infernal dessein feignit d'être complice;
Sur sa lèvre muette elle posa deux doigts,
Son cœur se souleva de son sein comme un poids.
Et du combat des dieux l'épouvantable image
D'une secrète joie éclaira son visage.
Elle sortit soudain ; mais elle n'alla pas
Aux piéges de la nuit préparer ses appas.
Et comme une Laïs qui se fie à ses armes,
Faire aiguiser par l'art l'aiguillon de ses charmes;
D'un pas dissimulé, négligent et distrait,
Elle alla rencontrer Asrafiel en secret :

« O le plus beau des dieux! roi du cœur, lui dit-elle.
« Je suis l'heure du trône ou ton heure mortelle!
« Nemphed cette nuit même a juré ton trépas.
« Tu devais sur mon cœur le trouver dans mes bras :
« L'imbécile vieillard qui n'ose te combattre.
« Par la main d'un enfant avait voulu t'abattre :
« Mais dans son piége impur lui-même il se prendra.
« Oui, l'arme qu'il saisit de lui te défendra.
« Lakmi, de ta beauté secrètement ravie.
« T'adore, et pour sauver tes jours t'offre sa vie.
« Ces jours n'ont qu'un soleil, si tu ne le préviens:
« Mets dans le crime enfin tes pas devant les siens.
« Trompe ce vil forfait qu'avec peine il soulève.
« Marche pendant qu'il dort! frappe pendant qu'il rêve!
« Je m'offre pour guider, pour assurer tes pas :
« Sois ma vie, Asrafiel! je serai ton trépas!

. . . .

. . . .

. . . .

« Au coup qu'il faut porter prépare tes complices.

« Que leurs cœurs vigilans se sèvrent de délices.
« Cette nuit, au moment où le tyran des dieux
« Pour m'indiquer ta mort m'appellera des yeux,
« Foudroyé du poison préparé pour toi-même,
« La pâleur de la mort sera son diadème.
« Son cadavre à tes pieds tombera devant toi !
« Silence ! audace ! amour ! un enfant t'a fait roi !... »

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Asrafiel étonné la vit fuir sans attendre
Le mot qu'à son regard l'effroi semblait suspendre :
« Insidieux serpent ! reptile impur ! dit-il,
« Poignard empoisonné dont la ruse est le fil !
« Traîtresse qui faillit entre les mains d'un maître !
« Ver qui pique le cœur ! chienne qui mord son maître !
« Oui, je te laisserai de ton infâme dard
« Vibrer tous les poisons qui sont dans ton regard :
« Rampe pour moi, serpent qui dans mes pieds s'enlace,
« Au trône où je prétends conduis-moi, fais-moi place !

« Mais ne crois pas, perfide, y monter sur mes pas,
« Toi seule y monteras, femme aux divins appas!
« De toutes ces grandeurs que ce grand jour m'apprête,
« Une femme sera la plus chère conquête!
« Ses bras seront mon trône, et toi mon marche-pied!
« Oui, je t'aplatirai, vil scorpion, sous mon pied!
« Et comme le frelon sur le miel qu'il exprime,
« Va, je veux en montant t'écraser sur ton crime! »

Mais Lakmi déjà loin et sans penser à lui,
La rage dans le cœur, dans la foule avait fui.

Auprès de Daïdha furtivement conduite.

Dans ce palais des pleurs en mystère introduite,
L'amante infortunée était devant ses yeux.
Transformant à son gré son front insidieux,
Lakmi la contemplait sans dire une parole,
De ce regard de sœur qui plonge et qui console;
Et donnant à sa lèvre un doux pli de pitié,
Semblait de cette peine aspirer la moitié.

À ses chers orphelins, à son amant, ravie,
Mais dans un lieu céleste en déesse servie,
Daïdha n'était plus la naïve beauté.
Dont les longs cheveux noirs paraient la nudité.
De ses membres captifs magnifiques entraves,
L'or, la soie et l'argent tissés par ses esclaves;
En plis voluptueux répandus sur son corps,

De ses pieds embaumés venaient baiser les bords.
Des ondes de saphirs, de perles et de pierres,
Ruisselaient de sa tête en splendides rivières,
Et semblaient, de son teint relevant la pâleur,
Une dérision au front de la douleur.
On eût dit une iris sans soleil ni rosée,
Et se fanant dans l'or où la main l'a posée.
La veille desséchait ses membres amaigris ;
De livides sillons tachaient ses traits flétris;
Sur sa joue où la rose avait éteint ses charmes
Deux rides indiquaient le lit séché des larmes,
Comme l'herbe abattue et le gazon foulé
Montrent à nu la place où la source a coulé.
Son regard fixe et froid s'attachait au visage
Comme un œil qui voit tout à travers une image.
Ses lèvres qu'agitait un vif tressaillement,
Des paroles sans sons avaient le mouvement.
A l'ombre de Lakmi, sous son regard venue,
Son œil interrogeait la figure inconnue ;
Et Lakmi prolongeant ses hésitations
Entendait de son cœur les palpitations.

Enfin d'un faux accent couvrant sa joie amère,
« Pauvre femme, dit-elle, hélas! et pauvre mère!... »
Sans distinguer des mots l'accent double et moqueur,
A ces mots Daïdha sentit fondre son cœur.
Elle tendit ses bras vers la fourbe cruelle :
« Oh! vous me plaignez donc, vous du moins! cria-t-elle.
« Vous avez donc une ame, une bouche, une voix!
« Vous n'êtes pas de fer comme ceux que je vois,
« Vous ne garderez pas cet odieux silence!
« Oh! oui, tant de beauté, de candeur et d'enfance
« Ne servent pas de masque à des projets hideux.
« Que font-ils? où sont-ils? oh! vous, parlez-moi d'eux!
« Cédar? . mes doux agneaux? Eux?.. lui? quelle mamelle
« Leur distille le lait?... n'est-ce pas qu'il m'appelle?...
« N'est-ce pas qu'ils sont beaux?... ah! parlez à la fois,
« Parlez-moi d'eux,.. de lui!..» L'ardeur coupa sa voix ;
Elle colla sa bouche aux mains de sa rivale.

Lakmi d'émotion mordit sa lèvre pâle :
« Pauvre femme ! dit-elle, oh ! oui, je les ai vus,
« Lui des géans esclave ! eux altérés et nus !...
« — Esclave ! s'écria la malheureuse femme.
« Esclave ! lui le dieu du monde et de mon ame !
« Lui qu'à ce cœur brûlant ces bras seuls enchaînaient !
« Lui que des vils mortels les regards profanaient !
« Lui pour qui dans le ciel ces globes de lumière
« Briseraient leurs rayons pour être sa poussière !...
« Esclave ! lui dont l'œil eût foudroyé des dieux !...
« Quoi ! vous les avez vus ? quoi ! vus, touchés des yeux,
« Ces cygnes sans duvet qu'échauffait mon aisselle ?
« Ils avaient froid et soif ? pas même une gazelle !

. . . .

. . . .

. . . .

« Oh ! vos femmes pour eux n'ont donc point de genoux ?
« Point de sang, point de lait dans leur sein comme nous ?
« Oh ! pour nourrir d'amour ces fruits de mes entrailles

« Tout le mien coulerait à travers ces murailles !
« Oh ! portez, portez-leur mon sang pour les nourrir !
. . . .
« Monstres ! laisserez-vous ces deux anges mourir ! »

Lakmi sentit son cœur au cri de la nature :
« Ils ne périront pas faute de nourriture,
« Dit-elle ; tous les jours les entendant pleurer,
« Quelque mère en secret vient les désaltérer,
« Et d'un reste de lait assouvissant leur bouche,
« Les soulève du sol et sur ses bras les couche.
« — Du sol? cria la mère en se levant debout,
« Du sol dur et glacé? dites! dites-moi tout!
« Quoi ! sur la terre nue ils ont jeté leurs membres !
« Quoi ! pas même sous eux les tapis de ces chambres?
« Quoi ! ces corps délicats dans mes bras amollis
« Que de mon sein de mère auraient froissés les plis,

« Sont là sans vêtemens sur le sable ou le marbre,
« Comme des passereaux tombés du nid sous l'arbre!
« Nul duvet n'attiédit leur tendre nudité?
« — Hélas non! dit Lakmi. — Monstres de cruauté!
« Hommes! dont la malice assassine les anges!
« Eh bien! de ces cheveux je leur ferai des langes!
« Oh ! ne résistez pas au dernier de mes vœux!
« Vous, enfant! faites-leur un lit de mes cheveux!
« Étendez sous le corps de ce tendre et beau couple
« De mon front dépouillé ce duvet long et souple;
« Couvrez leur blanche peau de ces anneaux coupés,
« Je les ai si souvent de même enveloppés!
« Sous ces réseaux flottans qu'ouvraient leurs mains jumelles
« Ils se sont tant de fois assoupis sous mes ailes!
« Avec ces noirs anneaux qu'ils cherchaient à nouer
« Oh! j'aimais tant à voir leurs doigts de lait jouer,
« Qu'ils en reconnaîtront l'odeur! douce chimère!
« Et se croiront encore à l'abri de leur mère! »

Tout en parlant ainsi, sous le fil des ciseaux
Ses beaux cheveux coupés tombaient en longs réseaux ;



Leurs ondes sous ses pieds s'accumulaient en foule
Comme les plis montans d'une robe qui coule.

Quand ils furent montés jusqu'à ses deux genoux.
Sur les bras de Lakmi elle les jeta tous :
« Oh ! prenez, lui dit-elle, et portez, portez vite !
« Portez-les encor chauds de ce front qui les quitte !
« Laissez sur votre main mes lèvres se poser,
« Et revenez bientôt me rendre leur baiser ! »
Lakmi, les bras chargés de l'ondoyante soie,
Sortit en déguisant son infernale joie,
Regagna son palais, et loin de tous les yeux
Cacha dans ses atours ce dépôt précieux.

Mais à peine avait-elle enfermé sa parure,
Que pressant les momens qu'un seul soleil mesure,
Et des géans trompés déroutant le coup d'œil,
Du cachot de Cédar elle touchait le seuil.
Humble et douce à ses pieds comme un tigre elle rampe.
« Homme pour qui mon cœur veille comme une lampe,
« Cédar ! ô le plus beau des songes de Lakmi !
« Toi que j'adore en dieu sous ce doux nom d'ami,

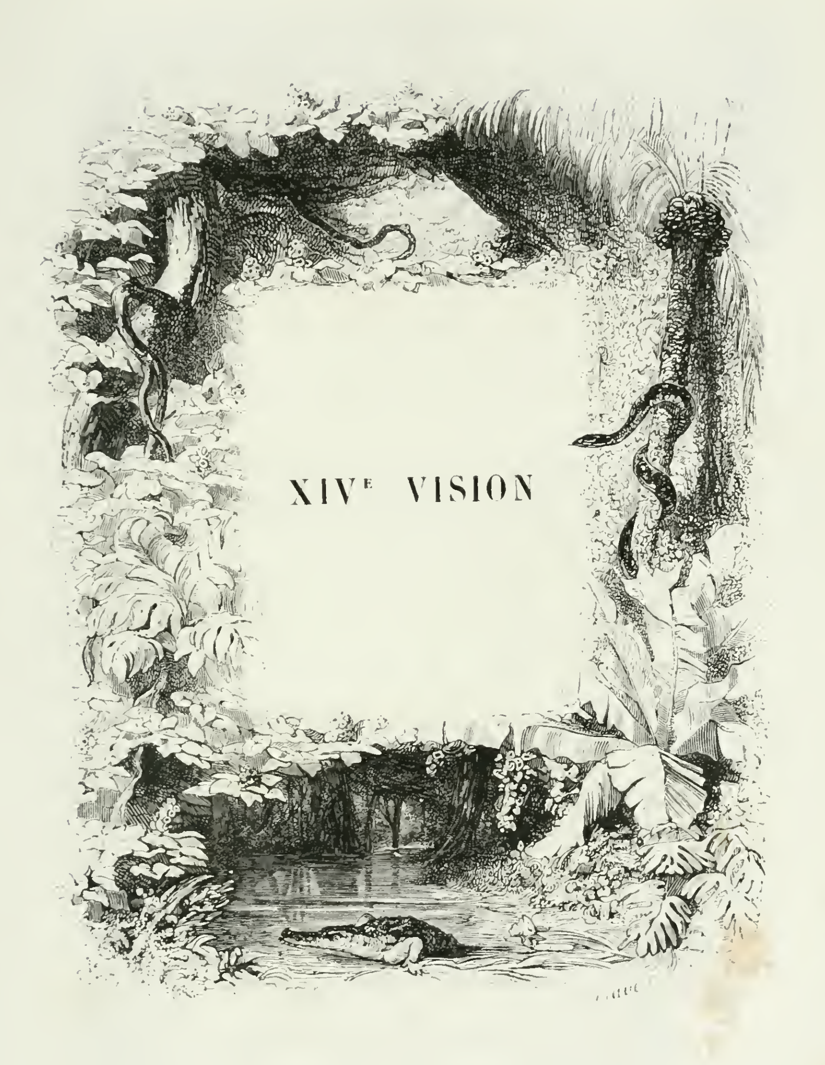
« Relève enfin ce front courbé sous l'infortune.
« Et bénis une fois ma tendresse importune!
« De tes membres sacrés l'esclavage est fini.
« Demain à Daïdha par mes soins réuni,
« Le soleil te verra libre, et prenant la course
« Vers ces monts, fils du ciel, remonter à ta source!
« Ne perdons pas le jour en trop longs entretiens;

« Ne m'interroge pas, mais écoute et retiens!
« Dans Balbek cette nuit un grand complot se trame.
« Nemphed assassiné commencera le drame.
« Sa mort mettra le glaive aux mains de nos tyrans.
« Leur sang empoisonné coulera par torrens.
« L'incendie à grands plis baignera ces murailles.
« Tous les dieux prendront part aux divines batailles.
« Et montant pour combattre aux sommets de leurs tours.
« Laisseront sans gardiens ces ténébreux détours.
« Dans la confusion de l'horrible mêlée,
« Une porte de fer dans le granit scellée

« Restera pour ta fuite ouverte sous ces murs.
« Une esclave voilée, aux pas discrets et sûrs,
« Au signal de mes yeux t'y tracera ta route :
« Quand tes pieds de la porte auront franchi la voûte,
« Sous un bois de cyprès que tu traverseras
« L'esclave remettra Daïdha dans tes bras.
« Tu fuiras l'emportant le long des bords du fleuve,
« Sans lui dire un des noms dont sa pauvre ame est veuve.
« Sans suspendre d'un pas ton pied muet et prompt
« Pour poser seulement un baiser sur son front :
« Ton salut tout entier dépend de ce silence.
« Fuis comme le coursier que le tigre relance,
« Fuis tant que le fardeau serré contre ton cœur
« N'aura pas pour ta course épuisé ta vigueur.
« Tu ne t'arrêteras qu'une heure avant l'aurore.
« Vers un détour du fleuve, aux pieds d'un sycomore :
« Là, sûr de ton trésor, tu le déposeras.
« Et toujours sans parler assis tu m'attendras.
« Avant qu'au firmament le jour commence à poindre.
« Avec tes deux jumeaux je viendrai t'y rejoindre.
« Ton bonheur tout entier se pressera sur toi.

« Nous fuirons, nous fuirons ensemble, elle, eux et moi.
« Si vous voulez encor que Lakmi puisse vivre,
« Votre heureuse pitié me laissera vous suivre ;
« Ou tu me diras : Meurs ; et tu m'étoufferas
« Comme ce pauvre chien étouffé dans tes bras !...
« Adieu, l'heure suit l'heure, et le temps nous dévore :
« Tu me remerciras au pied du sycomore. »
Elle dit, et jetant une lime à sa main,
Elle lui fit un signe, il comprit : A demain !





XIVe VISION



QUATORZIÈME VISION

La nuit pleine de crime et de flambeaux rougie
Roulait avec horreur ses astres sur l'orgie.
Les constellations du haut du firmament

Regardaient cette scène avec étonnement,
Admirant comment Dieu dans son profond mystère
Laissait monter si haut les forfaits de la terre ;
Et les anges chantaient d'un accent solennel :
Patient ! patient ! car il est éternel !

Les flots emprisonnés jaillissaient en cascades.
L'illumination serpentait en arcades.
De cent mortiers d'airain les tonnerres des dieux
Lançaient du haut des tours des astres dans les cieux.
Qui dans leur parabole entrecoupant leur route
Formaient sous la nuit pâle une seconde voûte.
Un ondoyant réseau de mobiles soleils
Aux feux d'or ou d'argent, bleus, perlés ou vermeils.
Comme le firmament que l'arc-en-ciel essuie,
Les uns gouttes de feu se divisaient en pluie,
Les autres dessinaient suspendus dans les airs
Des temples merveilleux illuminés d'éclairs.
Puis éclatant là-haut avec des coups de foudre.

Semblaient des pans de ciel qui s'écroulaient en poudre;
La musique jetant le bruit à grands accens,
Par l'air qu'elle ébranlait secouait tous les sens;
Et leur donnant à tous comme une ame commune,
De mille impressions vagues, n'en faisait qu'une:
Emportant à la fois dans ses fougueux courans
Et l'ame de l'esclave et celle des tyrans.
Tout le peuple assistant aux splendeurs de ces fêtes
Couronnait les créneaux de membres et de têtes:
Un geste s'imprimait à tous ces fronts mouvans.
Les pavés, les lambris, les murs semblaient vivans:
On eût dit en voyant respirer les poitrines
Que l'air du ciel allait manquer à leurs narines!
L'atmosphère élevant les miasmes du sol
Eût asphyxié l'ange étouffé dans son vol.

Se sevrant de la lie où se vautrait le reste.
Nemphed et son rival étudiaient leur geste,
Et pour se préserver de l'invisible mort,
De leurs libations n'effleuraient que le bord.
Au moment où Nemphed dans sa perfide adresse
Croit voir son ennemi chanceler sous l'ivresse,
Et lui-même à son tour feignant d'être endormi,
Du forfait convenu fait le signe à Lakmi.
Celle-ci s'approchant comme pour mieux entendre,
Au cou du roi des dieux par les mains vient se pendre;
Et semblable à l'enfant qui, cherchant le baiser,
Entre l'œil et la bouche hésite où le poser,
D'un dard qu'entre ses dents cachait sa lèvre jointe
Dans la tempe du monstre elle enfonce la pointe.
La hache est moins mortelle et l'éclair est moins prompt:
Il tombe de son trône en se brisant le front.
Asrafiel de son sein tire soudain son glaive.
La foule à cet aspect se réveille et se lève :

Trônes, tables, autels, s'écroulent en débris,
Le palais retentit d'épouvantables cris.
En groupes acharnés tous les dieux s'entr'égorgent.
Des restes des festins les esclaves se gorgent;
Et pendant les horreurs de cette longue nuit
Tout se disperse et meurt, tout triomphe ou tout fuit.

Dans la confusion de la lutte insensée
Comme un éclair de mort Lakmi s'est éclipsée;
Les laissant disputer le trône ou le trépas,
Vers son palais désert elle court à grands pas:
A ses ordres secrets une esclave attentive
Prend les cheveux ravis au front de la captive:
Sa faible main à peine en soulève le poids.
Elle en lisse avec art les tresses sous ses doigts:
Et les réunissant au sommet de la tête,
Elle pare Lakmi de sa riche conquête.
Lakmi dans le cristal reflétant sa beauté,
Triomphe insolemment de ce charme emprunté,

Effile les cheveux, dans les parfums les lave,
Et fuyant les regards sort avec son esclave...

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Cependant comptant l'heure à ses pulsations,
Cédar est abîmé dans ses réflexions.
Avec la lime sourde il a limé ses chaînes.
Son sang impatient coule libre en ses veines;
Il entend le combat sur son front retentir,
Il voit tous ses gardiens se troubler et sortir.
Seul au fond de l'abîme où son oreille écoute,

Il attend qu'une main lui révèle sa route :
D'un pas léger de femme il distingue le bruit.
Elle approche, il s'avance ; elle marche, il la suit.
Sous les pas assoupis de sa muette escorte.
De l'épaisse muraille il a franchi la porte.
Son guide l'abandonne, il est libre, il est seul !

La nuit sur la nature étend son noir linceul.
On croirait qu'elle veut, de ce mystère instruite,
D'une ombre impénétrable envelopper sa fuite.
A peine aperçoit-il les têtes des cyprès
Sur l'horizon du ciel ondoyer à grands traits.
Il avance à tâtons vers un arbre qu'il touche,
Un cœur est sur son cœur, un doigt est sur sa bouche !..
Il sent de Daïdha sous l'haleine du vent
Les cheveux l'entourer de leur voile mouvant.
Sur ses bras en berceau muet il la soulève :
Il fuit en l'emportant plus légère qu'un rêve.
Au bruit grondant du fleuve il dirige ses pas.

Son haleine de feu ne se repose pas.
La brise apporte en vain un souffle sur sa joue,
En vain ce doux fardeau que la marche secoue
De ses bras enlacés lui faisant un collier,
Se suspend à son cou que le poids fait plier;
En vain sur son épaule une tête si chère
Bat comme un front d'enfant endormi sur sa mère;
En vain ce front qu'il touche et qu'il sent frissonner
A ses embrassemens semble s'abandonner:
Il ne se baisse pas pour effleurer sa lèvre.
De son brûlant amour par amour il se sèvre;
Comme un cœur oppressé qui s'arrête un moment,
Afin de respirer après plus librement.
Rien ne peut ralentir sa course qu'il redouble;
Chaque roseau lui semble un géant qui le trouble,
Chaque plainte de l'onde un cri qui le poursuit:
Il franchit un royaume en un quart de la nuit;
Et ne s'arrête enfin, le pied rapide encore,
Que sur le cap du fleuve au tronc du sycomore.
Là, sur un vert tapis qui glisse au bord de l'eau,
Il dépose en tremblant son amoureux fardeau,

Et respirant enfin de son cruel martyre,
Il s'assied auprès d'elle et sur son cœur l'attire.

Oh! pourquoi de la nuit le dôme est-il si noir?
Que ne lui laisse-t-il seulement entrevoir
Ces membres adorés, ce regard, ce visage
Qu'ont flétri la douleur et maigri le veuvage!
Son cœur d'époux éclate et se brise en sanglots.
Ses pleurs à ses baisers se mêlent à grands flots.
Il presse à le briser, d'une muette étreinte,
Ce corps tout palpitant de délire et de crainte.
Dans sa tremblante extase il redit mille fois
Les noms que des soupirs lui répondent sans voix:
Son amour remplirait une nuit éternelle!
Tremblante de bonheur, Lakmi, car c'était elle!
Dérobant ce transport par une autre excité,
S'enivrait de terreur et de félicité.
Sur ce cœur qu'abusait sa malice infernale,
Elle brûlait du feu qu'allumait sa rivale;

Et de peur de changer le délire en soupçon,
Du souffle sur sa lèvre elle enchaînait le son.
Rendant de son bonheur le silence complice.
Elle craignait qu'un mot trahissant l'artifice
Ne changeât en horreur ce court ravissement,
Et savait que la mort suivrait l'étonnement.
La lueur d'une étoile effrayait son audace,
Chaque regard d'amour était une menace;
Tel que dans la prairie un avide serpent
Aux flancs de la brebis se dresse et se suspend,
Et trompant le pasteur qui vainement l'appelle,
Boit le lait de l'agneau mourant de soif loin d'elle.
Telle, aux bras de Cédar, l'astucieuse enfant
Savourait dans la peur son crime triomphant;
Et des noms les plus saints par sa bouche nommée,
Même en trompant l'amour, jouissait d'être aimée.
Cédar pencha son front sous un poids de langueur,
Et Lakmi s'endormit la tête sur son cœur.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Quand Cédar s'éveilla, Lakmi dormait encore.
Aux premières blancheurs de la naissante aurore,
Avant de regarder la lumière des cieux,
Sur l'astre de son ame il abaissa les yeux.
Il entr'ouvrit du doigt pour revoir ce visage
De ces cheveux épars le liquide nuage,
Ces cheveux dont l'odeur et dont la pression
D'un duvet d'ailes d'ange avaient l'impression.
« Éveille-toi, dit-il, ô jour de ma paupière ! »
Et découvrant ce front sous son regard de pierre,

Mesurant d'un seul trait le forfait et l'erreur,
Il l'écarte du coude et se dresse d'horreur!

Réveillée à ce cri Lakmi de ses bras roule,
Son bras s'attache en vain au pied qui la refoule.
Cédar la secouant comme un pasteur blessé
Secoue en vain l'aspic à sa jambe enlacé :
« Exécrable instrument de vice et d'imposture,
« Vipère! criait-il, va! meurs sur ta piqûre! »
Et du front qu'il pressait sous son genou nerveux
D'une main indignée arrachant les cheveux,
« O voile de pudeur! disait-il, chastes ondes!
« Avez-vous pu flotter sur ces membres immondes! »
Et sur le bord à pic poussant toujours Lakmi,
« Va souiller, disait-il, l'enfer qui t'a vomi!... »
La pente en cet endroit escarpée et profonde
Dominait de cent pieds le lit grondant de l'onde;
Un pas de plus, Lakmi se détachait des bords :
Au moment de sa chute elle raidit son corps:

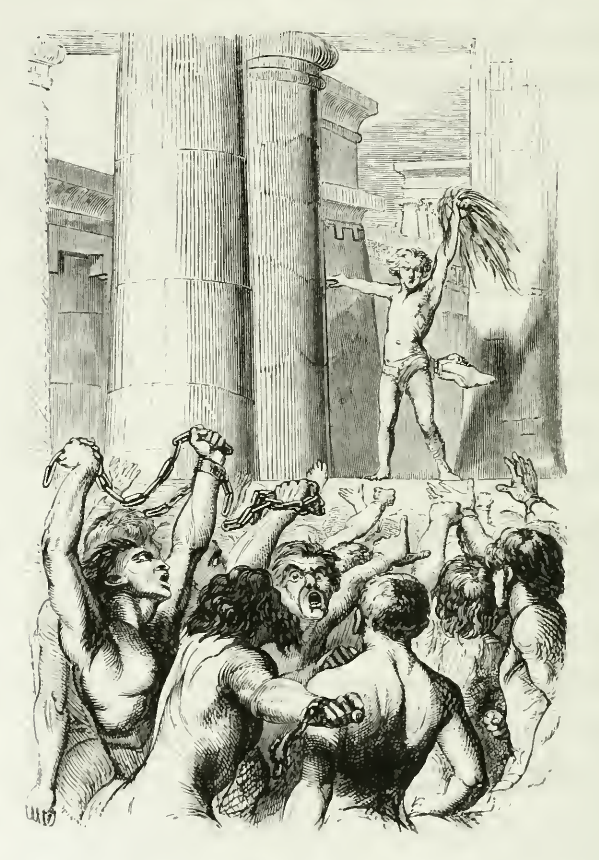
Et retenant Cédar d'une dernière étreinte,
Des ongles sur sa peau laissant l'horrible empreinte :
« Oui, lave, ange souillé, mon forfait dans ma mort !
« Frappe-moi sans pitié ! brise-moi sans remord !
« Je savais à quel prix ma criminelle ruse
« Achetait cet amour que ton cœur me refuse !
« J'ai fait le pacte impie et ne m'en repens pas,
« Ce songe de l'amour valait bien un trépas !
« Ma vie est un orage, il devait se résoudre ;
« J'ai dérobé le ciel, et j'accepte la foudre !
« Qu'elle frappe à présent ! je la provoque ! adieu !
« J'emporte dans l'enfer la mémoire d'un Dieu ! »
Elle dit, et cessant l'épouvantable lutte,
Elle roula du bord, résignée à sa chute ;
Et comme une immondice enlevée à ses bords,
Teint de fange et de sang le flot roula son corps.

De haine et de stupeur, debout sur le rivage,
Cédar avec dégoût détourna le visage:
Et les cheveux au ciel élevés dans sa main,
Du pas d'un insensé revint sur son chemin.
Les roseaux ondoyaient au vent de sa narine,
Un sourd rugissement sortait de sa poitrine:
Ses pas retentissaient sur le sol souterrain,
Comme les pas pesans d'un colosse d'airain.
Les lions des forêts fuyaient à son approche,
Et l'aigle épouvanté s'envolait de sa roche.
Agité par la honte et par le repentir,
On entendait les coups de son cœur retentir:
Il sortait par momens entre ses dents grinçantes
Des paroles sans suite et des voix mugissantes.
Des muscles palpitans son cœur s'accentuait,
Son œil était l'éclair et son geste tuait.
Sa sueur sur ses pieds pleuvant à large goutte,
D'une trace fumante enveloppait sa route,
Non la sueur du corps d'où coule sa vigueur,

Mais la sueur d'esprit qui fait saigner le cœur.
Ainsi qu'une machine à son œuvre lancée,
Vers son but en aveugle il marchait sans pensée ;
L'éclair de la vengeance éclairait seul ses yeux.

La nuit jetait déjà son ombre sur les cieux.
Quand du haut de ses toits le peuple au cœur servile
Le vit gravir de loin les sentiers de la ville.
« Quel géant, disaient ils, monte par le chemin ?
« Où va-t-il? d'où vient-il? que tient-il dans sa main?
« Il brandit vers le ciel une étrange bannière :
« Des coursiers de la nuit on dirait la crinière !
« Son ombre sur le mur dépasserait l'oiseau :
« Un chêne sous son bras vibre comme un roseau !
« Les portes de nos tours feraient baisser sa tête :
« Est-ce le vent, l'éclair, la foudre ou la tempête?
« Accourez!... le voilà!... tremblez!... n'approchez pas!... »
Et la foule de loin se pressait sur ses pas :
Et s'ouvrant devant lui pour lui laisser la place.
En flots toujours grossis se fermait sur sa trace.

Lui cependant marchait, marchait, marchait toujours,
Comme un fleuve entraînant des ruisseaux dans son cours :



Et levant dans sa main ces beaux cheveux de femme
Que le vent dépliait en flottante oriflamme.

Il semblait secouer ce crime de Lakmi,
Tel qu'un réveil de feu sur ce monde endormi!
La foule aux pieds légers qui vole où le vent vole.
Le suivait par instinct, sans souffle et sans parole.

Quand il vit tout ce peuple autour de lui béant
Que dépassait du front sa taille de géant,
Comme un mât qui se dresse au sein de la tempête,
Il s'arrêta terrible et retourna la tête;
Et d'un geste de dieu, d'une voix dont l'accent
Aurait fait remonter un fleuve mugissant:
« Est-il quelqu'un de vous qui garde au fond de l'ame
« Du feu d'Adonaï quelque mourante flamme?
« Est-il quelqu'un de vous qui conserve enfoui
« Dans les plis de son cœur le dieu d'Adonaï?
« Ce dieu des opprimés dont le nom est un glaive?
« S'il en est un encor, qu'il parle et qu'il se lève!
« Ce dieu vient à la fin en moi vous visiter,
« Affronter vos tyrans et les précipiter!... »

De la foule à ces mots de grandes voix montèrent,
Du livre dispersé mille pages flottèrent :
Les disciples du juste à la voix ralliés
Brisèrent les vils jougs dont ils étaient liés,
Et du peuple étonné fendant la multitude,
Prirent des combattans le cœur et l'attitude.
Les lâches, par l'exemple à l'audace aguerris,
Secouèrent les fers dont ils étaient meurtris.
On n'entendit au loin qu'un cliquetis sublime
De chaînes qui tombaient sous l'enclume ou la lime :
Un million de bras s'étendit à la fois.
La liberté jaillit d'un million de voix !
Et l'esprit du Seigneur qui souffle ces tempêtes
Ondoya comme un vent sur cette mer de têtes.

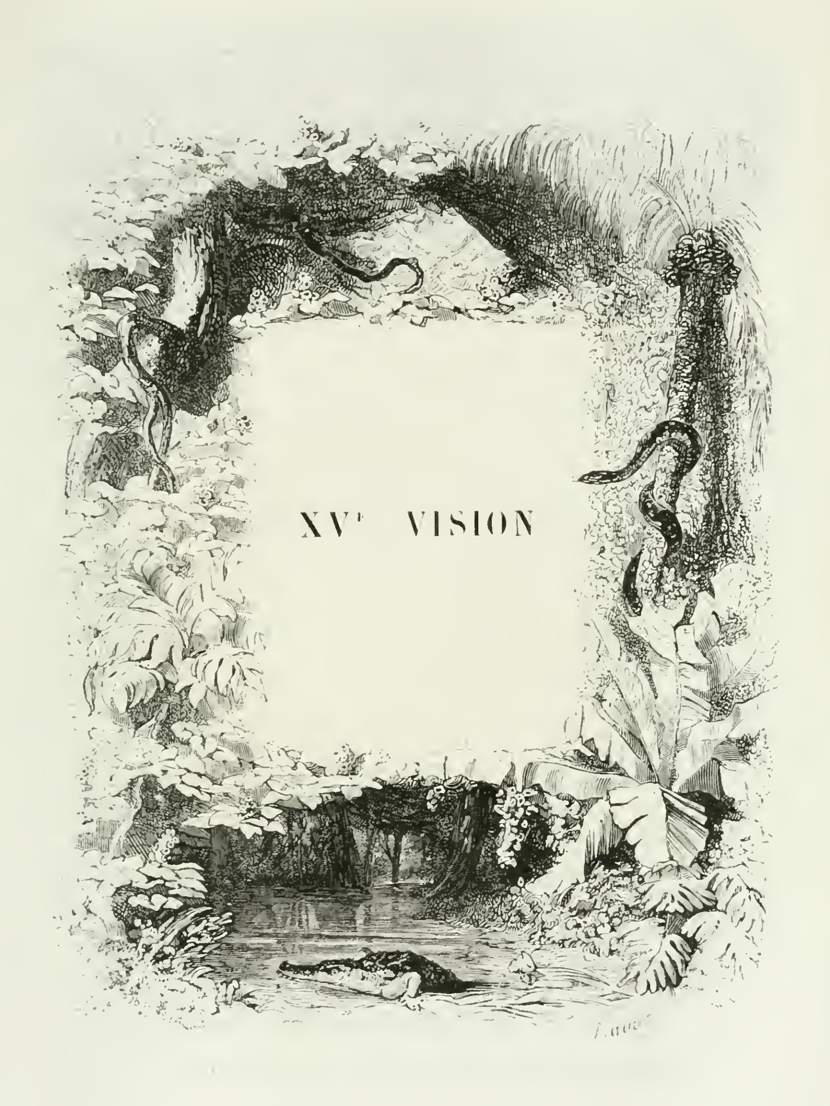
Cédar, dont à leurs yeux la colère avait lui,

Sentit monter l'esprit de tout ce peuple en lui :
« Vile chair, car qui sait le nom dont on vous nomme?
« Levez vos fronts, dit-il, et redevenez homme!
« Sous les pieds de vos rois, terre, remuez-vous!
« Et dans leur propre audace engloutissez-les tous!
« Secouez sur vos cous, lions, vos chevelures,
« Comme moi ces cheveux sacrés par leur souillure!
« C'est le vivant drapeau qu'eux-mêmes nous ont fait,
« Leur dernière infamie et leur dernier forfait!
« Contre leurs fronts maudits que toute main se lève!
« Chacun de ces cheveux sur leur tête est un glaive!
« Ils en ont dépouillé la plaintive pudeur,
« Comme vous de vos droits et de votre grandeur!
« Ainsi que je rapporte à son front sa dépouille,
« Remettez ses saints droits à votre ame qu'on souille.
« Pour vous paraître grands ils courbent vos genoux;
« Ils ont jeté leur ombre entre le ciel et vous!
« Effaçant dans vos cœurs la foi de vos ancêtres,
« Ils en ont chassé Dieu pour en rester les maîtres!
« Mais nommez avec moi le nom du Dieu vivant ;
« Ils seront la poussière et vous serez le vent!...

« Contre l'humanité leur règne est un blasphème :
« Venger l'homme avili, c'est venger Dieu lui-même !
« Abandonner ses dons, c'est les déshonorer ;
« Reconquérir ses droits, c'est encor l'adorer !
« C'est le culte de sang pour l'homme qu'on opprime !
« La tyrannie aussi de l'esclave est le crime !.
« Se courber sous le joug c'est presque le forger.
« Et subir les tyrans c'est les encourager.
« Purifiez le sol dans le sang et les flammes.
« Renversez leur palais, ces prisons de vos ames !
« Remontez vers le ciel par ce sublime assaut !
« La liberté, la foi, le vrai dieu, sont là haut !
« De vos desseins vengeurs leurs forfaits sont complices ;
« L'heure, l'occasion, les ombres sont propices.
« Ces monstres déchaînant leur sourde inimitié,
« Ont déjà de votre œuvre accompli la moitié.
« Leurs temples sont remplis de leur lutte intestine :
« Ils ne soupçonnent pas la nuit qu'on leur destine !
« Dans leur vil sang qui coule enfonçons les talons !
« Allons ! » — Le peuple entier s'élançant dit : « Allons ! »

Tel, quand le vent changeant sur la plaine liquide
Fait frissonner la mer d'une première ride,
Courant devant la brise, insensible d'abord,
A peine d'un murmure elle effleure le bord:
Mais au souffle croissant du vent qui la déplie,
Par cent mille sillons elle se multiplie:
Sur l'horizon lointain qu'elle fait onduler
On voit le flot qui monte au flot s'accumuler;
La ride devient vague, et la vague, colline.
Elle court en grondant battre un cap en ruine;
Et dans la mer d'en bas qui n'osait l'approcher,
Avec ses bras d'écume entraîner le rocher.
Tel ce peuple appelé par l'accent d'un seul homme
S'éveillait en sursaut de son terrible somme,
Et lançant vers le ciel ses ressentimens mûrs,
Tout armé de ses fers grossissait sous les murs.




XVE VISION



QUINZIÈME VISION

Cependant Asrafiel, vainqueur par sa complice,
De ses lâches rivaux débarrassant la lice,
Le pied sur un cadavre au trône était monté.

Pour lui le prix du sang était la volupté :
Et pour aiguillonner son audace assouvie
Mêlant la mort présente aux excès de la vie,
De débauche altéré plus que d'ambition,
Remplissait ce séjour d'abomination.
Sur les parvis souillés du palais des scandales,
Le sang et les parfums se mêlaient sur les dalles;
Les hymnes effrénés, les sons des instrumens,
Y couvraient de la mort les derniers râlemens.
Des danseuses nouant leurs trames fugitives,
Secouaient des flambeaux sur le front des convives:
La sueur, la fumée, obscurcissaient le ciel.
Cette atmosphère immonde était l'air d'Asrafiel:
On eût dit qu'effrayé du jour qui devait suivre
Des cinq sens à la fois il se hâtait de vivre.
Par ces hideux tableaux ses esprits excités
Trouvaient un nouveau sel à ses atrocités.
Les yeux de Daïdha brûlaient de loin son ame;
L'empire n'était rien pour lui sans cette femme :
Tous ses forfaits n'étaient que des forfaits ingrats
S'ils ne lui jetaient pas ce rêve entre les bras!

Il voulait, réservant pour lui ce prix céleste,
Être un amant pour elle, être un dieu pour le reste;
Et lui donnant sa part de sa divinité,
Faire de sa conquête une solennité!
Ces lieux étaient la scène et cette heure était l'heure.
Conduite de la nuit de sa morne demeure
A ce jour que lançaient les torches dans les cieux,
Daïdha, rougissant, était devant ses yeux.

Ses regards, étonnés par l'éclat de la flamme,
Dans l'éblouissement laissaient nager son ame;
Pour abriter son corps contre cette splendeur
Ses vêtements serrés couvraient mal sa pudeur.
La honte de son geste et sa tête baissée
Semblaient l'envelopper de sa chaste pensée;
Son cœur pétrifié s'arrêtait de stupeur,
Sa peau se nuançait des frissons de la peur:
Ses épaules à nu se serrant aux aisselles,
S'efforçaient de voiler son corps, comme deux ailes

Dont les duvets ravis par le cruel ciseau
Se referment en vain sur les flancs de l'oiseau.
Tantôt elle couvrait de ses doigts en étoile
Les marbres de son sein enfermés sous leur voile :
Tantôt pour s'abriter du jour qui l'offensait,
De l'ombre d'un pilier elle se vêtissait.
Parmi tant de beautés aux regards immodestes.
Son tremblement, sa peur, l'attitude, les gestes
Jetaient sur elle seule un voile de respect ;
Le regard déhonté rentrait à son aspect.
Tant la seule pudeur contre l'audace infâme
Peut recouvrir le corps du vêtement de l'ame!

Un silence d'extase et de ravissement
Donnait à tous les yeux les regards d'un amant.
Un murmure courait dans l'assemblée immense
Comme dans les forêts la brise qui commence ;
Tandis que Daïdha rouvrant ses chastes yeux,
Qu'épouvantaient d'horreur les murs licencieux ,

Par ces hideux tableaux toujours plus offensée,
S'enfonçait plus avant dans sa propre pensée ;
Comme un vase d'amour et de dilection
Au fond de cette mer d'abomination.

Le tyran aux splendeurs de cette beauté chaste
Du vice à la vertu contemplait le contraste.
Ses regards malgré lui respectaient ses appas.
L'absence des cheveux ne la déparait pas :
Comme un jeune palmier dont la main qui le taille
En élaguant sa cime élève encor la taille,
Plus souple et plus léger son buste s'élançait,
Et la forme d'amour que l'ombre nuançait
Semblait se détacher et glisser sur la pierre,
Comme celle qu'un songe apporte à la paupière,
Fantômes que de loin l'œil seul peut adorer
Et qu'en tendant les bras on fait évaporer.

« Viens, disait Asrafiel, ô perle de l'aurore
« Que la vague à mes pieds apporta pour éclore,
« Viens luire sur ce front où luit tant de grandeur;
« Tu feras dans ces lieux sa première splendeur!
« Étoile de la nuit qui brillais inconnue
« Derrière les forêts ou derrière la nue,
« Des astres du matin viens effacer le jour!
« Le bonheur, de tes yeux coule en rayons d'amour!
« Sur tes lèvres de nard un ciel entier respire!
« C'est pour te conquérir que j'ai conquis l'empire!
« Viens, couronnant mon cœur de tes chastes beautés,
« Me payer ma grandeur par mes félicités! »

En lui parlant ainsi, sa main rude et robuste,
S'assouplissant un peu, l'enlaçait par le buste,
Et dans ses forts genoux l'attirait vers son cœur,
Mais Daïdha bondit avec un cri d'horreur.
Il sourit, et dardant un regard de satyre :

« Biche à l'œil effrayé qui fuit ce qui l'attire !
« Dit-il, charmante enfant, reviens à moi, reviens !
« Ton pied léger, vois-tu, traîne encor tes liens ;
« De quoi te serviraient la colère et la fuite ?
« Plus vite sous ma main tu reviendrais réduite.
« Mais pourquoi t'enfuis-tu ? viens, tu ne sais donc pas
« Que l'œil d'un dieu lui-même adore tes appas ?
« Qu'il veut, gardant pour lui sa volupté jalouse,
« D'esclave, sur son cœur te proclamer épouse ?
« T'élever aussi haut sur celles que j'aimais
« Qu'aucun rêve d'orgueil ait aspiré jamais !
« Pour tapis sous tes pieds jeter toutes ces femmes ;
« Pour parure un empire, et pour jouets des ames ?
« Oh ! viens, folle beauté, sur le cœur d'Asrafiel
« De bonheurs inconnus étonner jusqu'au ciel !... »
Il se tut, et tendant les bras vers la rebelle,
Attendit un instant qu'elle y tombât... mais elle,
D'une voix dont la honte et l'indignation
Relevaient tout à coup la molle inflexion :
« Dieu seul est dieu, dit-elle, et le ciel de mon ame
« C'est le cœur de celui dont il m'a fait la femme !

« Cédar, mon saint amour ! Cédar, mon seul époux !
« Un cachot avec lui plus qu'un trône avec vous !
« De vos pieds tout-puissans que dans mes pleurs je lave,
« Poussez-moi, jetez-moi, foulez-moi comme esclave ;
« Mais rendez-moi Cédar, Cédar mon seul amour,
« Et mes petits enfans dont les yeux sont mon jour ?
« J'embaumerai vos pieds d'éternelles caresses,
« Et vous serez un dieu, du moins pour mes tendresses... »

Comme si cette bouche eût blasphémé le ciel,
Un murmure d'horreur la couvrit. Asrafiel,
La repoussant du pied, sur le marbre abattue :
« Ah ! dit-il, c'est donc lui ! Qu'on coure et qu'on le tue !
« Que l'on traîne à ses yeux ses membres torturés ;
« Qu'elle entende... ! Mais non, reprit-il, demeurez !
« Avant que de sa vie un geste me délivre.
« D'un seul mot, Daïdha, tu peux le laisser vivre :
« C'est toi qui vas frapper, c'est toi qui le tueras !
« Viens chercher ton amant, sa vie est dans mes bras !.. »

A ces mots, Daïdha, par la crainte éperdue,
Se jetait... Mais soudain par un pied suspendue,
Et rebroussant d'horreur son beau corps incliné :
« Non! non! qu'il meure avant son amour profané!
« Qu'il meure avant de voir son épouse avilie!
« Au prix de son honneur lui racheter la vie!
« Qu'il meure avant de voir mortes sous ton baiser
« Ces lèvres où son cœur du moins peut se poser!
« Frappe, mon choix est fait!...—Eh bien, non! dit l'hyène,
« Je suspendrai le coup pour que ta vie y tienne!
« Esclaves, apportez ses enfans par les piés
« Comme deux vils chevreaux pour le couteau liés.
« Par tous les sentimens de sa tendre nature
« Sur leurs membres sanglans donnez-lui la torture;
« Oui, respectez son corps et déchirez son cœur,
« Jusqu'à ce qu'elle tombe aux bras de son vainqueur... »
Les petits, à ces mots, arrachés de leur couche,
Chacun d'eux sur les bras d'un esclave farouche,
Sur le seuil du parvis sont apportés soudain;
L'aboîment ne fait pas bondir plus fort le daim
Que le vagissement de ses fils qu'on apporte

Ne fait bondir d'amour la mère vers la porte.
Avant que des bourreaux son geste ait été vu,
Se jetant sur leurs mains d'un élan imprévu,
Elle arrache ses fils à leur cruelle serre;
Sur son cœur étouffé par l'étreinte, les serre,
Les laisse, les reprend, roule son front sur eux;
Les couvre sur leurs corps de baisers plus nombreux
Que l'orage du cœur n'a de gouttes de pluie;
Les baigne de ses yeux, des lèvres les essuie.
Puis les pressant sur elle à les faire crier,
D'un regard qui paraît défier et prier,
Regarde les bourreaux un moment en silence,
Aux genoux d'Asrafiel avec ses fils s'élance;
Contre son cœur transi les presse d'une main,
De l'autre le genou de ce monstre inhumain;
De la foudre du cœur que son coup d'œil lui darde
L'attendrit, le foudroie: « Oh! dit-elle, oh! regarde,
« Regarde à tes genoux ces innocens agneaux!
« Des mères de tes dieux les fils sont-ils plus beaux?
« Oh! touche cette chair d'ivoire, où la tigresse
« Changerait, en léchant, sa morsure en caresse!

« Vois ces yeux où tes yeux se reflètent; oh! vois
« Comme ils touchent tes pieds avec leurs petits doigts!
« Comme dans tes genoux ils plongent leur visage,
« Ainsi que deux aiglons plongent dans le nuage!
« Oh! tu n'es pas de pierre, oh! tu t'attendriras!
« Tu les laisseras vivre, et moi tu me tueras!... »
Puis avec cet instinct rapide de la mère,
Aux lèvres d'Asrafiel voyant la joie amère,
Et comprenant soudain qu'il avait découvert
Le seul point sans défense où son cœur fût ouvert,
Du sol où se courbait sa face prosternée,
Relevant les enfans d'une main forcenée,
Et changeant tout à coup de figure et de voix,
Elle se retourna comme un cerf aux abois.

« Non, tu les frapperas! je le vois dans ton rire!
« Monstre! l'amour y raille et l'enfer y respire!
« Mais viens, tyran! bourreaux, meurtriers, venez tous!
« Ma seule arme de mère est plus forte que vous.

« Essayez d'arracher du sein qui vous défie
« Ce couple que j'y rentre et que j'y pétrifie !
« Vous briseriez plutôt ces lourds câbles de fer
« Que ce nœud de mes bras qui va les étouffer !
« Vous ne les atteindrez qu'en perçant mes entrailles !
« Ce sang, avec le leur, rougira vos murailles,
« Et ce monstre obtiendra pour prix de ses forfaits
« Trois cadavres jetés à ses pieds satisfaits !...
« — Bourreaux ! dit Asrafiel en haussant les épaules.
« Ouvrez, sans les briser, ces tendres bras de saules ;
« Prenez ces fruits séchés avant que d'être mûrs.
« Et brisez à ses yeux leurs têtes sur les murs ! »

Deux bourreaux, à ces mots, d'une invincible étreinte,
Déplièrent ses bras qu'entrelaçait la crainte,
Et de ses vains efforts sans peine triomphans,
Écartèrent la mère et prirent les enfans.
Chacun en saisit un comme un boucher sa proie,
Et lui lia les pieds d'une rude courroie.

Tel qu'un bloc qu'en tournant la fronde va lancer,
Chacun vers sa colonne on les vit s'avancer.
Déjà les airs sifflaient sous le vent des deux crânes;
Déjà le mur rasait leurs cheveux diaphanes:
Un pas de plus! leurs fronts éclataient en débris!
Le plus beau des jumeaux jette deux faibles cris:
A cette voix d'enfant, dont l'accent la déchire,
L'horreur de Daïdha monte jusqu'au délire,
Ah! le cœur d'une mère est enfin le plus fort!
« Pour sauver mes petits, j'embrasserais la mort! »
Dit-elle, et s'élançant comme l'air à la flamme,
Dans les bras d'Asrafiel elle tombe sans âme!...

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Le monstre se penchant sur son front sans couleur
Sous d'odieuses mains rappelait la chaleur;
Il allait profaner sous son haleine immonde...
Quand un cri dont l'horreur ferait crouler un monde
Un cri semblable au cri dont le terrible écho

Fit rentrer dans le sol les murs de Jéricho,
Un cri semblable au cri dont la puissance seule
Fait lâcher au lion la brebis de sa gueule,
Et de l'aigle tremblant ouvre la serre au ciel.
Fascina tout son sang aux veines d'Asrafiel;
Ouvrit ses fortes mains comme une main plus forte,
Et laissa retomber Daïdha demi-morte!

Cédar, car c'était lui, du haut des escaliers,
Cédar montrant sa tête entre deux hauts piliers,
Cédar grand comme un Dieu dont la mâle statue
Tombe du piédestal sur la foule abattue,
Les cheveux hérissés, le bras haut, l'œil béant,
Marche sur les corps morts au trône du géant.

Pendant que pour l'orgie ils désertaient les portes,
Du peuple débordé précédant les cohortes.

Précipitant ses pas, de la foule suivis,
Il s'était avancé jusqu'aux secrets parvis.
Comme avant de frapper l'orage plane et tonne,
Pour assurer ses yeux que la splendeur étonne,
Derrière une colonne un instant arrêté,
Par l'ombre du portique il s'était abrité.
Pendant qu'il suspendait ses combattans du geste,
Il avait vu ses fils balancés comme un ceste,
Et Daïdha, jetant son dernier cri d'effroi,
Tomber morte et souillée aux bras du monstre-roi!
A cet excès d'horreur dans son sein condensée,
La foudre de son ame avait été lancée;
De l'orteil aux cheveux l'horreur avait jailli;
La racine du cœur en avait tressailli.
Tout ce qui sent dans l'homme, aime, frémit, abhorre,
En avait concentré le contre-coup sonore;
Rage, colère, amour, mort, indignation,
S'étaient multipliés dans sa vibration!
La voix de tout ce peuple à sa voix confondue,
Des cieux qu'elle ébranlait paraissait descendue.
L'enfer n'aurait pas mis les tyrans à l'abri,

La vengeance du monde était dans ce seul cri!...

Comme se courbe un front quand passe la tempête,
Les géans avaient mis les deux mains sur leur tête,
Et pareils aux épis par l'ouragan pliés,
Sous son bras ondoyant s'écartaient de ses piés.
Le peuple à flots pressés le suivait de sa foule.
Telle au milieu d'un lac, quand une tour s'écroule,
On voit le lac grossi par les rocs éboulés
Surmonter ses hauts bords de ses plis refoulés,
Et dépassant du flot les grèves du rivage,
Suspendre son écume au rocher qui surnage;
Telle tombant au sein de ce monde avili,
Où de l'iniquité l'abîme était rempli,
La colère d'un homme et sa seule énergie
Avait d'un peuple entier troublé la léthargie,
Et de ces murs sacrés qu'il n'osait regarder
Jusque sur ses tyrans l'avait fait déborder.

Armé de jougs brisés, de socs et de massues,
Il se précipitait par toutes les issues,
Entraînant dans son flux, noyant dans sa fureur
Ces dieux qu'une heure avant adorait sa terreur.
Nul n'osait se roidir contre ce grand déluge,
Tous tombaient ou mouraient, ou cherchaient un refuge.
La droite de Cédar agitait leur linceul.
Asrafiel pâlissant osait s'arrêter seul ;
Et ne connaissant pas la force d'un bras libre,
Sur ses muscles tendus reprenant l'équilibre,
De toute sa hauteur se dressant en sursaut,
De Cédar qu'il défie il attendait l'assaut.
Daïdha de ses mains pressait encor sa jambe.
Cédar venant à lui sur le corps qu'il enjambe,
Comme un bélier jaloux qui, pour abattre un tronc,
Incline obliquement les cornes de son front.
Le souffle du lion grondant dans sa narine.

D'un seul coup de sa tête enfonce sa poitrine.
Asrafiel à ce choc qui le fait chanceler,
De ses côtes de fer sent les os vaciller ;
La force de son bras manque au coup qu'il assène ;
Ses poumons écrasés font ronfler son haleine ;
Mais pressant de Cédar la nuque entre ses doigts,
Ses deux coudes ouverts il l'écrase du poids,
Et, comme un sanglier plonge sa dent d'ivoire,
Dans son épaule nue enfonce sa mâchoire.
Tel on voit pour ouvrir ses cinq ongles mordans,
Le dogue secouer le tigre avec ses dents.
Cédar, sans étancher son sang pur qui ruisselle,
Glisse son front rampant sous son immense aisselle,
Et par ses flancs charnus à son tour l'étreignant,
Emporte de sa côte un grand lambeau saignant.
On dirait qu'insensible au vil sang qui le souille,
Pour dévorer son cœur jusqu'aux côtes il fouille ;
Sa dent qui sur ses os heurte sans s'ébrécher,
Enlève à chaque coup des lanières de chair ;
Un ruisseau de sang noir sur ses lèvres écume ;
Chaque quartier de corps sous sa mâchoire fume.

Sans ralentir sa rage il les secoue au vent :
Élargit sa morsure et plonge plus avant :
Et découvrant le cœur sous la chair déchirée,
Il y plonge en lion sa dent désespérée.
Le colosse à l'instant frappé du coup mortel,
Croule avec son vainqueur aux marches de l'autel.
Les globes de ses yeux tournent sous sa paupière ;
Son front sonore est pâle et froid comme la pierre.
Cédar penché sur lui le prend par les cheveux,
Tend, pour le soulever, ses deux poignets nerveux :
Et contre l'autel même où son forfait s'expie,
Comme un vautour dans l'œuf, brise son crâne impie :
Puis cherchant du regard ses autres ennemis,
Il voit tout, devant lui, mort, fuyant ou soumis.

Le peuple fluctuant que la peur encourage,

Pendant qu'il combattait, s'acharnant au carnage,
Avait, vengeant d'un jour tant de jours odieux,



Égorgé sans combat la moitié de ses dieux;
L'autre moitié fuyant le fer levé sur elle.

Avait, par des détours, gagné la citadelle;
Tour qui montait au ciel, et dont les murs de roc
Dressés en précipice, et ne formant qu'un bloc,
Défiant des béliers la poutre la plus forte,
Recevaient l'air du ciel et n'avaient qu'une porte.
Pendant que leur vainqueur s'enivrait du succès,
De cette tour d'airain gardant l'unique accès,
Les dieux réfugiés dans cet antre de pierre,
En refermant la porte avaient roulé derrière
Trois fragmens de granit, dont la masse et le poids
Auraient épouvanté mille hommes d'autrefois,
Et que de la colline où leur masse est soudée
Trente siècles n'ont pu déplacer en idée!
Ce reste de tyrans couvert par ses remparts,
Du faite des créneaux plonge en bas ses regards.
Le peuple, dont la rage à leur aspect s'allume,
Se brise sur ces murs en impuissante écume;
Sa fureur qui ne peut si haut les assaillir,
Sur les corps mutilés des morts vient rejaillir;
L'incendie au palais s'attache en longues lames,
Le vent souffle engouffré dans des courans de flammes;

Sous des vagues de feu le sol semble ondoyer :
Tout roule et s'engloutit dans ce large foyer.
Il calcine la pierre, il effeuille le marbre ;
La colonne s'allume ainsi que le tronc d'arbre,
Et comme des rameaux sur les herbes fumans,
Sème du haut des airs ses grands entablemens.
On dirait qu'un volcan allumé de lui-même
Dévore avec le sol ces temples du blasphème.
De ces foyers vengeurs les feux semblent vivans.
Des siècles en un jour rendent leur cendre aux vents.
L'œuvre d'impiété des siècles consumée,
Éteinte en un clin d'œil, se balaie en fumée.

L'ange de la justice et de la liberté,
Sur ses ailes de feu par les flammes porté,

Tel qu'un pasteur qui brûle une ruche d'abeilles.
Avec l'iniquité consume ses merveilles.
Aux sinistres éclairs des bûchers dévorans,
Aux bouillons de la lave, aux clameurs des mourans,
On voit courir le peuple ivre d'horrible joie,
Repousser dans la flamme ou disputer sa proie.
Battre des mains aux feux, encourager les vents,
Jeter sur les charbons les esclaves vivans.
Assouvir de leurs sens les vengeances brutales.
Du crime et de la mort mener les saturnales.
Et d'agneaux égorgés, devenus égorgeurs.
Surpasser les forfaits dont ils sont les vengeurs!...

Cédar, encor souillé de sang et de fumée.
Relevant Daïdha par sa voix ranimée.
Emportait loin du feu, sur ses bras triomphans,

Pressés contre son cœur sa femme et ses enfans.
Ne pouvant s'arracher à leur tremblante étreinte.
Il s'assit à l'écart au pied d'un térébinthe,
Dont sur un grand bassin les immenses rameaux.
Par leurs feuilles courbés, se baignaient dans les eaux :
Tel qu'un buffle altéré lave ses crins immondes.
Il se plonge trois fois tout fumant dans les ondes.
Et trois fois relevant sa tête sur les flots.
De son sang encor tiède il lave les caillots.
Le venin d'Asrafiel sortit de sa morsure.
Daïdha de ses pleurs arrosa sa blessure :
Et dans son chaste sein restaurant sa vigueur.
Avec ses deux enfans se jeta sur son cœur.

Oh ! de crainte et d'amour quels rapides échanges.
De mots inachevés qu'entendaient seuls les anges.
D'éclairs d'une ame à l'autre éclatant tour à tour.
Illuminant d'un mot les doutes de l'amour.
Dans ce rapide instant absorbèrent leurs ames !

Pendant que l'incendie en ses longs jets de flammes
Leur jetait par moment ses sinistres reflets,
Et que le sol tremblait aux chutes du palais.
Amant, père, vainqueur, enfant, épouse, mère,
Leur joie accumulée était leur atmosphère.
Le ciel aurait croulé sur le monde englouti,
Que le bruit dans leur cœur n'en eût pas retenti.

Cependant ce vil peuple, achevant son ouvrage,
Jusqu'après le triomphe étendait le carnage.
Cédar en eut pitié ; la tête dans sa main,
Il pleura sur lui-même et sur le genre humain.
« O race, pensait-il, faite pour qu'on l'opprime,
« Vengeras-tu toujours le crime par le crime?... »
Il regardait fumer ces sinistres débris :
Un géant que la foule assiégeait à grands cris,
Vint tomber aux genoux du vainqueur de sa race.
Où la force éclatait, il espérait la grâce :
« Sauve-moi, cria-t-il, de ce peuple assassin ! »

Cédar lui fit contre eux un rempart de son sein :
De sa main étendue il protégea sa vie.
Le peuple abandonna sa victoire ravie :
Tel qu'à la voix de l'homme un tigre rugissant
Qui laisse et qui regrette une goutte de sang.
Mais Cédar indigné les réprimant du geste,
Des tyrans poursuivis préserva quelque reste.
« Qui de vous, disait-il en détournant les yeux,
« Du maître ou de l'esclave est le plus odieux :
« Oh ! fuyons, Daïdha ! ces races de vipères !
« Emportons nos enfans aux forêts de nos pères !
« N'est-il donc plus un juste au fond des nations ? »
Et Daïdha pleurant lui répondit : « Fuyons ! »

Au sommet de la tour qui leur servait d'asile,
Les géans consternés regardant sur la ville,

Voyant cette pitié d'un vainqueur généreux,
Comprirent leur salut et parlèrent entre eux.
Dans ce monde pétri de mal et d'artifice,
Chaque vertu du juste est une arme du vice.
Quand l'incendie éteint languit sans aliment,
Et que l'épaisse nuit couvrit le firmament,
L'un d'eux par une corde aux créneaux suspendue,
Et du poids de son corps jusqu'aux fossés tendue,
Glissa le long du mur, et d'un pas indécis
S'avança vers Cédar sous le grand arbre assis.
Tombant à ses genoux et simulant la crainte,
Il pressait ses deux pieds d'une muette étreinte.
Sa voix cherchait des mots et ne pouvait parler;
Sa pensée en suspens semblait aussi trembler.
Comme un coupable enfin que son juge rassure,
Et sur les mots pesés composant sa figure :
« O divin étranger envoyé par le ciel
« Pour délivrer la terre et punir Asrafiel,
« De quelque nom caché que Jéhova te nomme!
« Puissante main d'en haut qui viens relever l'homme!
« L'homme qu'elle relève est indigne de toi.

« A leurs iniquités, ô juste ! arrache-moi !
« Tu vois devant tes yeux une de leurs victimes
« Respirant l'air impur qu'ils infectent de crimes !
« Buvant l'iniquité tout en la détestant,
« Et pour leur échapper épiant chaque instant.
« Du sommet de la tour où cette race impie
« Comme l'aigle blessé de son aire t'épie,
« Je t'ai vu tout à l'heure à ces hommes ingrats
« Ravir tes ennemis protégés par ton bras ;
« J'ai reconnu ma race à ta vertu sublime.
« J'ai mis ma confiance en ton cœur magnanime ;
« Et du haut des remparts glissant inaperçu,
« Comme l'ombre de Dieu ton ombre m'a reçu.
« Sauve-moi, choisis-moi de cette race infâme
« Que ma tribu déteste et que vomit mon ame !
« Mon nom n'est pas leur nom, mon dieu n'est pas le leur,
« Jeune ils m'ont pris au piége ainsi que l'oiseleur.
« Sous les palmiers sacrés la Mésopotamie,
« M'enfanta d'une race à leur race ennemie.
« Là, le nom des géans comme un crime est haï,
« Là, règne seul au ciel le nom d'Adonaï !

« Là, le lait et le miel coulent d'un sol propice,
« Et du cœur des mortels l'amour et la justice.
« Là, tout homme plantant ses tentes en tout lieu,
« A son frère dans l'homme et son père dans Dieu.
« Oh! laisse-moi m'enfuir vers ces rives prospères
« Et reporter mes os aux tombes de mes pères! »

Cédar le relevant en étendant la main :
« Saurais-tu de ces bords retrouver le chemin?
« Pourrais-tu vers ce ciel me guider sur ta trace?
« Parle! oh! parle, dit-il, enfant d'une autre race.
« Si tu sais où trouver les fils de Jéhova,
« Mes pieds seront tes pieds, et tes yeux mes yeux : va

« — Vers ces climats bénis où l'aurore a sa source,
« Neuf soleils, dit Stagyr, achèveront ta course
« Nous marcherons d'abord par un profond vallon.

« La poitrine tournée au vent de l'aquilon.
« Nous passerons bientôt les ondes de l'Euphrate.
« Nous entrerons après dans une terre ingrate
« Qui ne germa jamais herbe ni nations,
« Déserts touchés par Dieu de malédictions,
« Où, déroulant aux vents ses vagues infécondes,
« L'océan sablonneux laboure seul ses ondes.
« Là, pour ne pas mourir, sur les flancs du chameau
« Le patriarche errant charge deux sources d'eau.
« Après trois jours entiers du côté de l'aurore,
« La terre des palmiers commencera d'éclore.
« Un fleuve indiquera les bords que nous cherchons. »
Ainsi parla Stagyr, et Cédar dit : « Marchons ! »

Détournant ses regards de ce séjour d'alarmes,
Il prit sur chaque bras un des fils de ses larmes.

Appuya sur son cou la main de Daïdha,
Et suivit hors des murs l'homme qui le guida.
A la lueur des feux sur des monceaux de cendre,
De la cité du crime on le vit redescendre,
Et maudissant du cœur l'infâme nation,
Secouer de ses pieds l'abomination!
Il vit autour des murs errer une chamelle
Dont le petit suçait la pendante mamelle:
Stagyr d'un geste adroit lui passant le licou,
En chassant son petit l'emmena par le cou.
Sur les marges du puits deux outres oubliées
Pleines d'eau, par Stagyr l'une à l'autre liées,
Du fleuve qu'ils fuyaient emprisonnant les flots,
Balancèrent leur poids en liquides ballots.
Daïdha sur le dos de l'animal robuste
Prit sur ses bras ses fils pressés contre son buste,
Suivant d'un souple corps ses cahots ondulans,
Leurs pieds nus du chameau battaient les rudes flancs.
Cédar, qui du regard surveillait cette charge,
Lui prêtait pour soutien son bras solide et large;
Les chemins admiraient ce beau groupe ondoyant.

La main de Daïdha sur Cédar s'appuyant
Essuyait de son front la sueur goutte à goutte,
Et son souffle d'amour rafraîchissait la route.
Quand un des deux enfans s'éveillait ou criait,
Dans le creux de sa main que leur lèvre essuyait,
Cédar faisant un peu ruisseler l'outre pleine,
Du vent sur leur visage en humectait l'haleine.
Ainsi cherchant l'abri d'un Dieu juste et vengeur
Fuyait vers l'Orient le couple voyageur,
Et chacun de leurs pas rapprochant l'espérance,
Semblait jeter un siècle entre eux et leur souffrance!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Ils marchèrent ainsi jusqu'au pâle matin.
Déjà le grand désert rougissait le lointain,
Comme une flamme envoie un reflet au nuage,
Incendiait le ciel de sa livide image.
La vapeur que la nuit lui faisait exhaler
Aux rayons bas du ciel paraissait onduler.

Ses sillons accouplés fumaient comme une braise
Que la pelle remue aux bords de la fournaise.
Tout l'horizon flottait dans la confusion.
Seulement, par moment, un oblique rayon
Rasant du sable d'or la crête qu'il allume
Le faisait éclater comme un bouillon d'écume;
Puis d'un sommet à l'autre avec le jour glissant
Semait de points de feu le sol éblouissant,
Et noyant le regard dans ses horizons vagues,
De cette mer de flamme entre croisait les vagues.
En entrant sous ce ciel par la vapeur terni,
On croyait tout vivant entrer dans l'infini.
Le doute et la terreur reposaient sur ces cimes;
En jetant leurs regards sur ces mouvans abîmes,
Cédar et Daïdha, l'un sur l'autre appuyés,
Sentirent tous leurs nerfs se crisper dans leurs piés;
Reculant sur leurs corps d'un geste involontaire
Leurs orteils contractés s'attachaient à la terre.
Mais, se tournant vers eux, Stagyr dit : « Le voilà !
« Des hommes et de Dieu la terre est au-delà ! »

Sous l'haleine du feu que le désert apporte
Sur la terre déjà toute vie était morte.
Ils ne voyaient au loin que des troncs calcinés
Sous le poids du simoun et du sable inclinés;
Semblables à ces mâts, grands débris de naufrages,
Qu'en ses jours de courroux la mer jette aux rivages,
Et qui dressent de loin à l'œil des matelots
Leurs cadavres penchés et rouillés par les flots.
Ainsi sur les confins de la terre vivante
Le désert dépliait son écume mouvante;
Et le sable en bouillons débordait de son lit
Comme une eau sur le feu qui bout et rejaillit.

Rassurés par les pas de l'homme qui les guide,
Les amans abordant cette arène liquide,
Comme un esquif se lance aux flots des océans,
Confièrent leurs pas à ses sables béans.

Les ondulations des premières collines
Leur cachèrent bientôt les campagnes voisines.
L'horizon décroissant s'affaissa sous leurs yeux :
Ils ne voyaient au loin que la poudre et les cieux.
Leur route serpentant de l'abîme au nuage.
D'un vaisseau qui talonne imitait le tangage.
Le gouffre dont à peine on les voyait sortir
Ne les rendait au jour que pour les engloutir.
Ils levaient un moment au sommet de ces lames
Leurs deux fronts que le jour colorait de ses flammes.
Comme l'on voit surgir et plonger tour à tour
La voile des pêcheurs teinte des feux du jour.
Le vent qui fraîchissait, soufflant à leur figure.
Ballottait de Cédar la noire chevelure,
Et la faisait fouetter et claquer sur son dos
Avec un bruit pareil au claquement des flots.

Depuis que leurs regards avaient perdu la terre,
De leurs impressions symptôme involontaire,

Ils marchaient en silence et n'osaient échanger
Une pensée entre eux pleine de leur danger :
Soit que la majesté de ce roulant abîme
Imprimât à leur lèvre une terreur intime ;
Soit que de leur péril le secret sentiment
Accumulât sa force en ce grave moment.
Comme une caravane aux défilés entrée,
Aucun son ne troublait leur marche mesurée ;
Le pied sourd du chameau ne retentissait pas :
Le sable buvait tout jusqu'au bruit de leurs pas.
Seulement par instant, sous leur corps qui chancelle,
Ils entendaient un bruit comme d'eau qui ruisselle.
Leur oreille trompée, avec ravissement
Écoutait gazouiller ce doux ruissellement.
Au murmure de l'eau leurs yeux cherchaient la source :
Pour y tremper leur ame ils suspendaient leur course :
L'illusion au cœur bientôt se refoulait ;
Ce n'était sous leurs pieds qu'un gravier qui coulait,
Comme si du désert cette arène tarie
Eût à l'aridité mêlé la raillerie.

De la terre et du ciel les rayons du soleil
Fondaient leur tête nue et leur brûlaient l'orteil:
Quelquefois sur le flanc d'un monticule sombre
Se collant sur la pente ils goûtaient un peu d'ombre,
Et de leurs fronts baissés laissant égoutter l'eau.
Ils reprenaient haleine et partaient de nouveau.
Ils marchèrent ainsi jusqu'à l'heure tardive
Où le soleil plongea dans ces vagues sans rive.
La brise de la lune enfin se fit sentir;
La longue ombre du soir commença de vêtir
La nudité du sol d'apparences plus douces.
L'œil trompé le voyait teint d'herbes et de mousses.
Le désert que renflait quelque roc souterrain
Affectait la rudesse et les plis du terrain.
Les coteaux élargis arrondissaient leurs croupes.
Sur leurs flancs affaissés des monts nouaient leurs groupes;
Leurs formes découpaient l'azur plombé des cieux.
Les étoiles rasaient leurs pics audacieux.
L'illusion jetait aux crêtes de ces chaînes

Les profils nuageux des cèdres et des chênes.
On aurait pu se croire errer sur quelques bancs
Des rochers du Taurus ou des monts des Libans;
Et des sommets ombreux de leurs cimes voilées
Voir leur neige écumer dans la nuit des vallées.

De ces illusions leur cœur se nourrissait,
Sur leurs pas ralentis la nuit s'épaississait.
Dans le creux d'un vallon de ces trompeuses pentes
Où les rideaux des nuits furent leurs seules tentes,
Les amans épuisés s'arrêtèrent enfin;
Ils choisirent pour place un lit de sable fin.
Après avoir tiré le lait de sa mamelle
Cédar remit en garde à Stagyr la chamelle.
Ils mangèrent des fruits portés pour le chemin;
Se passèrent après l'outre de main en main;
Et rendant grâce à Dieu de ces sobres délices,
Se couchèrent en paix aux flancs des précipices.
Stagyr de quelques pas s'était éloigné d'eux.

Après tant de misère ils étaient là tous deux.
Ils entendaient dormir les deux fruits de leur couche,
Un vent frais sur le front et du lait sur la bouche:
Le cœur contre le cœur et la main dans la main,
Leur veille se portait sur un long lendemain:
Ils avaient retrouvé le ciel dans leur présence.

Il est dans les repos de l'humaine existence
De célestes momens, momens, hélas! trop courts,
Où dans le cœur trop plein le sang suspend son cours:
Où des afflictions que le présent soulève
Sur l'esprit dilaté le poids n'est plus qu'un rêve:
Où comme la brebis au tournant des saisons,
L'ame se sent pousser de nouvelles toisons,
Et de ce lac de joie où Dieu l'a retrempée
Sort sans se souvenir de sa toison coupée!
Semblables à ces jours qu'au milieu des hivers
Tout fumant de frimas le soleil donne aux airs:
Qu'au-dessus du brouillard qui ternit les campagnes

Le voyageur rencontre au sommet des montagnes :
Où le rayon du ciel chauffe comme un manteau,
Où la lumière baigne et dore le coteau.
Où du brouillard des nuits le cèdre qui s'essuie
En rosée odorante égoutte aux pieds sa pluie,
Où le merle frileux siffle au bord du chemin.
Où rien ne manque au jour, hélas! qu'un lendemain!

Ainsi dans son repos ce couple solitaire
Se sentait vers le ciel enlevé de la terre :
Ils se laissaient bercer par leur ravissement.
Ainsi que le nageur par le flot écumant.
Leur ame, à qui la paix rendait la confiance.
Ne se fatiguait plus d'obscure prévoyance :
A ces regards du ciel qui les environnaient.
Comme leurs membres las, leurs cœurs s'abandonnaient.
Le front devant le front et les mains enlacées
Leurs regards mutuels s'envoyaient leurs pensées.
Des étoiles du ciel les rayons amoureux

Enviaient les coups d'œil qu'ils échangeaient entre eux.
Des brises de la nuit l'haleine parfumée,
En effleurant leur bouche en était embaumée:
Elle emportait leurs mots et leur ame en soupir;
Leurs touchans entretiens ne pouvaient s'assoupir,
Pour s'enivrer du son de leur voix retrouvée
Ils faisaient mille fois gazouiller leur couvée.
Pour retrouver l'épaule ou le cou de l'amant,
Daïdha dépliait son bras déjà dormant;
Cédar, pour écouter le souffle de sa bouche,
S'appuyait sur le coude au sable de sa couche.
Le sommeil du bonheur enfin ferma leurs yeux.

Astres, amis du cœur, qui regardiez des cieux!
De l'éclatante nuit brillantes providences,
Étoiles où montaient leurs chastes confidences!
Yeux ouverts du Seigneur sur l'ombre des déserts!
Esprits qui remplissez l'air, la terre et les mers!
Anges de tous les noms, mystérieux fantômes

Dont le monde invisible est plus plein que d'atomes;
Saints ministres du père en tous les lieux vivant,
Qui luisiez dans ce feu, qui passiez dans ce vent,
Oh! pourquoi, déjouant des desseins sacriléges,
N'éloignâtes-vous pas ces beaux pieds de tous piéges!
Pourquoi laissâtes-vous, jusqu'au réveil du jour,
S'assoupir ces deux cœurs dans l'embûche d'amour?
N'avaient-ils point d'ami dans le monde céleste
Qui pût les éveiller d'une idée ou d'un geste?
Pour l'incompréhensible et sainte volonté,
La ruine de l'homme est-elle volupté?
Mais silence : envers Dieu la plainte est une offense.
Ses anges ne sont saints que par l'obéissance!...

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Quand la barre de feu fendit le firmament.
Ils furent éveillés par le gazouillement
Des enfans assoupis dont la main étendue
Cherchait la coupe humaine à leurs lèvres rendue,
Mais que l'anxiété d'un sevrage cruel
Avait vidée, hélas! sur le sein maternel.
A ces doux cris, Cédar de son repos se lève.
Il promène d'en haut ses regards sur la grève.
Trois fois d'une voix forte il appelle Stagyr :
De chaque pli du sable il croit le voir surgir;
Mais sa voix, du désert seulement entendue,
Expire sans réponse, et meurt dans l'étendue...

. . . .

. . . .

Son esprit est frappé d'une horrible lueur:
Son front se couvre à froid d'une moite sueur:
Il tourne sous l'assaut de confuses idées.
Son pied heurte en marchant les deux outres vidées,
Dont le sable stérile avait bu toute l'eau,
Et qui portaient aux flancs l'empreinte du couteau!
A ce témoin parlant de tant de perfidie,

Comme d'un coup mortel son ame est engourdie.
Aux yeux de Daïdha, pétrifiés d'horreur,
Ses yeux en se portant redoublent sa terreur.
Dans leur anxiété plus leur regard s'enfonce.
Plus à leur doute affreux la mort est la réponse.
Dans ce regard muet, dialogue sans mots,
D'une longue agonie ils ont bu tous les flots.
Sous le poids de l'horreur leurs cous brisés se ploient;
Pour mourir sur la place en silence ils s'asseoient.
L'aspect de leurs enfans les secoue et les mord.
Ils s'éveillaient rians à l'aube de leur mort.
A leur vue en sursaut Cédar encor se lève:
Les yeux sur la poussière, interrogeant la grève.
Il cherche à retrouver dans le sable mouvant
La route de Stagyr; mais les ailes du vent
Qui se lève au matin sur ces vagues arides,
De l'océan de poudre ont nivelé les rides,
Et du guide infidèle enseveli les pas.
Le pied du passereau ne s'y connaîtrait pas.
Il revient épuisé de sa course inutile.
Daïdha se collant à l'arène stréile.

A la place où de l'eau le sol était imbu,
Cherchait à retrouver l'onde qu'il avait bu,
Mordait le sable sec d'une lèvre farouche;
Approchant les enfants, leur y collait la bouche,
Espérant que le sol de leur soif attendri
Ne refuserait pas de la rendre à leur cri:
Et bondissant sous elle ainsi qu'une panthère,
Comme pour se venger frappait du poing la terre

Cédar les bras levés un moment regarda;
Puis à ce vain délire arrachant Daïdha,
Et remettant au ciel un cœur transi de doute,
Pour qu'un guide invisible illuminât leur route,
Il prit un des enfans sur chacun de ses bras:
Et marcha sans savoir où le menaient ses pas.
Daïdha regardant l'horizon et sa brume,
Le désert qui poudroie ou le brouillard qui fume,
Montrant avec un cri son espoir de la main,
Le faisait revenir cent fois sur son chemin:

Voyait dans les vapeurs de son regard de mère
Surgir à l'horizon chimère sur chimère
A tous ces buts changés leur force succombait:
Sur chacun de leurs pas le doute retombait;
Sans cesse un repentir ramenait en arrière
Leurs pieds dont les erreurs centuplaient la carrière;
Puis saisis tout à coup d'un nouveau repentir,
On les voyait s'asseoir, se lever, repartir.
Le soleil cependant suspendu dans sa voûte
Marquait de leur sueur les haltes de leur route:
De leurs membres trempés leur force ruisselait.
Daïdha se frappait les seins vides de lait:
Au lieu du blanc nectar dont son malheur les sèvre,
Arrachant à Cédar ses enfans, sur leur lèvre
Elle faisait couler, pour les désaltérer,
Ses larmes, lait du cœur, que les yeux font filtrer!
Mais le sel de ses pleurs, qui rend cette onde amère,
Détournait les petits des baisers de leur mere:
« Cœur qui les as portés, les laisses-tu mourir?
« Sein qui les as conçus, ne peux-tu les nourrir? »
Criait-elle en voyant toutes ses ruses vaines.

« Oh ! s'ils voulaient du sang, je m'ouvrirais les veines! »
Et déchirant sa peau de son ongle impuissant :
« Que n'êtes-vous lions, vous lécheriez ce sang ! »
De ces cris maternels la douleur insensée
En épuisant son corps égarait sa pensée.
Cédar contre son cœur vainement l'appuyait :
De ses bras contractés ce cher fardeau fuyait,
Et lassé d'un espoir qui sans cesse retombe,
Embrassait le désert des bras comme une tombe !

Les étoiles du ciel commençaient de jaillir,
La nuit de ses terreurs revint les assaillir.
D'une étreinte mortelle assis ils s'embrassèrent ;
Comme deux naufragés, et muets s'affaissèrent.
Nul n'osait de sa voix faire entendre le son :
Leurs cœurs ne se parlaient que par leur seul frisson :

En proférant le mot qu'il eût fallu répondre
Ils craignaient de sentir tout leur courage fondre.
Chacun d'eux dévorait ce que l'autre pensait.
Des enfans sur leurs bras le cri s'affaiblissait :
Leur cœur les réchauffait entre leurs deux poitrines.
A peine entendait-on le vent de leurs narines :
Comme la poule encor couve mort son poussin.
La mère réchauffait ces deux corps dans son sein.
Oh ! durant cette longue et suprême insomnie
Combien le sable but de gouttes d'agonie !
La brise du matin les rafraîchit un peu.
Le soleil nu monta comme un charbon de feu :
L'aube qui se jouait splendide sur leur tête
Teignit le firmament de sa couleur de fête.
Cette gaîté semblait une insulte des cieux.
Pour y chercher secours ils levèrent les yeux :
Une cigogne seule à l'aile diaprée
Sans doute, hélas ! aussi de sa route égarée,
Comme une longue flèche à la fin de son vol
Fendait l'air résonnant à quelques pieds du sol.
Dans ses deux pattes d'or emportant avec elle

Un de ses chers petits à l'ombre sous son aile.
L'oiseau, comme étonné de l'aspect des humains,
S'approcha d'eux ; Cédar éleva les deux mains
Comme pour arrêter cet ami dans sa course,
Et conjurer l'oiseau de lui montrer la source.
Le fort vent de son vol effleura ses cheveux :
Mais l'oiseau s'éloigna sans entendre ses vœux.
Ils suivirent longtemps de colline en colline
Son vol bas, jusqu'au bord où l'horizon décline,
Et marchèrent plus seuls quand l'oiseau disparut.
Le matin de ce jour un des jumeaux mourut;
L'autre mourut le soir. Faux sourires de joie
Qui finit en sanglots et qu'une larme noie !
Cédar n'entendit pas mourir leurs souffles sourds,
Seulement il sentit leurs corps froids et plus lourds,
Et leurs têtes pendant du bras qui les supporte
Battirent sur son cœur comme une chose morte.
Son œil pétrifié sans pleurs les regarda,
Et de son seul bras libre enlaçant Daïdha,
Il s'enfuit emportant ses fils morts et sa femme,
Comme un spectre emportant les trois parts de son ame.

Ou comme la victime échappée au boucher
Qui traine dans son sang les lambeaux de sa chair.

Il courut au hasard jusqu'au bout de sa lesse,
Tant que les nerfs tendus trompèrent sa faiblesse.
Ces pas pressés, ce poids, ce fougueux mouvement.
De ses maux à son ame ôtaient le sentiment.
Quand son pied s'arrêta, ses forces succombèrent;
Sur lui, de tout leur poids, ses fardeaux retombèrent.
Daïdha de son sein sur le sable glissa,
Ses enfans sur son cœur, lui-même il s'affaissa.
Précurseur de la mort dont il était l'image.
Le sommeil sur ses yeux répandit son nuage,
Et, de songes trompeurs abusant sa raison,
De ruisseaux et de lacs inondait l'horizon.

Quand il se réveilla de cette léthargie,

Le matin à ses sens rendait quelque énergie :
La nature lutta plus forte que la mort ;
Son œil crut du désert apercevoir le bord.
« Oh ! lève-toi, dit-il, si ton cœur bat encore ;
« Je vois de hauts palmiers tout noyés dans l'aurore !
« Les anges du Seigneur ont eu pitié de toi.
« — Me lever ! me lever ! dit la mère, et pourquoi ?
« Ah ! tigre que je hais, plus que l'agneau sans tache
« Ne hait le nœud coulant qui le traîne à la hache :
« Moi, me lever, te suivre, et marcher sur tes pas !
« Ah ! tu voudrais encor m'égarer, n'est-ce pas ?
« Tu voudrais, du désert m'infligeant les tortures,
« Faire mourir de soif mes pauvres créatures ?

. . . .

. . . .

« Oh ! non, non, à mes bras le ciel les a rendus !
« Par ce cœur à jamais ils y sont défendus.
« Tu ne les auras plus, monstre, qu'avec ma vie !
« Viens me les arracher, viens, mais je te défie !
« Dieu les protége ici contre tes cruautés,
« Il les a de tout mal dans ces lieux abrités.

« Vois comme ils sont heureux aux bords garnis de mousses
« Où leurs petites mains puisent des eaux si douces!
« Comme du nénuphar l'ombre les rafraîchit.
« Comme du citronnier le rameau qui fléchit
« Roule à leurs pieds joueurs ses savoureuses pommes!
« Que de fleurs, que de miel, que de sucs et de gommes
« Distillent de l'écorce ou pleuvent des rameaux,
« Ou de la ruche pleine échappent en ruisseaux!...
« Qu'il fait bon en ces lieux, qu'un seul aspect offense!
« Que menace un seul mal! tigre, c'est ta présence!..»
Et regardant Cédar avec ce long regard
Où l'œil de l'insensé semble rougir un dard.
Et reculant de lui sa tête renversée,
Et des coups de sa main lui lançant sa pensée;
Pressant contre son cœur, hélas! ses enfans morts,
Elle les dérobait dans les plis de son corps!

En vain des plus doux noms conjurant ce délire,
Cédar cherchait ses yeux, leur parlait du sourire;
Ses plus tendres regards n'inspiraient que terreur.
Elle n'avait pour lui que geste et cri d'horreur!
Ah! ce fut là le fond de son amer calice!
Dans la dernière goutte il but tout son supplice.
Dans ce sort à son sort par le trépas lié,
Son cœur fort jusque là s'était multiplié :
Mourir, oui! mais mourir aimé de ce qu'on aime,
Attendrirait du moins l'embrassement suprême!
S'en aller réunis vers un plus doux séjour,
Cette agonie encore eût été de l'amour!
Mais n'être plus connu de cet œil fixe et sombre,
Du seul point lumineux qui restât dans son ombre!
Ne pouvoir rappeler du regard, de la voix,
Ce rayon dont l'amour l'inondait autrefois!
Frapper de sa parole une oreille de pierre,
Ne trouver qu'un abîme au fond de sa paupière!
Que dis-je? être soudain devenu pour ces yeux
L'objet le plus étrange et le plus odieux!
La voir tendre les mains afin qu'on l'en délivre!

Ah! c'est mourir cent fois par ce qui faisait vivre!
C'est voir le passé même échapper! c'est sentir
Le cœur où s'appuyait le cœur s'anéantir!
A l'horrible lueur de ce tourment suprême
Cédar douta de lui, d'elle, de Dieu lui-même.
Comme un homme qui sent finir tout sentiment,
Son ame eut du néant l'évanouissement.
Il roula dans son gouffre écrasé sur ses pointes.
Le cou plié, le pied en avant, les mains jointes,
Immobile il resta contemplant Daïdha,
Et la mer de douleurs flots à flots l'inonda.
Quand il revint à lui pour marcher vers l'aurore,
Il voulut dans ses bras la soulever encore;
Mais Daïdha nouant ses doigts comme attachés
Aux maigres filamens d'arbustes desséchés,
Et cramponnée au sol d'une étreinte farouche,
De poussière et de sang se remplissait la bouche;
Et couvrant contre lui ses enfans de son sein,
Dans son amant, hélas! voyait leur assassin.
Il ne put l'arracher, trop faible, de la terre
Où sa fureur cherchait une mort volontaire :

En allant quêter seul au loin la goutte d'eau,
En marchant plus léger sans son triple fardeau,
Il espéra trouver la source poursuivie,
Et devancer la mort en rapportant la vie.

Il partit vers la plage où l'espoir avait lui.
Le sable du désert disparaissait sous lui.
Ainsi qu'un fossoyeur qui mesure une tombe,
Et marche en enjambant la terre où son pied tombe.
Les anges le voyaient arpenter à grands pas
Dans le deuil de son cœur le champ de son trépas.
Son ombre le suivait comme une aile cassée
Que traîne sur le sol la cigogne blessée.
Les pentes du désert par degrés s'abaissaient;
Sous le sable déjà les pierres le blessaient;
Les têtes des palmiers d'une terre féconde
Sortaient de l'horizon comme les mâts de l'onde.
Sous le voile ondoyant de ses bords de roseaux
Le fleuve tout à coup lui déroula ses eaux

Cet aspect lui rendit l'espérance et la force;
D'un palmier séculaire il déchira l'écorce.
Sa main en large coupe en déplia les bords:
Il descendit au fleuve, il y plongea son corps.
Écumante au niveau de sa lèvre altérée,
Flottait la brise humide et la vague azurée.
Il détourna de l'eau sa bouche et son regard
Avant que Daïdha n'en eût goûté sa part;
Il en remplit l'écorce, et reprenant sa route
Tout tremblant que sa main n'en perdît une goutte,
Il courut le corps droit, les deux mains en avant,
Retrouva tous ses pas sur le terrain mouvant;
Et de son amour mort voyant de loin le groupe,
Dans ses mains en criant il éleva la coupe.

Hélas! à cette voix nulle ne répondit!
Vers les bras qu'il tendait nul bras ne s'étendit.
Daïdha sommeillait sur sa dernière couche.
L'air ne frémissait plus du souffle de sa bouche.

Le lézard s'approchait : la mouche et la fourmi
Parcouraient librement son visage endormi :
Sur sa lèvre entr'ouverte on pouvait encor lire
Le sourire insensé de son dernier délire.
Les enfans en travers sur elle étaient couchés,
Leurs visages charmans à son corps abouchés :
On eût dit, à la fin d'une longue journée,
Aux cris de ses enfans la mère retournée,
En leur donnant le sein surprise de sommeil,
Et dormant avec eux seule et nue au soleil !
A l'immobilité de ce funèbre groupe
Il reconnut la mort, et renversant la coupe,
Il regarda couler sa vie avec cette eau
Comme un désespéré son sang sous le couteau !
Puis se roulant aux pieds des êtres qu'il adore,
Et frappant de ses poings sa poitrine sonore,
Pour courir autour d'eux bientôt se relevant,
Tel qu'un taureau qui fait de la poussière au vent,
Il ramassait du sable en sa main indignée :
Et contre un ciel d'airain le lançant à poignée,
Comme l'insulte au front que l'on veut offenser.

Il eût voulu tenir son cœur pour le lancer!

« O terre! criait-il, ô marâtre de l'homme!
« Sois maudite à jamais dans le nom qui te nomme!
« Dans tout grain de ton sable, et tout brin de gazon
« D'où la vie et l'esprit sortent comme un poison!
« Dans la sève de mort qui sous ta peau circule,
« Dans l'onde qui t'abreuve et le feu qui te brûle.
« Dans l'air empoisonné que tu fais respirer
« A l'être, ton jouet, qui naît pour expirer!
« Dans ses os, dans sa chair, dans son sang, dans sa fibre.
« Où le sens du supplice est le seul sens qui vibre!
« Où de la vie au sein les palpitations
« Ne sont de la douleur que les pulsations!
« Où l'homme, cet enfant d'outrageante ironie.
« Ne mesure son temps que par son agonie!
« Où ce souffle animé qui s'exhale un moment,
« Ne se connaît esprit qu'à son gémissement!
« Tout être que de toi l'inconnu fait éclore

« Gémit en t'arrivant, en s'en allant t'abhorre !
« Nul homme ne se lève un jour sur son séant
« Que pour frapper du pied et pleurer le néant !
« Que maudite à jamais, qu'à jamais effacée,
« Soit l'heure lamentable où je t'ai traversée !
« Que ta fange m'oublie et ne conserve pas
« Une heure seulement la trace de mes pas !
« Que le vent qui te touche à regret de ses ailes,
« De nos corps consumés disperse les parcelles !
« Que sur ta face, ô terre ! il ne reste de moi
« Que l'imprécation que je jette sur toi ! »

Pour unique réponse à son mortel délire,
L'air muet retentit d'un long éclat de rire.
Derrière un monticule il vit de près surgir
Les fronts de cinq géans et du traître Stagyr.
« Meurs, lui crièrent-ils, vile brute aux traits d'ange !
« Ta force nous vainquit, mais la fourbe nous venge.
« Laissons cette pâture aux chakals des déserts ;

« Sa mort nous laisse dieux, et l'homme attend nos fers! »
Ils dirent : et tournant le dos ils disparurent,
Et leurs voix par degrés sur le désert moururent.

Cédar, dont leur mépris fut le dernier adieu,
A cet excès d'horreur se dressa contre Dieu.
Tout l'univers tourna dans sa tête insensée :
Il n'eut plus qu'une soif, un but, une pensée,
Anéantir son ame et la jeter au vent.
Comme un gladiateur blessé se relevant,
Il cueillit sur les flancs des arides collines
Une immense moisson de ronces et d'épines;
Autour du groupe mort où son pied les roula
En bûcher circulaire il les accumula.
Dans ce cercle funèbre il s'enferma lui-même,
Et pour hymne de mort vomissant le blasphème,
Sur ce mur inflammable, élevé lit sur lit,
Il frappa le caillou dont le feu rejaillit;
Puis prenant dans ses bras ses enfans et sa femme.



Puis prenant dans ses bras ses enfants et sa femme
Ces trois morts, sur le cœur il attendit la flamme.

Chute d'un Ange, t. II. 15 Vision

Ces trois morts sur le cœur il attendit la flamme

La flamme en serpentant dans l'énorme foyer
Que le vent du désert fit bientôt ondoyer,
Comme une mer qui monte au naufrage animée,
L'ensevelit vivant sous des flots de fumée.
L'édifice de feu par degrés s'affaissa.
Du ciel sur cette flamme un esprit s'abaissa,
Et d'une aile irritée éparpillant la cendre :
« Va! descends, cria-t-il, toi qui voulus descendre!
« Mesure, esprit tombé, ta chute à ton remord!
« Dis le goût de la vie et celui de la mort!
« Tu ne remonteras au ciel qui te vit naître
« Que par les cent degrés de l'échelle de l'être,
« Et chacun en montant te brûlera le pié;
« Et ton crime d'amour ne peut être expié
« Qu'après que cette cendre aux quatre vents semée,
« Par le temps réunie et par Dieu ranimée,
« Pour faire à ton esprit de nouveaux vêtemens

« Aura repris ton corps à tous les élémens,
« Et prêtant à ton ame une enveloppe neuve,
« Renouvelé neuf fois ta vie et ton épreuve,
« A moins que le pardon, justice de l'amour,
« Ne descende vivant dans ce mortel séjour ! »

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

L'ouragan à ces mots se levant sur la plaine
Souffla sur le bûcher de toute son haleine,
Et dispersa la cendre en pâles tourbillons,
Comme un semeur, l'hiver, la semence aux sillons.
L'immobile désert sentit frémir sa poudre,
L'Occident se couvrit de menace et de foudre ;
Des nuages pesans pleins de tonnerre et d'eau
Posèrent sur les monts comme un sombre fardeau,

Et sur son front levé vers la céleste voûte.
L'homme sentit pleuvoir une première goutte.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .





Epilogue.

Et le vieillard finit en disant : Gloire à Dieu !
Dieu ! seul commencement, seule fin, seul milieu,
Seule explication du ciel et de la terre,
Seule clef de l'esprit dont s'ouvre tout mystère !
Il étendit sa main pour l'invoquer sur nous !
Nous pliâmes, contrits, nos fronts et nos genoux ;

Comme un homme qui craint de renverser son vase,
Nous sortîmes, muets, de l'antre de l'extase.
Le navire aux mâts nus endormi sur les flots
Sous l'ombre du Liban berçait nos matelots.
Sous la vergue où le câble avait roulé les toiles,
L'hirondelle du bord en becquetait les voiles.
Le sifflet réveilla le pilote dormant,
Et le vaisseau reprit son sillage écumant.





NOTE I



Notes.

NOTE Ire

LES TITANS (1)

Les Titans sont nos anciens Celtes ou Gaulois. Ce sont des Gomaréens ou descendans de Gomer, fils de Japhet. (Gen. X, 2.) Ils furent d'abord appelés Saques; sous ce nom ils se jetèrent sur l'Arménie.

(1) Cette note sur les Titans est extraite du *Dictionnaire de Trevoux*.

entrèrent dans la Cappadoce, ensuite en Phrygie, et prirent le nom de *Titans*. Le premier de leurs princes fut Acmon, et c'est lui qui en sortant de l'Arménie les conduisit dans la Cappadoce, et ensuite dans la Phrygie, ayant pour compagnon, et peut-être pour devin, son frère Doéas. Le second a eu le nom d'Urane; c'était un homme belliqueux, qui, ayant de l'ambition et aimant la guerre, a porté ses armes et étendu ses conquêtes depuis la petite Asie jusqu'aux Espagnes, c'est-à-dire jusqu'aux extrémités de l'Europe et de l'Occident. Saturne, autrement appelé Crone, a été le troisième, et c'est lui qu'on regarde avec raison comme le père du grand Jupiter. L'on découvre par l'ancienne histoire qu'il a fait aussi de grandes choses, et l'on voit que c'est le premier des princes Titans qui a osé porter le diadème avec la pourpre, et qui a pris le titre de roi; car, avant lui, les autres n'avaient été que les chefs et les conducteurs des peuples qui étaient sous leur commandement. Jupiter, dont le nom était *Jau*, ou plutôt *Jou*, doit être regardé comme le quatrième et le plus renommé de ces princes. C'est lui

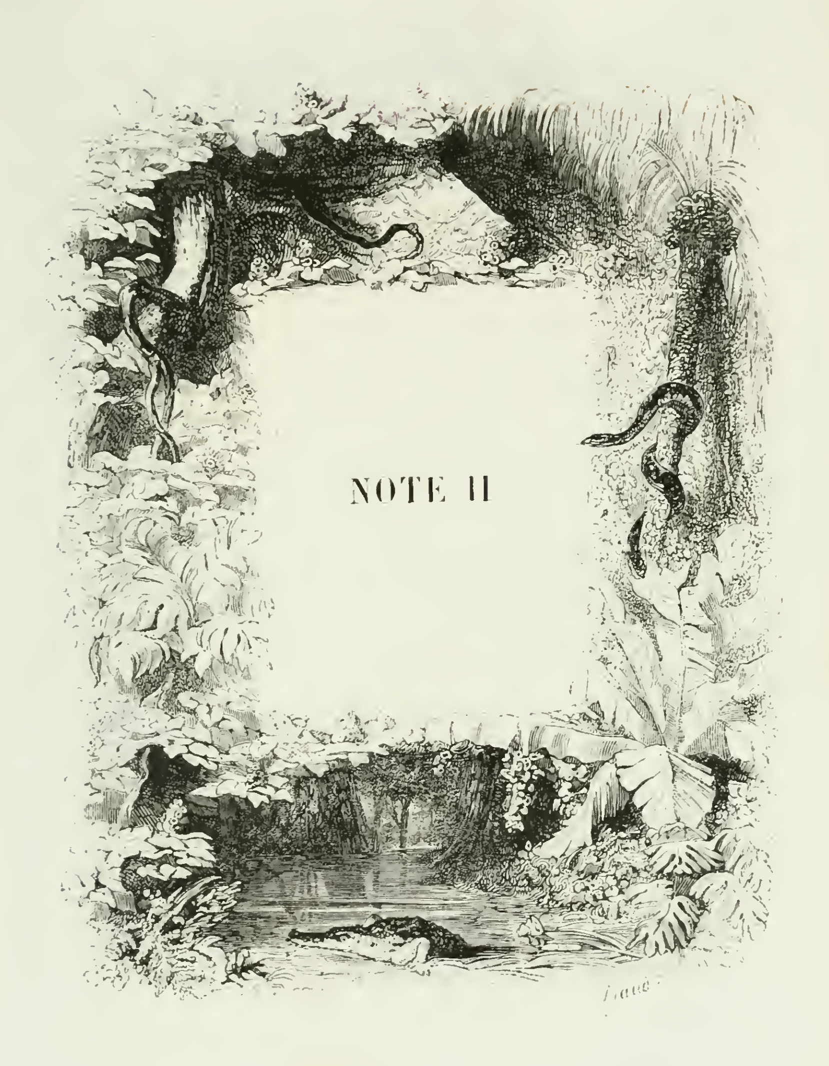
qui, par la grandeur de son courage et par le cours de ses victoires et de ses prospérités, a formé l'empire des Titans, et qui l'a porté au plus haut point de gloire où il pouvait aller. Sa renommée aurait encore été plus grande et plus entière s'il ne s'était point trouvé dans la malheureuse nécessité de faire la guerre à un père qui ne pensait qu'à lui ôter la vie. Enfin son fils Teuta, autrement appelé Mercure, est celui qui, après son oncle Dis, que nous nommons Pluton, a établi les Titans dans les provinces de l'Occident et surtout dans les Gaules. C'est lui qui a donné des lois à ces peuples, qui ne cherchaient et ne respiraient que la guerre, pour adoucir par là leur humeur féroce et barbare, et pour leur inspirer un peu plus l'amour de la paix et de la tranquillité. Que si l'on compte Manée parmi ces grands hommes (car il est regardé par quelques historiens comme le père d'Acmon, et par conséquent comme le bisaïeul de Saturne), on aura par là six degrés en ligne directe, ou, si vous voulez, six générations de princes Titans. Ces degrés les font monter jusqu'au temps de Nachor, père de Tharé et aïeul

d'Abraham, et ils n'ont fini que vers le temps que les Israélites entraient dans l'Égypte. De sorte que leur puissance et leur domination, soit dans la petite Asie, *et même dans la Syrie*, soit dans la Grèce et l'Italie, soit dans le reste de l'Europe, peut avoir duré environ trois cents ans. *Les Titans, et surtout les princes qui les commandaient, surpassaient de beaucoup les autres hommes en grandeur et en force de corps. C'est ce qui a fait qu'on les a regardés comme des hommes terribles et comme des géans.* L'Écriture elle-même, qui est la règle de la vérité, ne donne point d'autre idée de ces hommes fameux et puissans qui, selon elle, ont dominé toute la terre. Judith, dans son beau cantique, en parlant d'eux, les appelle les géans, les fils des Titans dans le grec; et le prophète Isaïe fait aussi voir que ces géans ont été autrefois les maîtres du monde, et il dit qu'ils ont chassé de leurs trônes les rois des nations. Les Titans ne sont donc point des hommes fabuleux et imaginaires, quoique les Grecs aient voilé leurs histoires de fables: ils ont été des hommes puissans et de grands guer-

riers, venus de la race des géans, qui ont fait tant de bruit dans tout l'univers. Mais, outre cela, l'on peut dire qu'ils étaient trop adonnés à la magie, aux augures, aux divinations, et même aux prestiges et aux enchantemens; et les plus grands d'entre eux, comme les prêtres, les sacrificateurs, les rois mêmes et les princes du sang, étaient les plus attachés à ces curiosités profanes et diaboliques.

(*Antiquités des Celtes*, par le P. Pezron.)





NOTE II



NOTE II.

LE LIBAN ET BALBEK (1).

En quittant Bayruth, on monte par des chemins creux, dans un sable rouge dont les bords sont festonnés de toutes les fleurs de l'Asie ; toutes les formes, tous les parfums du printemps : nopals, arbustes épineux aux grappes de fleurs jaunes comme l'or, semblables au genêt de nos montagnes ; vignes se suspen-

(1) L'extrait suivant des *Souvenirs, Pensées et Paysages pendant un voyage en Orient,* fera connaître au lecteur l'état actuel des lieux où l'auteur a placé les principales scènes de son poëme.

dant d'arbre en arbre; beaux caroubiers; arbres à la feuille d'un vert noir et bronzé, aux rameaux entrelacés, au tronc d'une écorce brune, polie, luisante, le plus bel arbre de ces climats. On arrive après une demi-heure au sommet de la presqu'île qui forme le cap de Bayruth : elle se termine en pointe arrondie dans la mer, et sa base est formée par une belle et large plaine, traversée par le Nahr-Bayruth. Cette plaine, arrosée, cultivée, plantée partout de beaux palmiers, de verts mûriers, de pins à la cime large et touffue, vient mourir sous les premiers rochers du Liban. Au point culminant de la plaine de Bayruth, s'étend la magnifique scène de Fakar-el-Din ou Facardin : c'est la promenade de Bayruth; c'est là que les cavaliers turcs, arabes, et les Européens, vont exercer leurs chevaux et courir le djérid; c'est là que j'allais tous les jours moi-même passer quelques heures à cheval, tantôt courant sur les sables déserts qui dominent l'horizon bleu et immense de la mer syrienne; tantôt au pas, rêvant sous les allées de jeunes pins qui couvrent une partie de ce promontoire : c'est le plus beau lieu que je connaisse au monde. — Les

pins gigantesques dont les troncs vigoureux, légèrement inclinés sous le vent de mer, portant comme des dômes leurs têtes larges et arrondies en parasols, sont jetés par groupes de deux ou de trois arbres, ou semés isolément de vingt en vingt pas, sur un sable d'or que perce çà et là un léger duvet vert de gazon et d'anémones Ils furent plantés par Fakar-el-Din, dont les merveilleuses aventures ont répandu la renommée en Europe : ils gardent encore son nom. Je voyais tous les jours avec douleur un héros plus moderne renverser ces arbres qu'un autre grand homme avait plantés. Ibrahim-Pacha en faisait couper quelques-uns pour sa marine; mais il en reste assez pour signaler au loin le promontoire à l'œil du navigateur et à l'admiration de l'homme épris des plus belles scènes de la nature.

C'est de là qu'on a, selon moi, la plus splendide apparition du Liban : on est à ses pieds, mais assez éloigné cependant pour que son ombre ne soit pas sur vous, et pour que l'œil puisse l'embrasser dans toute sa hauteur, plonger dans l'obscurité de ses

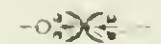
gorges, discerner l'écume de ses torrens et jouer librement autour des premiers cônes dont il est flanqué, et qui portent chacun un monastère de Maronites, au-dessus d'un bouquet de pins, de cèdres ou de noirs cyprès. — Le Sannin, la cime la plus élevée et la plus pyramidale du Liban, domine toutes les cimes inférieures, et forme avec sa neige presque éternelle le fond majestueux, doré, violet, rose de l'horizon des montagnes, qui se noie dans le firmament, non comme un corps solide, mais comme une vapeur, une fumée transparente, à travers lesquelles on croit distinguer l'autre côté du ciel; phénomène ravissant des montagnes d'Asie, que je n'ai vu nulle part ailleurs et dont je jouis tous les soirs sans m'en rendre raison.

(*Souvenirs, Pensées et Paysages, pendant un voyage en Orient*, édit. in-8°, tome III, pages 383 à 387, et pour la suite de la description du Liban, voyez les pages suivantes.)

FIN DES NOTES ET DU TOME II.



TABLE DU TOME SECOND



	Pages
Septième vision	3
Huitième vision	45
Neuvième vision	117
Dixième vision	129
Onzième vision	187
Douzième vision	213
Treizième vision	251
Quatorzième vision	285
Quinzième vision	309
Épilogue	375
NOTES.	
Note 1	377
Note 2	385

FIN DE LA TABLE.



